L'HOMME SANS NOM.

LIVRES DE FONDS.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt	5 vol. in-8.
Consuelo	8 vol. in-8.
Horace	3 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail	2 vol. in-8.
André le Vendéen	2 vol. in-8.
Le Château de Ramsber, (*Sous presse*)	2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.	*Première série.*—**Courtisanne et Sainte**	2 vol. in-8.
	Deuxième série. — **Gabriel Rusconnetz**	2 vol. in-8.
	Troisième série. — **Berthe Frémicourt**	2 vol. in-8.
	Quatrième série. — **L'Enfant sans Mère**	2 vol. in-8.
Le Fils du Rabbin		2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Hélène de Poitiers	2 vol. in-8.
Un Lion aux bains de Vichy	2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée	2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties	2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom	2 vol. in-8.

Andalousia, par **Lottin de Laval**	2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par **le même**	2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par **Amédée de Bast**	2 vol. in-8.
Les Brodeuses de la Reine, par **Ernest Alby**	2 vol. in-8.
L'Échelle de Soie, par **Hyppolyte Lucas**	2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, par **Barginet** (de Grenoble)	2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par **A. de Kermainguy**	2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, par **Louis Jousserandot**	2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par **Paul Féval**	2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par **Charlotte de Sor**	2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, par **Madame Sophie Pannier**	2 vol. in-8.
Les Deux Amours, par **Émile Bigillion**	2 vol. in-8.
La Poule aux OEufs d'or, par **Jules Lacroix**	2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par **Jules David**	2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de F. Dépée.

TOUCHARD LAFOSSE.

L'HOMME

SANS NOM.

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844

L'HOMME SANS NOM.

I.

Aujourd'hui nous sommes remorqués vers un avenir incertain par la triple chaîne des partis, si vite que nous ne pouvons détourner la tête et regarder le passé qui fuit. La nature elle-même semble ne plus poser comme autrefois sereine, souriante, tant l'on se sent

vivre par brusques et rapides secousses. Tout change, tourbillonne, se confond autour de nous avec une telle rapidité, qu'à peine le spectateur passager du drame sans fin peut-il en sténographier quelques scènes, que les acteurs ne recommenceront jamais.

Mais n'est-ce pas la tâche de l'écrivain, de recueillir les faits, de les commenter, de les analyser, d'en faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur les mœurs, les habitudes, les opinions de ceux qui les ont vu s'accomplir, et les abus mêmes qu'ont amenés les évènements qu'il raconte? N'en doit-il pas ressortir une leçon pour ceux qui ne les ont point vus. Pourquoi donc le romancier n'aurait-il pas sa mission comme l'historien a la sienne? De nos jours tout ce qui écrit trouve des lecteurs qui jugent, apprécient, recueillent, soumettent au creuset de la raison et de la critique l'examen patient, les savantes élucubrations de la pensée humaine. Si le prolé-

taire aime à parcourir les pages où l'archéologue s'est plu à reproduire les monuments, témoignage du génie, des mœurs, de la puissance et de la croyance de ceux qui ne sont plus, lirait-il avec moins de plaisir, avec moins de fruit, des ouvrages moins sérieux, qui lui retraceraient des faits qu'il est à même de comprendre et de juger?

Est-ce d'ailleurs à ses contemporains que doit penser l'écrivain pénétré de sa mission? ne doit-il pas avoir sans cesse devant les yeux les générations à venir, qu'il peut garantir des erreurs qui ont égaré la sienne, s'il a su les frapper d'anathême ou de ridicule, en démontrant sans partialité leurs effets malheureux?

Ces réflexions étaient faites par un homme qu'une longue expérience avait amené à juger la littérature actuelle, comme la plaie sociale la plus funeste de notre époque. Doué d'un esprit élevé, d'un jugement sage, d'une per-

spicacité merveilleuse, il ne se laissait pas abuser, comme la plupart des lecteurs, par un style brillanté, des situations forcées, une nature idéale, des caractères monstrueux ou tellement parfaits, qu'il ne leur trouvait aucun type dans la société, qu'il avait vue dans toutes ses phases et à tous les étages. Personne ne professait plus d'admiration pour l'écrivain utile; mais aussi personne n'était plus sévère que lui pour ceux qui, disait-il, gaspillent les trésors de la pensée, en propageant de fausses idées, ou en ne châtiant point avec l'arme du ridicule celles qui peuvent devenir dangereuses pour l'inexpérience des lecteurs.

Ce dur mais juste censeur avait traversé nos deux révolutions sans quitter la France, bien qu'il se nommât le comte de Gerville : il avait applaudi à l'une comme à l'autre; car toutes deux lui avaient paru la suite naturelle d'un ordre de choses vicieux. A l'épo-

que où nous commençons cette histoire, le comte avait soixante-dix-huit ans; il sortait rarement, recevait peu de monde, et vivait seul. Il habitait un assez bel hôtel du faubourg Saint-Honoré, dont les jardins donnaient sur les Champs-Élysées. M. de Gerville était un très beau vieillard, droit, vert, ayant été un des hommes recherchés de la cour dans sa jeunesse. Sa physionomie était spirituelle, mais son sourire avait quelque chose de malin, de moqueur même, qui rendait timides ceux qu'il regardait ou écoutait. Sa conversation était très attachante; il avait beaucoup vu et contait avec grâce les choses les plus insignifiantes en apparence. Sa vie était régulière, mais exempte de toutes les manies de la vieillesse. Veuf depuis quinze ans, le comte ne voyait habituellement qu'un jeune homme qu'il appelait simplement Georges; il paraissait l'aimer beaucoup, et s'occupait avec une sollicitude toute paternelle de son avenir, sans

que personne, pas même Georges, connût la cause de l'attachement qu'il lui portait.

La seule chose qu'il avait dite à son protégé, c'est qu'il était chargé de lui remettre mille francs par mois depuis sa sortie du collége Henri IV; la défense d'entrer au service avait accompagné cette confidence. Il ne devait être ni avocat, ni médecin, ni artiste; n'accepter aucun emploi du gouvernement, enfin, rien dans sa carrière ne pouvait ressembler à la dépendance, s'il voulait conserver les douze mille livres de rentes qu'était chargé de lui payer M. de Gerville. Georges avait essayé vingt fois d'en savoir davantage, mais vainement; le comte avait été inflexible, et jamais un mot, jamais le plus léger indice, ne lui avait fait entrevoir à qui il devait le jour.

Le mystère dont sa naissance était entourée avait donné à ce jeune homme une tristesse, un découragement, une insouciance de la vie, qui imprimaient à ses idées une propension

grave et sérieuse; ceci devait l'amener à rechercher la seule occupation qui ne lui fût pas interdite par le comte : il se fit romancier. Comme il n'avait pas besoin d'argent, il trouva un éditeur qui voulut bien se charger de vendre son livre et de le faire imprimer, pourvu que lui, libraire, n'entrât pour rien dans l'opération, si ce n'est pour les bénéfices. Un mois après, Georges apporta son œuvre au comte, auquel il n'avait rien dit de sa nouvelle vocation. Il fut accueilli avec ce sourire dont nous avons déjà parlé, et qui produisait toujours un si terrible effet sur lui, malgré l'habitude. Cependant il fut rassuré lorsque M. de Gerville lui dit :

— Je suis bien aise que vous vous occupiez, mon ami, et les lettres peuvent apporter dans votre caractère un changement que je verrai avec satisfaction. A votre âge on doit aimer la vie; mais pour cela, il faut savoir l'employer utilement :-c'est le moyen de ne se

point blaser sur ses plaisirs. Je lirai votre livre avec attention : s'il est bien, je vous le dirai ; s'il est mal, ma franchise et mon affection pour vous ne vous épargneront ni la critique ni les conseils. Je vous en préviens, mon cher Georges, ajouta le comte en accompagnant ces mots d'un regard affectueux.

— Je les recevrai avec reconnaissance, mon ami, répondit le jeune homme en pressant la main du vieillard, et j'en profiterai. N'êtes-vous pas le seul au monde qui vous occupiez du pauvre Georges, le seul qui puissiez comprendre cet ouvrage, né des désillusions que fait naître ma position dans le monde, malgré la précieuse sollicitude de votre tendresse pour moi. Oh! oui, s'écria Georges avec une exaltation douloureuse, vous comprendrez le besoin d'épancher mon âme qui m'a dominé en traçant le caractère de mon héros ; vous serez indulgent pour ses divagations d'esprit, ses fureurs, ses malédic-

tions contre le monde, et le préjugé, qui, vingt fois dans un jour, abreuve ma vie d'amertume et de dégoût. Et quand vous aurez pu juger de mon désespoir sur l'avenir qui me menace, peut-être, mon généreux ami, votre cœur sera-t-il moins inflexible, et me direz-vous le secret de ma naissance.

— Ne l'espérez pas, Georges, c'est impossible, répondit le comte dont la physionomie était devenue sévère en écoutant le jeune homme. Puis il garda le silence ; sa tête blanche et vénérable, appuyée sur une main, tandis que, de l'autre, il pressait le bras de son fauteuil avec une contraction nerveuse, exprimait une émotion cruelle, qui saisit Georges d'une terreur indicible. Il fléchit les genoux devant ce vieillard, et couvrit de larmes et de baisers la main que lui tendit le comte pour le relever. Mais cette scène fut silencieuse : M. de Gerville, livré à un souvenir pénible, ne le trahit par aucune marque ex-

térieure qui pût fixer l'incertitude du pauvre jeune homme; il sentit s'évanouir l'espérance qui s'était glissée jusqu'à son cœur, au moment où il était tombé aux genoux du comte.

— Mon ami, dit enfin M. de Gerville, je vous attendrai après-demain pour déjeûner; j'aurai lu votre livre : l'inspiration que j'en recevrai dictera ma conduite.

En disant cela, il s'était levé, avait ouvert son secrétaire, et pris un portefeuille qu'il tendit à Georges en lui disant :

— Vous n'êtes pas assez riche pour payer sans vous gêner l'impression de votre ouvrage; il me semble juste de vous aider dans cette petite affaire.

— Monsieur le comte! répondit le pauvre auteur un peu humilié de la pénétration de son bienfaiteur, et sentant le besoin de se relever même à ses yeux, mon livre couvrira ses frais.

— Peut-être, dit le comte en souriant de

son terrifiant sourire. Et puis il n'est pas certain que votre éditeur en convienne; acceptez donc ce que je vous offre : cette petite somme sera toujours à votre disposition toutes les fois que vous en aurez besoin. Ce n'est point un don que je vous fais; je suis chargé en cela, comme dans tout ce qui vous concerne, de ne jamais vous laisser dans l'embarras, et de pourvoir à vos besoins ou à vos plaisirs sur les fonds qui me sont confiés pour vous les remettre. — Bonjour, mon ami, n'oubliez pas que je vous attends après-demain, et croyez que mon jugement vous tiendra compte de vos efforts pour le bien, comme mon attachement vous garantit mon indulgence pour vos faiblesses. Beaucoup de gens sont privés comme vous de la tendresse d'un père, des caresses d'une mère, et ne rencontrent pas comme vous un ami qui leur tienne lieu de l'un et de l'autre.

— Oh ! je le sais, Monsieur, et ma reconnaissance...

— Dites votre affection, Georges, c'est tout ce que je désire.

C'était après avoir lu le roman de son protégé, que le comte de Gerville avait fait les réflexions qui commencent ce chapitre, et qui, pour le lecteur, peuvent se résumer comme la suite d'une lecture où le vieillard n'avait rien approuvé, rien trouvé de vrai, d'utile, rien enfin qui lui donnât une idée de ce qu'il espérait de l'esprit éclairé et de l'instruction de Georges. Il l'attendait avec impatience ; cependant on pouvait voir à son agitation que cette entrevue lui serait pénible. Il marchait à grands pas dans son cabinet ; de temps à autre il s'arrêtait devant un portrait en pied, admirablement peint et représentant une femme d'une grande beauté, mais dont le visage avait une expression de tristesse qui faisait mal à voir. Ses grands yeux bleus, aux

longs cils noirs, pénétraient jusqu'à l'âme, et l'impressionnaient douloureusement.

— Pauvre Camille! murmura le comte, oh! tu as bien souffert! mais lui... qui lui donnera le bonheur? qui, sur cette terre, le placera dans la situation commune des hommes? vivrai-je assez pour accomplir ton dernier vœu? inspire-moi donc, toi qui pénètres peut-être la volonté de nos destinées... Le comte était retombé sur son fauteuil, et semblait attendre avec plus de patience celui qui l'occupait. Cependant l'heure était passée et Georges n'arrivait pas. Un domestique vint en ce moment rappeler à M. de Gerville que le déjeûner était servi depuis longtemps; alors seulement il s'aperçut qu'une heure s'était écoulée depuis qu'il était là, désirant et redoutant la présence de son jeune ami.

— Germain, dit-il au serviteur qui attendait ses ordres, envoyez à l'instant chez M. Georges, et sachez la cause qui le retient.

— Oui, monsieur le comte; répondit le valet en sortant.

Une heure plus tard, Georges se présenta chez son ami, pâle comme un mort, et le bras en écharpe. Il venait d'avoir un duel avec un journaliste, qui l'avait insulté en déchirant son livre.

II.

— Georges, qu'avez-vous fait? s'écria le comte lorsqu'il connut la cause de cette rencontre, où le sort s'était montré injuste, comme cela arrive presque toujours.

— J'ai soutenu, les armes à la main, que l'enfant du hasard peut et doit occuper le

même rang dans la société que celui accordé par la loi aux enfants légitimes. Je l'avais écrit, je devais soutenir ma pensée, car elle est juste, car elle attaque le plus immoral des préjugés, la plus révoltante de toutes les injustices. Après le combat, mon adversaire en est convenu, et n'eussé-je gagné que sa voix à une cause qui est la mienne, je ne croirais pas l'avoir payée trop cher de tout mon sang.

— En principe, vous avez raison, mais vous avez le tort d'avoir fait un ouvrage sur un sujet puisé dans votre situation particulière, parce qu'on juge toujours avec partialité dans sa propre cause. Si vous m'eussiez consulté, mon ami, je me serais élevé contre une pareille imprudence, persuadé que je suis qu'en toute chose, pour faire loi, il faut se montrer désintéressé dans la question qu'on traite. Il a été évident pour le journaliste, qui, d'après ce que vous me dites, a bien lu

votre livre, que vous voyez uniquement dans votre position le bien à conquérir, sans vous inquiéter des conséquences que ce même bien pourrait avoir pour les familles et la société tou entière. Il y a cependant là une moralité que vous n'avez pas discutée, mon ami, poursuivit le comte d'une voix pénétrée d'une douloureuse conviction. Il faut voir deux victimes dans la fatalité d'une existence comme la vôtre ; et peut-être votre pensée ne s'est-elle jamais arrêtée sur des souffrances plus cuisantes que les vôtres, puisqu'elles avaient deux sources intarissables : le remords d'une faute, et la prescience de l'influence fâcheuse qu'elle devait avoir sur votre bonheur. Ah ! si, comme moi, Georges, vous eussiez pu apprécier combien sont légères les douleurs qui ne frappent que l'amour-propre, comparées à celles qui déchirent le cœur quand on se sent coupable ! Non, vous n'avez pas un instant songé à votre mère, en composant ce livre, ou vous êtes péné-

tré de l'idée fausse qu'on ne doit pas de pitié au malheur auquel la faiblesse a pris part. Qu'ai-je trouvé dans ces pages où vous croyez avoir indiqué des plaies à guérir ? la hideuse lèpre de notre siècle, *l'égoïsme*, cette passion basse, étroitement personnelle, qui, par cela même, détruit toute pensée généreuse. Elle a dominé même vos bonnes intentions, et ce qui devait mériter à votre roman indulgence et protection, est devenu une arme pour vous combattre. Car s'il est admis pour chacun que l'intérêt personnel est le moteur de la société actuelle, elle doit naturellement repousser tout ce qui tendrait à la froisser dans son libre arbitre, et par-dessus tout dans sa fortune.

Le comte garda un moment le silence, comme s'il attendait une réponse.

Georges avait les yeux sur le tableau dont nous avons parlé; il semblait méditer profondément, et ne répondit pas. M. de Gerville

reprit la parole, et dit avec une affectation très marquée.

— Vos souvenirs d'enfance vous ont-ils quelquefois reproduit les traits que vous regardez en ce moment avec tant d'attention ?

— Oh! bien souvent, Monsieur, j'ai vu cette femme dans mes rêves, comme je la vis un jour où j'étais bien malade. J'avais dix ans alors; j'étais à Marseille, où je suis resté une année encore avant d'entrer au collège. J'ai su depuis que les présomptions de mon cœur s'étaient égarées, en apprenant que cette dame était la comtesse de Gerville. L'intérêt qu'elle m'avait témoigné s'expliqua alors d'une manière toute simple, puisque son époux était mon bienfaiteur. Mais je perdis l'illusion longtemps écoutée, qu'elle pouvait être ma mère, et je tombai dans ce découragement dont toute votre amitié ne peut me faire triompher. J'espère moins y parvenir encore maintenant que je me reconnais, d'a-

près votre juste critique, incapable d'employer l'intelligence que vos bienfaits ont développée en moi : hélas! pourrais-je seulement me la rendre utile à moi-même, si elle ne peut l'être à mes semblables?

— Je n'ai rien dit, il me semble, mon cher Georges, qui ait pu vous faire penser cela. Vous écrivez bien; vous possédez une érudition peu ordinaire, un jugement qui ne vous fera pas défaut, lorsque vous voudrez traiter un sujet où vous ne vous poserez pas en opposition avec toutes les idées reçues; et parce que vous avez échoué une fois, je ne vois pas la nécessité de renoncer à une carrière où vous trouverez des succès quand vous y entrerez dégagé de toute prévention contre une société à laquelle vous reprochez un grief qu'elle ne peut cesser d'avoir, bien qu'elle le déplore et le trouve absurde. Si vous êtes sage, vous ferez vous-même justice de votre livre : vous l'enverrez modestement

au pilon, et ne mettrez pas à l'avenir le public dans la confidence de vos secrets de famille... Pour vous être inconnue, cette famille n'en existe pas moins, et je crois remplir le vœu de votre mère en vous demandant ce petit sacrifice d'amour-propre. Me le promettez-vous, Georges?

— Oh! de grand cœur, Monsieur, je vous l'assure.

— Pour vous dédommager, mon ami, reprit le comte d'un ton affectueux, je vous promets, pour votre prochain roman, des matériaux qui vous mettront à même de faire un livre utile et amusant; nous y travaillerons ensemble. A nous deux, peut-être feronsnous quelque chose qui puisse vous placer en tête de nos *littérateurs d'élite*, comme on dit aujourd'hui, où chacun, comme vous savez, se passe très agréablement la main sous le menton.

— Aidé de vos lumières, monsieur le comte, répondit Georges en pressant la main de son bienfaiteur, je pourrai, je n'en doute pas, acquérir des titres de gloire que je ne posséderais jamais sans vous; car outre mon peu de mérite, je n'ai pas, comme il faut l'avoir dans notre siècle, la conscience de ce que je voudrais être, à défaut de ce que je ne suis pas.

— C'est précisément pour cela que vous deviendrez quelque chose, reprit le comte en riant. Depuis ma jeunesse, poursuivit-il, j'ai beaucoup écrit, non pas qu'il me soit jamais venu à la pensée de me faire imprimer; mais parce que, à toutes les époques de ma vie, je me suis trouvé à même de beaucoup voir, et conséquemment de bien savoir. Je n'ai pas, il est vrai, dans des notes prises presque sans but, analysé mes plaisirs, disséqué mes sensations, supputé les battements de mon cœur, comme un avare pèse et examine ses pièces

d'or : l'*intime* n'était pas encore à la mode lorsque je traçais mes essais, dit gaîment M. de Gerville ; et depuis quelques années, mon cher Georges, je ne le lis plus. Mais l'expérience que j'ai chèrement acquise jette aujourd'hui ses tristes lumières sur les événements passés, et le souvenir m'apporte ses images, comme les flots de la mer restituent capricieusement à la grève les débris d'un naufrage. Ma vie ne fut pas exempte de ce que vous appelez du drame ; mais j'ai toujours évité que les acteurs qui y jouèrent un rôle pussent me donner celui de tyran ; je préférais être la victime. Vous jugerez si je méritais de le devenir, ajouta M. de Gerville en accompagnant ces mots d'un soupir.

Il y avait eu tant de tristesse dans ce soupir, que Georges avait instinctivement tendu sa main au vieillard, et avait pressé la sienne avec une affectueuse pitié. Cette pression était

plus éloquente et plus naturelle que toutes les phrases artistement arrangées que prodigue l'indifférence aux douleurs qu'elle ne comprend ni ne partage, et qu'une recherche de mots ne peut alléger. Pour celui qui souffre ou a souffert, rien n'est moins consolant que cette pitié banale où le cœur n'a point de part, et dont la parole fait tous les frais. Le comte sut un gré infini à son jeune ami de son silence, et de sa réserve à le faire entrer en confiance avec lui sur les chagrins de sa vie ; de sa discrétion à les connaître devait, selon l'usage, naître chez M. de Gerville le besoin de les épancher dans cette âme qui en recevrait la confidence comme un dépôt sacré, et comme la preuve convaincante de l'affection de son bienfaiteur. Mais cette révélation devait apprendre à Georges des évènements auxquels il n'était pas étranger ; et le temps où le comte les lui ferait connaître ne pouvait être marqué que par la Providence. Il refoula

donc son secret au fond de son cœur. Habitué à surmonter promptement ses émotions, M. de Gerville reprit la parole d'une voix calme, et demanda au jeune homme s'il s'était assuré que sa blessure n'offrait aucune gravité.

— Une simple égratignure, répondit-il, à peine cela valait-il un pansement ?

En ce moment on annonça au comte que madame la baronne de Mérinval était au salon; Georges pâlit subitement, et suivit, dans une agitation visible, le comte, qui se rendit près de cette dame. Un rapide regard avait été échangé entre elle et le jeune blessé; et la même pâleur se fit remarquer sur le charmant visage de la baronne. M. de Gerville était trop observateur pour ne pas s'apercevoir de la disparition des fraîches couleurs de la jolie visiteuse; mais il savait être aussi trop homme du monde pour se montrer clairvoyant. Il s'empressa de remercier la jeune

femme de ne pas abandonner un vieil ermite, oublié de Dieu et des hommes, mais qui se sentait encore fier d'être visité par les anges. Ce peu de mots fut dit avec beaucoup de grace; peut-être même la baronne trouva-t-elle que le comte avait conservé toutes les traditions de Versailles, sans en excepter la malice; mais, en femme habile, elle se servit de l'esprit du comte pour motiver sa visite.

—Je vous apporte la preuve, Monsieur, que vous n'êtes pas oubliée des hommes non plus, car je viens vous prier de vouloir bien accepter mon dîner demain. Une personne que vous avez connue, et que je ne vous nomme pas, parce que je veux vous ménager une surprise, m'a chargée de vous la présenter; je me suis senti assez d'orgueil pour ne point lui avouer que, peut-être, je ne serais pas assez favorisée pour obtenir de vous une faveur que vous n'accordez à personne.....

—Eh bien! Madame, vous avez sagement fait

de vous abstenir ; car j'accepte avec bonheur, et dans ma condescendance il y a beaucoup d'égoïsme : j'ai tant de plaisir à me montrer docile auprès des dames! Et voyez jusqu'où va mon ingénuité en vous avouant cela... Mais ne vous moquez pas trop de moi, je sais que ce qu'il vous plaisait de nommer tout à l'heure une faveur, est pour votre sexe une non valeur dont il ne fait aucun usage.

— Mon Dieu, vous êtes blessé, monsieur Georges, dit la baronne, comme si elle venait de s'en apercevoir, bien que ce fût la première chose qu'elle eût vue.

— Ce n'est rien, Madame... une légère écorchure que je me suis faite ce matin en faisant des armes; dans deux jours il n'y paraîtra plus.

— Comment! vous vous êtes blessé vous-même? mais je ne comprends pas.

— Ce garçon-là, Madame, ne sait pas mentir, reprit le comte qui voulait s'assurer que

madame de Mérinval n'était pas venue pour lui ; et cela se conçoit : quand on ne peut pas avouer la cause d'un duel, il faut au moins avoir le temps de préparer une petite histoire vraisemblable. Voyons, Georges, est-ce pour une volage que vous avez croisé le fer? vous auriez pu nous mettre dans votre confidence : Madame vous eût approuvé et moi aussi.

— Ah ! c'est pour une femme que vous vous êtes battu? dit la baronne en froissant un magnifique mouchoir, garni de point d'Angleterre.

— Mais, Madame, je vous jure..... et M. le comte sait bien...

— Non, mon ami, répondit M. de Gerville, je ne savais pas... mais je sais maintenant que ce n'est pas pour une femme que vous avez eu une rencontre. Vraiment, poursuivit-il en s'adressant à la baronne, je lui faisais là une belle affaire ! est-ce

qu'un homme grave comme lui est amoureux? où diable avais-je la tête?

La baronne s'était levée pendant que le comte parlait; Georges lui offrit son bras, qu'elle accepta, après avoir fait promettre à M. de Gerville de tenir sa parole, et prit congé avec une aisance de manières qui fit dire au comte :

— Oh! les femmes, les femmes! comme elles savent dissimuler.

Puis il ajouta en souriant :

— Cette veuve-là ne mourra pas de chagrin.

III.

— Georges, s'écria la baronne aussitôt que la porte de l'hôtel fut refermée, pourquoi ce duel ? avec qui l'avez-vous eu ? Monsieur, ne me cachez rien.

— Louise, cette sincérité que vous demandez sera affligeante ; je vous la dois

pourtant... Depuis mon enfance, j'entends retentir autour de moi une qualification sur laquelle le monde épanche tout son fiel, qu'il mêle à tous ses sarcasmes, qu'il attache à tout être, que dis-je, à toute chose qui semble illégitime, selon les lois étroites qu'il s'est données. Partout et à propos de tout, le nom de *Bâtard* tinte à mon oreille comme un tocsin de malédiction. Il me poursuit dans le sommeil agité de mes nuits; il pèse, cauchemar implacable, sur mes sens, éveillés ou soumis aux prestiges des songes... Eh bien! ce nom, empreint d'une infamie inique, un journaliste me l'avait jeté à la face, dans sa critique amèrement joyeuse... il avait fait de ce tourment de ma vie l'amusement de ses lecteurs. Et ne croyez pas, Louise, qu'en le provoquant j'aie voulu satisfaire une vengeance à laquelle il faudrait les cent bras de Briarée pour punir un outrage à chaque instant renouvelé; cet homme répétait l'a-

nathème de la société : voilà tout ; et se venge-t-on de l'écho ? Ce que j'attendais de lui, c'était une balle salutaire qui éteignît pour jamais à mon oreille cette injure incessante... Le hasard du combat a trompé mon espérance : le salut s'est détourné de ma tête... vous savez tout.

— Quoi ! Georges, c'est la mort que vous cherchiez, et votre cœur ne vous disait pas que je vous aime assez pour ne vous avoir pas survécu !

— Louise, oui, je le savais, et je n'ai point hésité : doutes-tu encore que j'aie compris ton âme, et que je sois digne de toi ?

— Digne de moi, interrompit la baronne avec l'élan de l'âme ; mais je n'ai pas attendu cette preuve pour le croire. Écoute, Georges, il y a un mois, je t'aurais dit : — Ami, la mort est préférable à l'avenir que nous nous préparons, puisque tu refuses de m'unir à

ta destinée, et que demain peut-être, il me faudra voiler mes traits du masque de l'hypocrisie pour cacher au monde, lorsque je serai près de toi, que tu es l'idole à laquelle j'aurai sacrifié tous mes principes, toute ma vertu de femme. Penses-tu, aurais-je ajouté, que ce monde sera longtemps dupe de ma fausseté ? non, va, et de son regard d'aigle il découvrira la trace de mes larmes; il comptera nos soupirs, il nous demandera compte de nos heures de solitude; et de sa voix satanique, il lancera l'anathême sur nos joies les plus pures, sur nos sensations les plus suaves, parce qu'il ne les aura point approuvées. Ce monde, vois-tu, est un juge cruel, qui demande sans cesse des victimes pour alimenter son besoin le plus impérieux, le plaisir du scandale. Georges, poursuivit Louise avec exaltation, il y a un mois je t'aurais dit cela; mais depuis ce matin,

les tortures de l'incertitude sur la cause qui te retenait loin de moi, quand je t'avais promis de t'attendre, ont changé toutes mes idées; je ne veux pas que tu meures, et je veux te donner ma vie tout entière. Je veux que tu foules aux pieds le préjugé de ta naissance, comme je le foule moi-même; je veux être ta femme, m'appeler *Madame Georges* avec orgueil, et relever fièrement la tête devant le monde qui te fait trembler, et que je brave de toute la puissance de mon amour.

— Louise, ma bien aimée, tu veux donc me rendre fou? tout ce que je viens d'entendre est-il vrai? suis-je destiné au supplice de repousser ce que je désire le plus ardemment? veux-tu que je passe mes journées à me défendre d'une lâcheté, mes nuits à souhaiter de m'en rendre coupable? Sans doute, je n'aurai pas besoin de te répéter une seconde fois que le bonheur que tu

m'offres est impossible, car la réflexion succédera promptement à l'exaltation inquiète qui, seule, a pu t'inspirer l'idée de sacrifier ton nom, ta position dans le monde, à la possession d'un cœur qui sera toujours à toi, sans ces sacrifices dont l'amour-propre ne comprend l'étendue qu'après les avoir accomplis. Louise, je ne t'aimerais pas, si je consentais à livrer ta vie brillante aux humiliations de la mienne, ajouta-t-il tristement.

— Georges, ne m'avez-vous pas entendue? faut-il vous dire que je suis déjà devinée de M. de Gerville, par la seule démarche que je viens de faire auprès de cet homme si pénétrant, si habile à glisser sa perspicacité sous le semblant de notre comédie sociale. N'avez-vous pas reconnu que je lui ai fait une histoire pour justifier ma visite, et vous êtes-vous abusé au point de croire que mon trouble ait pu lui échapper? Oh! croyez-moi, mon

ami, le comte a trop d'usage du monde pour n'avoir pas lu mon anxiété à travers ma gaîté feinte. N'ai-je pas rougi et pâli tour à tour, sous son regard bienveillant, mais scrutateur; et vous-même, ne vous êtes-vous pas trahi, lorsqu'il cherchait à vous faire avouer que votre duel était la suite d'une intrigue d'amour. Enfin, ne craignez-vous pas, comme moi, que déjà je n'aie perdu l'estime de celui que je vénère comme s'il était votre père ? Et demain lorsqu'il viendra, que lui dirai-je?

— Il ne vous fera aucune question ; il sera tout au plaisir de revoir l'ancienne connaissance que vous lui avez annoncée.

— Je lui ai annoncé une connaissance imaginaire : il me fallait un expédient, j'ai saisi le premier qui s'offrait à ma pensée. Personne ne m'avait demandé à voir M. de Gerville; j'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose, et parce que j'espérais qu'il me refuserait.

— Je conçois que cela est embarrassant, chère amie. Enfin, d'ici à demain nous trouverons bien, dans les connaissances du comte, une personne qu'il n'a pas vue depuis longtemps.

L'entretien des deux amants en était là, lorsqu'ils arrivèrent à la porte d'une des plus jolies maisons de la rue de la Paix, qu'habitait madame de Mérinval.

Un hasard providentiel, un de ces hasards qui se trouvent toujours dans les romans et presque jamais dans la vie, était venu à son secours pendant son absence. Elle montait lentement son escalier, appuyée sur le bras de Georges, cherchant un moyen de sortir d'embarras vis à vis du comte, lorsque le concierge, qui l'avait vue passer, sortit précipitamment de sa loge, et courut lui remettre quelques cartes de visite, avec une lettre qu'on venait d'apporter de la part d'un mon-

sieur qui s'était présenté deux fois dans la matinée.

Après avoir remercié, la baronne jeta machinalement les yeux sur la suscription de la lettre, et elle s'écria :

— Oh ! voici un sauveur ! puis, elle agita vivement la sonnette, et fit signe à Georges de la suivre au salon.

— Cette lettre est du père de ma meilleure amie, Juliette de Vermancé, dont je vous ai souvent parlé.

En disant cela, Louise avait brisé le cachet de la providentielle missive, et lut :

« Madame,

« J'ai eu l'honneur de me présenter deux
« fois à votre hôtel sans avoir eu le bonheur
« de vous rencontrer. Je me décide à vous
« écrire, pour vous prier de me recevoir dans
« la soirée. Est-ce trop espérer de vos bontés,
« de ne pas attendre votre réponse pour vous

« porter toutes les tendresses de ma fille, et
« l'expression de mon profond respect ? J'ose
« me flatter, Madame, que je ne m'abuse pas
« sur le plaisir que je vous causerai en vous
» parlant d'une tendre amie, et que vous par-
« donnerez l'empressement à vous voir de
« votre sincère admirateur, comme il est le
« plus dévoué de vos amis.

« DE VERMANCÉ. »

— C'est vraiment le ciel qui me l'envoie, s'écria la baronne en pressant avec tendresse la main de Georges ; le marquis de Vermancé a connu le comte dans sa jeunesse, d'après ce que m'a écrit Juliette, en répondant à une lettre où je lui parlais de vous.

— Alors, rien de plus simple que vous ayez cherché à les réunir, mon amie, et vous voilà rassurée sur les conjectures que vous redoutiez. Elles tomberont d'elles-mêmes, en présence de la vérité.

— Espérez-vous aussi, Monsieur, que ma résolution d'être votre femme s'évanouira devant vos scrupules?

— Non, Louise, mais elle se rendra à l'appel que je ferai à votre raison, en dominant, au prix de mon bonheur, le désir insensé qui me ferait vous obéir.

— Georges, vous m'avez trompée; vous ne m'aimez pas, s'écria la baronne avec désespoir.

— Je ne t'aime pas, grand Dieu! Louise, Louise, repousse cette affreuse pensée; n'abuse pas de ton pouvoir pour égarer ma raison. Tu sais bien que toi seule au monde me retiens à la vie, que jamais mon cœur n'a ressenti un autre amour. Ne ternis pas d'un doute cruel mes sentiments pour toi; ne livre pas mon âme au chagrin d'être méconnu de la seule amie que le ciel m'ait donnée. Ecoute-moi, Louise, poursuivit Georges en tombant aux pieds de la jeune femme; ne me cache pas

tes larmes; laisse-moi lire dans tes yeux que tu m'as déjà rendu ta confiance en mon amour. Dis-moi que tu approuves le douloureux sacrifice que je fais au préjugé qui nous sépare; dis-moi surtout que tu reconnais dans l'abnégation que je m'impose, l'obligation impérieuse de remplir un devoir nécessaire à ton bonheur, commandée par le respect de ton nom.

— Alors vous êtes résigné à me perdre, Georges, car, ou il faut que je sois votre femme, ou que vous renonciez à me voir. Ma réputation exige l'un ou l'autre, choisissez.

— Cruelle! dans quelle alternative affreuse osez-vous me placer, dit d'une voix etouffée le pauvre jeune homme; mais dussé-je succomber dans cette lutte, je serai digne de vous. Adieu, Louise, à demain, ou adieu pour toujours.

Sans attendre la réponse de la baronne, Georges sortit comme un insensé du salon,

courut chez M. de Gerville pour tenter un nouvel effort sur le cœur du vieillard, et lui arracher le secret de sa naissance. C'était sa dernière espérance.

IV.

Louise était encore assise à la place où l'avait laissée Georges, lorsqu'on lui annonça M. de Vermancé ; elle se leva précipitamment et courut à lui les bras ouverts.

— Ah ! soyez le bienvenu, lui dit-elle ; il y a si longtemps que mes vœux hâtent ce

moment ; mais pourquoi Juliette n'en a-t-elle pas doublé le bonheur par sa présence ?

— Sa lettre vous l'apprendra mieux que moi, Madame; je suis trop heureux de votre affectueux accueil, pour en attrister le charme par le récit des regrets que ma fille vous exprime, sans doute très longuement, dans ce volumineux paquet, ajouta le marquis en le présentant à la baronne.

— En effet , répondit Louise en souriant, ma Juliette a voulu me dédommager de son absence; maisje suis toute à vous, et je la lirai quand je n'aurai plus le plaisir de vous entendre. Combien de temps me donnez-vous, Monsieur ?

— Le plus possible, Madame.

— Alors je vais faire préparer votre appartement; et dès ce soir vous ne me quitterez pas.

— Je vous rends mille grâces, baronne ; mais je ne puis accepter : je suis descendu rue

de Richelieu, à l'hôtel des princes, où j'ai retenu mon appartement pour un mois.

— Mais c'est très mal, cela; comment, vous venez à Paris, je puis vous recevoir, et ce n'est pas chez moi que vous descendez!

— Cela ne m'empêchera pas de vous voir tous les jours, et vous voyez que ma première visite a été pour vous.

— Au moins nous dînerons ensemble: vous n'avez pas commandé vos repas pour un mois. Quant à cela, je ne reçois aucune excuse, je vous en avertis.

— J'accepte avec bonheur.

— Voilà qui me raccommode avec vous. Precisément j'ai demain quelques personnes, et entre autres une de vos anciennes connaissances; mais je ne vous en dis pas davantage, et vous ménage une surprise dont vous me saurez gré.

— D'avance, baronne, je vous en remercie: à mon âge, c'est toujours avec un vif

plaisir qu'on retrouve de vieux amis ; c'est encore quelque chose que la jeunesse des souvenirs : cela rejeunit pour quelques heures. Les illusions les plus trompeuses ne sont pas celles qui nous séduisent le moins, lors même qu'il n'est plus permis d'y croire.

— Mais il me semble, Monsieur, que vous êtes loin d'en être là ; d'ailleurs le cœur et l'esprit ne vieillissent pas.

— Je vous arrête, baronne, sur la pente d'une flatterie à laquelle je ne pourrais croire... Si vous voulez que j'assiste à votre second mariage, comme je l'ai fait au premier, dépêchez-vous, ma chère Louise : j'ai soixante-douze ans, avec un cortége assidu de goutte, d'asthme, de catarrhe : enfin toute la récolte de l'arrière-saison de la vie ; et vous savez qu'un arbre qui produit trop, ne produit pas long-temps. Quand vous mariez-vous ? j'ai promis à Juliette de lui porter une promesse

positive que vous viendriez passer la lune de miel à sa terre d'Argentière.

— Vous avez donc acheté cette propriété ?

— Non, c'est ma fille qui l'a reçue pour cadeau de noce.

— Comment, Juliette est mariée, et je ne le savais pas...? la méchante !

— J'ai préféré vous apporter moi-même sa lettre de faire-part. Oh! mais soyez tranquille, vous n'y perdrez rien, et sous ce cachet vous trouverez des détails que je ne vous donnerais pas.... de vrais mémoires de jeune mariée; et ceux-là n'ont pas couru le feuilleton... ce sont *des confidences intimes* inédites.

— Je vous félicite bien sincèrement, marquis, reprit Louise, devenue rêveuse malgré la joie que lui causait le mariage de Mademoiselle de Vermancé; M. d'Argentière est un charmant cavalier, un homme distingué sous tous les rapports. Son nom, sa fortune et sa personne eussent tenté bien des mères pour leurs

filles, m'a-t-on dit ; aussi était-il très recherché dans les salons d'outre-Seine, où l'on craignait de le voir passer à ceux de la finance. J'ai vu souvent le comte, et je suis persuadée que ma Juliette sera heureuse.

— Cette union m'a paru offrir toutes les garanties qu'il est possible de se donner quand on veut assurer le bonheur de sa fille, et j'espère ne pas m'être trompé. Mais vous, Louise, n'avez-vous rien à m'apprendre? le baron de Mérinval n'a pas dû emporter avec lui toutes les illusions du cœur dont on est si riche à vingt-six ans. On renonce difficilement à être aimée quand on n'a pas épuisé, dans un premier lien, toutes ses tendresses de jeune femme. Votre époux était un homme dont le souvenir ne vous sera jamais importun; mais son âge et le vôtre étaient trop disproportionnés pour que l'amour pût exister de votre côté : il faut une affection vive au cœur des femmes pour

qu'elles soient heureuses ; vous ne l'étiez pas, vous ne pouviez pas l'être avec Mérinval. Vous le serez quand vous voudrez faire un choix où la naissance, le nom, l'âge, les qualités, la fortune, se trouveront réunis ; et vous êtes assez parfaite pour aspirer à tout cela.

— Eh ! c'est dans cette réunion qu'est la difficulté, répondit tristement Louise, ramenée à la position de son amant par les conseils du marquis. Cependant je n'ai aucune répugnance pour le mariage ; et si je n'ai pas encore fait un choix, c'est que, peut-être, celui que j'aurais fait n'eût pas obtenu l'approbation du monde. J'ai suivi le conseil du sage : dans le doute, je me suis abstenue.

— Il ne faut pas toujours consulter l'opinion en pareil cas ; et lorsqu'on a la conscience de bien faire, on ne doit pas hésiter. Nous reparlerons de cela ; et si vous m'ac-

ceptez pour confident, croyez que mes conseils seront ceux d'un véritable ami, d'un père à son enfant. Je vous quitte; demain, à quatre heures, je viendrai chercher la surprise que vous m'avez promise. Réfléchissez à ce que nous venons de dire... Eh ! mais je pense que ma fille va beaucoup aider à votre détermination, je dis détermination, car, d'après ce que vous m'avez dit, il y a un prétendant préféré à cette jolie main. Bonjour, chère enfant, vous êtes belle; mais vous le serez davantage encore lorsque vos beaux yeux ne seront plus tristes.

— Si je suis triste, c'est que vous me quittez : je vous assure que je n'ai aucun autre sujet de peine.

— Taisez-vous, flatteuse, je vais croire que j'ai trente ans, et que vous voulez m'épouser.

— A demain, mon ami, avant quatre heures, si vous êtes libre.

— Vous avez deux garanties de mon empressement à me rendre près de vous : d'abord le plaisir de vous voir, ensuite la curiosité, et sur ce dernier point, les vieillards deviennent femmes... Pardonnez, baronne, une brutale apostrophe à votre sexe, dont je m'applique bénévolement le partage.

— Voilà bien les hommes, répondit Louise en souriant, s'égratignant d'un coup d'épingle, pour justifier le coup de stylet qu'ils nous donnent.

Et la baronne fit au vieillard un salut gracieux; puis, rentrée dans son salon, elle se mit à lire la longue missive de Juliette, où elle espérait trouver une réponse à la confidence qu'elle lui avait faite de son amour pour Georges.

V.

Après avoir lu la lettre de la jeune femme, Louise fut plus découragée, plus désespérée que jamais. Juliette comprenait son amour, mais elle regardait son mariage comme impossible, à moins qu'elle ne quittât la France pour dérober au monde le nom pour

ainsi dire négatif qui remplacerait celui du colonel Mérinval, qui l'avait anobli en versant son sang pour la patrie.

« Peut-être, lui écrivait son amie, si j'étais
« à ta place, penserais-je comme toi, et
« préférerais-je la certitude d'être le point
« de mire des sots au sacrifice de mon
« bonheur. Mais le ridicule, le sarcasme
« dont tu deviendras la victime, si tu con-
« clus ce mariage, je les vois mieux que toi,
« moi qui ne suis pas fascinée par la passion
« dont notre pauvre raison est si souvent,
« hélas ! le triste jouet. L'amour ne m'é-
« gare pas ; je vois l'abîme où tu vas engloutir
« ta considération, ta position dans le monde,
« et, laisse-moi te le dire, l'heureux avenir
« que tu as rêvé. Car, pour goûter le bon-
« heur dans le mariage, il faut à toute
« heure pouvoir se dire : — Je suis fière de
« mon choix ; il faut avoir la certitude
« qu'on vous envie celui qui s'est donné à

« vous, pour en bien sentir le prix; il faut
« que sa propre gloire rejaillisse sur vous;
« que le nom qu'il vous a donné ne soit
« prononcé qu'avec vénération, et que ce-
« lui dont on le tient ait ajouté une illus-
« tration à celle qu'il avait reçue de ses
« aïeux. Sans tout cela, Louise, crois-moi,
« l'amour s'envole, le regret reste, l'avenir se
« décolore, et le positif désespérant remplace
« les enivrantes illusions du cœur.

« Tu sais cependant combien je me ré-
« volte contre tout ce qui ressemble à la ty-
« rannie dans le jugement du monde; peut-
« être si tu n'étais pas mon amie, t'approu-
« verais-je de braver le préjugé qui me fait
« repousser ce bon jeune homme, que tant de
« belles qualités recommandent. Et, d'un au-
« tre côté, n'est-il pas la victime d'une faiblesse
« que mon sexe ne devrait jamais juger sans
« appel. Et puis je le trouve si digne, si noble,
« quand il refuse la main que tu lui offres; il

« y a tant d'amour dans ce douloureux sacrifice
« de son bonheur ; ta tendresse doit être si
« bien sentie de lui qui n'a jamais été aimé
« d'une mère, d'un père, d'une sœur ! Oh !
« crois-le bien, Louise, mon cœur t'approuve,
« si ma raison ou la crainte de ton malheur
« me donne le courage de te blâmer. Consulte
« mon père ; il t'aime comme si tu étais son
« enfant ; sa franchise ne te fera pas plus dé-
« faut que sa tendresse ; et son expérience te
« garantit des conseils que tu pourras suivre,
« sans danger de t'égarer dans une fausse
« route.

« Tu ne trouveras pas dans les opinions de
« mon excellent père un rigorisme outré pour
« notre sexe : j'ai souvent pensé que son
« indulgence, si peu commune aux hommes
« de son âge, a dû prendre sa source dans la
« faiblesse d'une femme, dont le souvenir le
« rend encore assez heureux pour qu'il lui

« doive un tribut de reconnaissance, et à nous
« sa vénération. »

Juliette, avec le tact exquis d'une véritable amie, ne parlait point à la baronne de son bonheur, très peu de son mari ; dans cette retenue, il y avait un sacrifice fait à l'amitié que toutes les femmes comprendront, et dont Louise apprécia toute la délicatesse.

Nous avons dit que Georges, en quittant la baronne, s'était rendu chez M. de Gerville. Il venait de sortir ; cet incident inattendu, d'après les habitudes du comte, fut un nouveau sujet de désespoir pour le pauvre jeune homme. Une voix intérieure l'avertissait que son bienfaiteur ne lui aurait rien appris ; mais enfin il pouvait espérer encore ; et l'homme le plus découragé, le plus violemment frappé du sort, accueille jusqu'à sa dernière heure une espérance consolatrice. Georges regagna sa demeure lentement, fatigué par les émotions qui s'étaient succédées

avant et depuis sa rencontre du matin avec le journaliste, qui les avait en quelque sorte provoquées les unes après les autres. Sa blessure, irritée par l'agitation de son sang, s'était rouverte, et lorsqu'il arriva chez lui, ses forces étaient épuisées comme son courage. Ce fut avec une peine extrême qu'il parvint à monter les deux étages qui conduisaient à son appartement; son domestique, effrayé de sa pâleur et de sa faiblesse, après l'avoir aidé à s'asseoir, courut demander un médecin qui demeurait dans la maison, et qui heureusement se trouva chez lui. Il descendit à la hâte, pansa la blessure, ordonna le repos, le calme le plus absolu, assura le malade que son état n'avait rien d'alarmant, et qu'il pourrait sortir le lendemain.

— Du calme, murmura Georges lorsqu'il fut seul, je n'en puis obtenir de ma pensée... N'ai-je pas quitté Louise sans lui faire partager l'espoir qui me reste, bien qu'il soit basé sur

une chimère, qui s'évanouira, peut-être, aussi. Oh! pourquoi ne suis-je pas mort ce matin; pourquoi ma destinée ne s'est-elle pas accomplie sans de nouvelles tortures, où ma résignation s'épuise. Louise, ange de ma vie, serais-je donc réduit à maudire le jour où je t'ai vue.

Le lendemain matin, le domestique ouvrit doucement la porte de la chambre, s'avançant sur la pointe du pied pour ne pas éveiller son maître, posa sur la table placée près du lit deux lettres, et sortit avec la même précaution.

Lorsque Georges ouvrit les yeux, son regard tomba instinctivement sur les deux missives.

La première était d'une écriture inconnue, la seconde de Louise. Elle lui demandait avec prière de venir avant deux heures; elle était inquiète, malheureuse, elle l'aimait toujours... L'autre lettre, sans signature, contenait ce qui suit :

« Une personne qui ne vous perd pas de « vue depuis votre enfance, est en ce moment « à Paris. Elle y est venue pour vous voir, « pour vous servir dans la seule occasion où « son assistance puisse vous être utile ; mais il « faut, pour qu'elle puisse agir, que vous ne « voyiez pas le comte de Gerville pendant trois « jours. Trouvez un moyen : si vous consentez « à ce qu'on vous demande, vous serez l'époux « de Louise. Celui qui vous l'assure a la puis- « sance de faire taire vos scrupules ; sa mis- « sion près de vous lui a été confiée par votre « mère, qui vous a tant aimé, et que le re- « mords d'une faute a conduite au tombeau.

« Courage, Georges, vous aurez un nom, « une famille, si vous vous laissez conduire « par la main invisible qui peut, seule, dé- « nouer le lien mystérieux de votre desti- « née..... Ah ! croyez-le, Georges, il a fallu « à votre ami inconnu bien des combats pour « attendre le moment de se faire connaître ;

« il a fallu plus de force encore à son cœur
« pour ne pas voler vers vous ; car personne au
« monde n'a compté avec plus d'angoisse les
« chagrins de votre jeunesse, les humiliations
« de votre position intolérable, dans un
« monde où votre naissance devait vous placer
« avec tant d'avantage.

« Oh ! n'est-ce pas, Georges, vous ouvrirez
« vos bras à celui qui vous voulait tant de
« bien, et qui n'a pu vous en faire, parce qu'il
« était lié par un serment que la mort n'a pas
« encore rompu, et qu'elle seule peut rompre.

« Ne parlez de cette lettre à personne, pas
« même à celle à qui l'on dit tout ; ne voyez
« pas M. de Gerville avant de m'avoir vu : c'est
« ma première prière, ne la repoussez pas. »

— J'obéirai, s'écria Georges : mon cœur me dit que je dois le faire, sous l'empire d'une émotion inconnue. Oh ! merci à toi, âme généreuse, qui viens briser la fatalité qui me poursuivait ; merci à toi surtout, voix inté-

rieure, pressentiment du cœur, qui m'avertis que si je dois pleurer ma mère, tu promets à mon âme la joie, immense sans doute, d'embrasser un père.

VI.

Le lendemain de ce jour où Georges avait fait à la fois le sacrifice de sa vie, de son amour et de son bonheur, il retrouva ses illusions perdues; l'avenir se déroula devant lui radieux, enchanteur; cette existence qu'il avait mau-

dite lui parut, alors qu'il la voyait à travers le prisme de ses riantes esperances, l'épreuve qu'il devait subir pour être digne des félicités qui lui étaient promises par son ami inconnu. Une seule pensée assombrissait le front de l'heureux jeune homme : il ne pouvait confier à Louise le contenu de la lettre anonyme qu'il avait reçue : « même avec celle à qui l'on dit tout, » lui écrivait son mystérieux protecteur, « soyez discret. » Comment obéir à cet ordre? pensait Georges ; si je la vois inquiète, désolée comme hier, pourrais-je lui taire mes espérances? ne lira-t-elle pas sur ma physionomie l'expression de mon bonheur ; et comment ne pas faire cesser son supplice, lorsque d'un mot cela m'est possible? Ah ! je le sens, je n'aurais pas l'atroce courage de voir ses larmes... je parlerais. Il vaut mieux lui écrire que je suis forcé de m'absenter pour quelques jours ; et Georges écrivit à son amie :

« Je ne puis vous voir aujourd'hui, chère

« Louise, une affaire imprévue m'oblige à me
« rendre à Orléans. Ne prenez aucun souci de
« ce petit voyage : ce qui m'éloigne de vous
« n'a rien qui doive vous attrister.

« Pour te rassurer, ma bien-aimee, pour te
« préserver de l'influence des conjectures qui
« vont t'assaillir en lisant ce billet, je vais y
« tracer une phrase que tu as vainement solli-
« citée hier de ton ami : *je serai ton époux.*
« Laisse au temps à t'apprendre ce qui a pu
« me déterminer; mais trouve dans ces mots
« que mon cœur a tracés avec transport, l'as-
« surance de notre communauté de désirs et
« de pensées. Pendant mon absence, que mon
« souvenir n'apporte à ton âme que de douces
« persuasions, de caressantes espérances ; et
« que ta confiance en mon amour soit pour
« notre bonheur à venir une garantie de plus.

« Dans peu de jours, bien aimée, j'irai
« chercher à tes pieds mon pardon pour le
« petit mystère de mon voyage, et ressouder

« la chaîne des félicités que je trouve près
« de toi.

« Adieu, je te laisse mon âme.

GEORGES.

M. de Gerville reçut aussi une lettre qui lui faisait part du prétendu voyage de son pro- [illegible] [illegible] de Georges. Le comte se rendit donc chez madame de Mérinval ; elle n'avait encore personne lorsqu'il se fit annoncer.

La baronne lisait pour la vingtième fois la lettre de son ami ; elle la cacha précipitamment dans un buvard de satin bleu, richement brodé d'or, posé sur ses genoux, et qu'elle jeta avec négligence, au milieu des albums, des brochures, des romans, qui couvraient le guéridon placé dans le salon où elle attendait ses convives. Puis elle s'avança, le sourire sur les lèvres, le front rayonnant de bonheur, au devant du comte,

en lui tendant la main, qu'il baisa respectueusement.

— Combien je suis reconnaissante, Monsieur, de vous posséder, lui dit-elle, et combien je me trouve heureuse d'avoir pu vous soustraire, en ma faveur, à votre solitude, dont vos amis se montrent si jaloux.

— Vous êtes mille fois trop bonne, Madame, d'attacher quelque prix à une démarche où tout le plaisir doit être pour moi.

La baronne s'inclina, puis elle reprit :

— J'espérais que vous seriez devancé par la personne que je vous ai annoncée ; mais j'ai encore à vous remercier de me laisser la bonne pensée que c'est à moi que vous avez songé d'abord en venant ici.

— En verité, vous auriez eu grand tort de croire qu'il put en être autrement ; à mon âge, la curiosité est fort émoussée. J'ai bien encore dans mes vieilles connaissances quelques personnes qui pourraient désirer me revoir,

mais je n'en sais pas une dont la vue me fît éprouver autant de plaisir que j'en ressens en vous voyant, vous, Madame, si jeune, si recherchée, attacher quelque prix à ma respectueuse admiration pour vos belles qualités. Je puise, d'ailleurs, dans votrecharmant accueil, fait à un vieillard que le monde oublie, une conviction qui m'est bien douce; mais en cela je ne suis point égoïste, et le bonheur que vous me laissez entrevoir, mon désir le plus ardent le reporte sur un autre plus digne de le bien sentir.

— J'avoue, Monsieur, que je ne vous comprends pas, répondit la baronne en rougissant beaucoup trop pour tromper l'attention minutieuse du comte... A ce moment, un domestique annonça le marquis de Vermancé.

— Vermancé! s'écria M. de Gerville soulevé de son siège par un soubresaut convulsif...

Puis il retomba pesamment, les yeux fer-

més, le visage pourpre et sans connaissance.

Tout cela avait été rapide comme la pensée; la baronne et le marquis se regardaient sans comprendre; mais lorsqu'ils virent le comte immobile, ils s'approchèrent avec effroi.

— Il se meurt, Monsieur... vite, vite, un médecin...

— Louise, s'écria M. de Vermancé avec une effroyable expression de douleur, quel est cet homme?

— Le comte de Gerville, répondit la baronne en agitant la sonnette pour appeler du secours.

— Gerville! Gerville! ah! malheureux, c'est moi qui l'ai tué..... s'écria le marquis avec désespoir.

La baronne fut anéantie en entendant ces paroles, qu'elle ne pouvait s'expliquer, mais qui lui semblaient malheureusement vraies.

Pendant dix minutes, il y eut entre eux un morne silence, une anxiété horrible.

L'arrivée d'un médecin ranima leur espérance de sauver le comte : madame de Mérinval surtout interrogeait le docteur du regard, pendant qu'il observait le malade, qu'une tentative infructueuse de saignée n'avait pas soulagé.

— Plus d'espoir, Madame, dit le docteur après de vains efforts pour obtenir du sang, la vie s'éteint : dans trois minutes tout sera fini.

— Oh ! c'est horrrible ! chez moi, mourir ainsi... pauvre comte !

— Il n'est plus, Madame, reprit froidement le médecin, vous pouvez le faire porter chez lui. Cette mort violente a été causée par une émotion cruelle ; car peu de congestions sont aussi promptes ; mais enfin cela arrive, et vous ne pouvez être responsable d'un évènement que rien ne peut empêcher.

Après avoir prononcé ces froides paroles, l'homme de l'art salua profondément et sortit.

La baronne, désespérée, blanche comme

un voile de fiancée, restait immobile devant celui qu'une heure auparavant, elle écoutait avec tant de bonheur.

Le marquis tenait sa tête dans ses mains, et paraissait abîmé dans une profonde douleur ; il semblait oublier, dans son muet désespoir, tout ce qui était arrivé, lorsqu'il sentit la main de Louise prendre la sienne. Il releva alors la tête, et dit en pleurant :

— Oh ! ce que je souffre est au dessus des forces humaines ; pourtant il faut que je vive pour Georges.

A ce nom, les larmes de la baronne s'ouvrirent un passage à travers la poignante stupéfaction dont elle avait été saisie ; elle tomba dans les bras du vieillard, qui l'entraîna dans une autre chambre.

Il en ressortit bientôt pour veiller à ce que M. de Gerville fût transporté chez lui, et pour prévenir Georges de la perte qu'il venait de faire et l'y préparer. Dans cette situation ex-

trême, le marquis était décidé à se faire connaître pour la personne qui avait écrit la matin à ce jeune homme.

Nous dirons plus tard pourquoi M. de Vermancé était devenu, par le seul fait de sa présence chez la baronne, la cause involontaire de la mort du comte ; mais pour cela, il faut remonter à des évènements dont nous n'avons pas encore parlé, et que Georges ignore lui-même, bien qu'il soit un des principaux personnages du drame qu'il nous reste à reretracer.

VII.

M. de Vermancé était un de ces hommes dont l'énergie peut fléchir un moment sous le poids d'une douleur inattendue ; mais prompts à retrouver cette force de caractère qu'on appelle, sans assez d'examen, résignation, et

qui n'est autre chose, pour les âmes fortement trempées, que la connaissance froidement discutée d'une position à laquelle on ne peut rien changer. Empirer encore cette position d'un désespoir stérile est, à leur sens, le fait d'un esprit faible, plutôt qu'une preuve d'exquise sensibilité. Nous ne prétendons pas ici généraliser notre opinion à ce sujet; plus que personne, nous sommes à même cependant de bien apprécier le vrai courage moral aux prises avec la vie physique; mais chez nos lecteurs qui n'ont point été appelés à soutenir ces luttes cruelles du corps et de l'âme, ces incessants combats entre la volonté et l'obstacle, nous trouverions plus de croyances aux douleurs persistantes, que nous ne ferions de prosélytes à nos convictions fatalistes.

M. de Vermancé était-il fataliste, lui? nous ne le croyons pas; car les sombres arrêts de la destinée sont rarement redoutés des gens qui, comme lui, sont, par leur naissance, leur

fortune, leur position dans le monde, à l'abri des tourments qu'éprouvent les êtres moins favorisés du sort, et qui ne peuvent pressentir pour l'avenir que le malheur de leur passé. Le marquis devait donc, au premier moment de douleur que lui causa la mort du comte, sentir succéder une consolation aux réflexions poignantes qu'elle avait fait naître; et dès qu'il eut donné des ordres pour faire transporter M. de Gerville à son hôtel, il se fit conduire chez Georges, avec un calme qui eût trompé plus d'un observateur expert à deviner la joie cachée sous le voile du chagrin.

Lorsque le marquis se présenta chez Georges, on lui dit qu'il était absent pour trois jours.

Sans répondre, il prit une carte de visite, écrivit sous le nom qu'il était l'ami qui lui avait écrit le matin, et dit au valet auquel il

s'était adressé, de porter sa carte sur-le-champ.

Il y avait eu dans l'accent de M. de Vermancé une volonté d'être obéi qui ne permit pas la moindre hésitation au valet ; deux minutes après, Georges lui-même venait au devant de son mystérieux protecteur.

Le vieillard prit la main du jeune homme, la pressa tendrement sans rien dire, en le regardant avec une ineffable expression de bonheur, malgré les larmes qui bordaient ses paupières, et que Georges sentait tomber, brûlantes, sur la main que le marquis avait portée à ses lèvres.

L'émotion de ces deux hommes était telle que ni l'un ni l'autre ne songeait à s'en étonner; ils ne s'étaient jamais vus, et ils s'aimaient; une attraction invincible les attirait, les unissait de cœur ; et pour changer en certitude le doute qui s'était emparé de lui, Georges n'eût pas prononcé ces mots : *Vousétes on pèrem,*

tant il lui eût été horrible de renoncer à sa délicieuse espérance.

— Comme il lui ressemble ! murmura enfin M. de Vermancé.

Puis, il ajouta :

— Qu'importe avant ou après, son cœur ne m'a-t-il pas deviné ? Et il ouvrit ses bras au jeune homme, qui s'y précipita en s'écriant.

— Oh ! oui, oui, j'ai deviné, ou plutôt j'ai senti que c'est mon père que j'embrasse en ce moment.

— Va, je le savais bien que tu me comprendrais, Georges ; je t'ai tant aimé, sans pouvoir te le dire. Noble enfant, ah ! viens, viens encore sur mon cœur ; car ce moment, pour nous deux, entends-tu, doit racheter bien des larmes.

— Dites qu'il les efface, mon père... mon père ! que ce nom est doux à mon oreille ! comme mon cœur se dilate en le prononçant !

Oh! laissez-moi vous remercier à genoux, mon père, et bénissez-moi au nom de ma pauvre mère...

— Aujourd'hui, mon fils, le dernier vœu de ton angélique mère s'est accompli... hélas! son époux n'est plus, continua tristement le vieillard. Mais console-toi, cher enfant, ton père remplacera l'ami qui devait usurper mes droits, pour obéir à la volonté dernière de Camille de Gerville.

— Grand Dieu! que m'apprenez-vous? ma mère était la femme du comte de Gerville... Et vous dites qu'il est mort! On vous a trompé, mon père; il existe, il m'aime, je l'ai vu hier. Aujourd'hui, il a dû aller chez madame de Mérinval... Mais vous deviez assister à ce diner! s'écria Georges, qui eut l'affreuse crainte qu'une rencontre eût eu lieu entre son bienfaiteur et son père.

— Sans doute, je devais dîner avec lui, reprit tristement Vermancé; mais sans le sa-

voir : la baronne ne nous avait pas nommés l'un à l'autre. Je ne connaissais pas le comte personnellement ; il me connaissait, lui... et mon nom seul, prononcé par le valet qui m'annonçait, a tué le malheureux Gerville.

— Mort ! lui , mon bienfaiteur, si tendre, si dévoué... et si héroïquement généreux sans doute... Ah ! Monsieur ! ah ! mon père !

Ici le marquis raconta à Georges ce qui s'était passé dans le salon de la baronne.

Le jeune homme fut anéanti par cette nouvelle si inattendue; il aimait tendrement le comte ; sa mort lui fut douloureuse. Il craignait aussi que cet évènement ne devînt funeste à la santé de sa bien-aimée ; le marquis rassura son fils, et lui sut gré des regrets qu'il donnait à celui qui avait été son ami dans des conditions si noblement interprêtées. M. de Vermancé déplorait d'être la cause involontaire de la mort du comte ; mais il était facile de découvrir, à travers son affliction, une se-

crète joie de rester seul à remplir les dernières volontés de la mère de Georges.

Le marquis avait redouté la mort jusqu'à ce jour, moins par amour de la vie que par le désir de laisser à son fils un nom qui succédât au sien. Nous verrons si le comte avait eu le même désir, et lequel de ces deux hommes avait le mieux senti le prix de ces longues années, qui leur avaient été départies par la Providence.

— N'avais-tu donc aucune idée, Georges, sur les liens qui pouvaient t'attacher au comte? demanda le marquis; ne t'a-t-il jamais laissé deviner par qui tu lui avais été confié?

— Jamais, mon père; souvent j'ai tenté de l'amener à me découvrir le mystère de ma naissance; mais je l'ai toujours trouvé inflexible, et à toutes mes prières il répondait : J'ai juré de me taire, Georges, vous ne me fléchirez pas. Je dois avouer cependant, continua le jeune homme, qu'il y a deux jours j'ai cru

possible un moment de déterminer M. de Gerville à me confier quelque secret pénible pour lui; mais cet espoir a été passager.

— Ne parlait-il pas quelquefois de madame de Gerville.

— Jamais à personne.

— Cet homme avait une grande âme, reprit le marquis.

Puis il continua d'un ton où perçait plus de doute que de persuasion :

— Il aimait, peut-être; mais je pense qu'il était peu capable de grandes affections.

— Je crois, mon père, que vous le jugez de trop loin pour le bien juger, répondit gravement Georges; j'ai d'ailleurs eu tant à me louer de mon bienfaiteur, que je ne saurais être de votre avis sur l'excellent cœur de M. de Gerville.

— Je vous approuve, mon fils : ma conviction même (et je n'ai émis qu'un doute) ne devait pas ébranler la vôtre, car elle se base

sur une reconnaissance justement et pieusement acquise par celui que nous regrettons tous les deux. Je n'ai jamais été l'ennemi du comte, et j'ai toujours ressenti pour lui un sentiment de profonde estime. Par le fait j'ai été l'auteur de bien des peines pour lui, mais le plus malheureux, cependant, c'est moi, car j'aimais ta mère avec idolâtrie, et lui ne l'a jamais aimée...

« Georges, je vous retrouve à un âge où le jugement est sévère pour le vieillard qui s'est égaré dans le tortueux chemin de la vie; hélas! vous ne pouvez apercevoir encore sa pente, quelquefois si rapide qu'il est impossible d'y conserver l'équilibre qu'on avait la volonté de garder. »

— Ah! ne croyez pas, mon père, répliqua vivement le jeune homme, qu'une idée de blâme ait été une minute présente à ma pensée; je devais au comte ma reconnaissance; à vous je dois la vie, ma tendresse sans bor-

nes, la gloire de mon avenir, et je vous vénère autant que j'ai désiré vous connaître... Vous chérir sera désormais le premier besoin de mon cœur.... Croyez-le bien, mon généreux père, Georges ne sera pas indigne du nom que vous lui donnerez ; votre sang ne coule pas en vain dans mes veines, et je le porterai avec orgueil ce nom, parce que je sens en moi le besoin de l'honorer encore, en le perpétuant illustre comme je le recevrai.

—Va, je te crois avec transport, cher enfant, et si je veux te parler de ce que j'appelle mes torts vis à vis du comte, c'est que j'ai besoin de te confier des douleurs que je n'ai dites à personne, pour que la mémoire de ta mère soit entourée de toute la vénération qui lui est due.

— Je vous écoute, mon père... parlez-moi de vous, de ma mère, dont je reçus une seule fois les caresses. Et pourtant alors, comme depuis, l'instinct du cœur ne m'avait

pas trompé : je l'avais devinée à sa tendresse, si vivement exprimée par ses baisers... Combien de fois, poursuivit Georges, je me suis surpris à contempler son portrait, placé dans le cabinet de M. de Gerville. Je trouvais dans l'expression, si douloureusement triste, que le peintre a donnée à ses traits, une espèce de compassion qui semblait me dire : « Tu souffres, pauvre enfant, hélas ! tu ne souffres pas seul, car je compte les heures où ta mère ne te console pas, et c'est le châtiment de ma faute qui retombe sur toi.... » Le comte lui-même, lorsque nous étions ensemble devant ce portrait, semblait aussi l'interroger quand je lui demandais à qui je devais le jour, et sa physionomie devenait plus sévère si ses yeux se reportaient sur moi en quittant l'image de la comtesse. Alors je retombais dans le doute; mais j'aimais toujours celle que mon cœur avait adoptée pour mère. Oh ! parlez-moi d'elle, dites-moi qu'elle m'a aimé.

— Fais-moi d'abord servir à dîner, ou plutôt à souper, car je me sens affreusement fatigué ; ensuite je te dirai tout ce qui m'a rendu heureux au delà de toute croyance et plus que personne au monde.

VIII.

— « Madame de Gerville, reprit M. de Vermancé après un court repas, était admirablement belle et douée d'une imagination tendre, d'un esprit sérieux. Elle avait une tendance à la misanthropie, qui devait s'accroître dans

l'union qu'avaient formée les convenances du rang, sans consulter son cœur. Elle épousa le comte avec répugnance, n'apportant dans la communauté d'existence qu'on leur avait faite, qu'une soumission obtenue d'une éducation sévère, mais non une espérance de voir changer en affection l'espèce de répulsion qu'elle éprouvait pour celui auquel sa vie allait être liée.. Camille avait vingt ans, le comte quarante-cinq ; cette disproportion était un motif de plus pour éloigner toute sympathie.

« La comtesse n'avait plus ni père ni mère ; une de ses tantes, vieille chanoinesse, regrettant l'ancienne cour, appelant notre grand Napoléon, *Buonaparte,* soldat parvenu ; débitant enfin toutes les sottises qu'elle avait entendu dire au podagre Louis XVIII, trouva sa nièce trop heureuse d'échapper, comme elle disait, aux *brigands de l'empire* qui avaient sollicité sa main, en l'accordant au comte de Gerville avec empressement.

« J'étais marié avant Camille; ma femme, bonne, simple, mais froide et dévote, était parente avec la comtesse de Gerville. Nous reçûmes un billet de part de ce mariage; mais nous ne pûmes visiter les nouveaux époux. C'était au mois d'août qu'avait eu lieu la cérémonie; à cette époque, nous étions à Vermancé. Lorsque nous revînmes à Paris, M. de Gerville était en Italie avec sa femme; nous ne les vîmes pas, et ce ne fut que deux ans après que le hasard me conduisit à Plombières, en même temps que Camille. Elle était venue seule pour la saison des eaux; mon âge, notre parenté, établirent une douce intimité, dont ni elle ni moi ne pensions avoir à nous inquiéter. Peu à peu notre confiance fut si bien établie, que je connus comme la mienne la triste vie de cet ange, qui, jusqu'au jour où nous nous étions rencontrés, n'avait point épanché ses chagrins dans un cœur ami. J'essayai de la consoler, en lui faisant à mon tour

le tableau de mon intérieur : je lui peignis ma femme, plus occupée de son confesseur que de moi; faisant de ma maison une espèce de couvent, où tout se passait avec une monotonie désespérante qui paralysait toutes les facultés de mon âme.

« Elle m'écoutait avec une attention où se peignait une touchante pitié, mêlée d'un étonnement qui ne m'échappa pas; aussi fus-je peu surpris lorsqu'elle m'interrompit pour me demander si elle avait mal entendu lorsque je lui avais dit mon âge.

— Il est impossible que vous ayez quarante-quatre ans, me dit-elle naïvement : vous tenez trop à être aimé pour que je puisse le croire.

— En cela vous vous abusez, chère Camille, lui dis-je en pressant sa main; jamais mon cœur n'eut plus besoin d'une affection vraie et durable. Pour qu'il n'en soit pas ainsi à l'âge où vous pensez que le besoin d'aimer et d'être aimé doit s'affaiblir, il faudrait n'avoir jamais

été trompé, et je dois vous le dire, mon amie, je l'ai été tant de fois, que je me prends à penser que je ne connais pas encore le véritable amour.

— Madame de Vermancé ne vous a donc point inspiré ce sentiment? reprit-elle en rougissant.

— De l'estime, une sainte amitié qui ne finira qu'avec ma vie, oui, mais de l'amour, oh! certainement, la femme qui aime l'église plus que moi n'aura jamais le mien. Dussé-je emporter dans la tombe ce que je regarde comme le seul bien inappréciable que le ciel nous ait donné, je conserverai au fond du cœur cette fleur de la vie, sans l'effeuiller à consulter le destin sur de trompeuses apparences d'affection.

« Je ne sais pas bien ce qu'on appelle en poésie ou dans la conversation, l'*amour;* mais le sentiment qui se révéla tout à coup en moi, mon cher Georges, en voyant l'émotion dont

Camille ne pouvait se défendre en m'écoutant, je ne l'ai trouvé peint ni dans les phrases métaphysiques de Rousseau, ni dans les belles conceptions de nos deux siècles littéraires, ni dans les tableaux de l'Italie, où l'amour seul avait cependant inspiré l'art sublime qui devint notre école. Enfin, mon fils, cette flamme divine, dont je croyais emporter dans la tombe l'étincelle avortée, elle venait soudain d'embrâser mon âme et mes sens ; tout ce prestige s'était opéré par la puissance attractive du regard de Camille. A ce moment, je me sentis vivre d'une vie nouvelle, je devins poète : je crois qu'alors j'eusse chanté Camille avec la verve d'Ovide.

« Notre amour commença ainsi. Depuis, chaque heure le vit s'augmenter, ou plutôt se consolider dans une conformité de goûts, de pensées, et dans un échange de sentiments si intimement liés dans nos natures intellectuelles, que nous finîmes par nous persuader l'un et

l'autre que la main de Dieu nous avait rapprochés pour compléter l'un de nous, ou ne faire qu'une œuvre de ce qu'il avait à tort séparé.

« Nous restâmes trois mois à Plombières dans une sécurité que devait, hélas! remplacer un effroyable réveil, que j'avais craint, mais à la possibilité duquel Camille ne croyait pas. Une lettre du comte la rappelait à Paris : il voulait partir pour l'Angleterre, où quelques affaires exigeaient sa présence, et il désirait qu'elle revînt avant son départ.

« Nous nous mîmes en route dès le lendemain. Pendant ce voyage, la comtesse fut malade au point que nous fûmes obligés de rester dans une mauvaise auberge sur la grande route.

Je fis venir un médecin de la ville la plus voisine; tout ignare qu'il me parût, il m'assura que madame de Gerville était indisposée d'une grossesse peu avancée, et qu'il fallait prendre

les plus grandes précautions si notre voyage devait se prolonger.

— J'ai bien entendu, me dit Camille lorsque le médecin fut parti; ne t'inquiète pas, mon ami, j'aurai du courage si tu me soutiens et surtout si tu m'aimes.

Deux jours après, nous étions à Paris, séparés, malheureux, mais confiants dans l'amour que nous nous étions juré.

VIII.

« Notre retour à Paris, poursuivit le marquis, commença cette existence mêlée de contrainte, d'abandon, de bonheur et de souffrance, dont chaque nuance était une nouvelle preuve de tendresse pour l'un comme pour l'autre. Mais il faut pour bien sentir cette si-

tuation, en avoir goûté les charmes et la douleur. Nous avions une telle confiance dans notre mutuelle affection, que jamais nous ne songeâmes à nous faire un reproche pour l'amitié et le dévouement que nous témoignons à ceux que nos devoirs nous obligeaient d'aimer et de protéger; ce qui, en cela, froissait notre orgueil ne blessait pas nos cœurs. Camille ne voulut pas voir madame de Vermancé; je m'imposai la même retenue envers M. de Gerville, sans que cette retenue fût dictée, ni pour elle ni pour moi, par une injuste jalousie : c'était un simple acquit de conscience.

« Le comte partit pour l'Angleterre presque aussitôt le retour de sa femme; son absence se prolongea beaucoup plus que nous n'osions l'espérer; ta mère, qui s'était imposée une de ces tortures dont les femmes seules sont capables, t'avait donné le jour sans que personne eût pu deviner sa situation. Mais son courage s'évanouit lorsqu'il fallut te quitter, bien

que tu fusses confié à une bonne créature, sur le dévouement de laquelle je pouvais compter. Cette digne femme était Marseillaise; elle partit le lendemain de ta naissance, emportant avec elle le fils que j'eusse été si heureux de garder près de moi. Il le fallait, je me résignai à ce douloureux sacrifice paternel fait au repos de Camille.

« Deux heures après ta naissance, la comtesse rentra chez elle ; son absence avait été si courte que ses gens n'en purent soupçonner le motif; elle prétexta une indisposition et se mit au lit sans vouloir appeler personne. Le premier et le second jours se passèrent aussi bien que son état de faiblesse pouvait le faire espérer ; hélas! le troisième devait lui être bien funeste, et détruire à jamais la sécurité dont je me berçais avec une aveugle confiance.

« Ici le vieillard cacha sa tête dans ses mains : il retrouvait dans sa pensée toute l'horreur de la situation qu'il rappelait. Après quelques

instants de silence, il continua avec un calme péniblement obtenu.

« J'avais passé la nuit entière près de Camille ; une clef qu'elle m'avait remise me livrait l'entrée du jardin , et je pénétrais dans son appartement par la fenêtre d'un cabinet de toilette , sans que ses femmes me vissent entrer. Au point du jour je sortais par la même issue, emportant avec moi tout ce qui pouvait révéler la position de la comtesse.

« Nous étions au mois de décembre ; le froid était piquant, le jour tardif; les rues étaient peu suivies ; ce qui me permettait de rester près de ta mère assez tard pour que les journées me parussent moins longues. La seconde que je passai près d'elle , je jugeai que la fièvre dont toutes les femmes sont atteintes le troisième jour de leur délivrance, serait pour Camille plus inquiétante et plus forte que pour beaucoup de mères, moins bien partagées de cette nourriture que la Providence

leur accorde pour l'enfant qu'elles sont destinées à élever elles-mêmes. Une tâche si douce à remplir, la comtesse ne pouvait s'y livrer ; et cette richesse si précieuse quand elle est l'aliment de la vie, devient funeste quand elle est stérilement abondante. J'allais me séparer de ta mère au moment où seul je savais ce qu'il lui fallait de soins et de prévoyance ; je lui recommandais, avec prière, de ne point essayer, par un courage inopportun, de surmonter ses souffrances... lorsque le roulement d'une voiture, qui entrait dans la cour, vint tout à coup m'anéantir et terrifier Camille de stupéfaction. Nous nous regardâmes en silence ; bientôt nous entendîmes la voix du comte et le bruit de ses pas. Je me précipitai dans le cabinet par lequel j'arrivais, et j'en fermai doucement la porte, dont je poussai le verrou. A peine y étais-je, que je me rappelai avoir oublié mon chapeau et mon manteau ; je rentrai précipitamment chez la

comtesse pour reprendre ces deux accusateurs. Juge de ma surprise lorsque je la trouvai debout, les pieds nus sur le parquet, et essayant en vain d'ouvrir la porte de sa chambre, que j'avais fermée à double tour. Je la reportai dans son lit, évanouie ; je pris à la hâte mon chapeau, mon manteau ; j'ouvris la porte après avoir sonné, pour qu'on vînt au secours de madame de Gerville ; puis je gagnai ma retraite, décidé à ne pas en sortir sans être bien fixé sur ce qui allait se passer.

«J'entendis plusieurs personnes entrer dans la chambre de la comtesse; le comte s'informa d'abord s'il y avait longtemps que sa femme était malade. Je ne distinguai pas bien ce que répondirent les domestiques, pourtant je crus comprendre que l'un d'eux disait : — Madame n'a voulu voir aucun médecin. — Il faut en faire venir un à l'instant ; cet état n'est pas naturel, la connaissance ne revient pas ; le

mouvement des artères est précipité ; sa tête est brûlante comme un brasier.

« Probablement ta mère ouvrit les yeux à ce moment, car j'entendis M. de Gerville qui lui disait : — Vous me voyez, Camille ; ne me reconnaissez vous pas ? puis à ces paroles succéda pour moi un effroyable silence, qui me parut durer un siècle, quoique sa durée eut à peine suffi à l'empressement qu'on avait dû mettre à chercher le médecin le plus proche de l'hôtel. Je reconnus sa présence aux questions multipliées du comte ; ce que j'éprouvais, en attendant la réponse qu'il sollicitait, est impossible à décrire : j'eusse donné ma vie, celle de Camille, pour que le médecin devînt muet. Je retins mon souffle ; j'appuyai ma tête brisée contre la porte, pour ne rien perdre de ce qui allait se dire ; enfin, j'entendis très distinctement ces mots :

— Monsieur le comte, l'état de la malade est bien grave : elle sera folle ou morte avant

deux heures. Madame a éprouvé une révolution dont les effets ne sauraient varier dans sa position : le lait est remonté à la tête.

« Je me sentis mourir à cette effroyable et accablante vérité.

— Vous êtes médecin, Monsieur, dit le comte, et vous vous abusez à ce point : la comtesse n'a jamais eu d'enfant.

« Si monsieur de Gerville eût rencontré dans le jeune médecin une nature d'élite, peut-être eût-il tu le fatal mystère qu'il avait découvert; car dans la circonstance où on l'appelait, il était facile de le pénétrer. Mais son orgueil venait d'être blessé, son âme resta insensible aux douleurs qu'il allait causer. Il répondit d'un accent où perçait le dépit :

— Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir à vous assurer que tous mes confrères confirmeraient ce que je viens de vous dire. Si j'eusse pu deviner que vous n'étiez pas in-

struit, croyez que je me fusse fait un devoir de me taire.

— Georges! Georges! sauve-toi... Songe à notre enfant! s'écria ta mère, effrayée sans doute, en voyant deux hommes près de son lit.

— Eh bien! Monsieur, croyez-vous encore que je m'abuse? dit le médecin.

— Je crois, Monsieur, répondit froidement le comte, que si vous êtes un honnête homme, vous ne trahirez pas le secret de cette femme, et que vous ne livrerez pas mon nom au ridicule, en publiant la confiance trompée que j'avais en elle. Si je vous trouve tel que je le désire, mon amitié vous est acquise, et votre avenir ne doit plus vous inquiéter.

— Monsieur le comte, repondit avec dignité le docteur, votre estime est la seule récompense que j'ambitionne, et j'ai déjà oublié ce que vous m'ordonnez de taire. Mais pour votre entière sécurité, ne quittez pas la com-

tesse; ne la laissez approcher de personne: elle trahirait, dans son délire, ce qu'elle et vous avez tant d'intérêt de cacher.

« La conversation continua, mais à voix basse, et je ne pus saisir que ce peu de mots:

— Quittez Paris dès demain, je réponds de sa vie.

« Puis, je n'entendis plus rien. J'attendis quelque temps encore, persuadé que le dépositaire de mon secret n'était pas parti. Il répondait de la vie de Camille: il l'avait dit au comte; mais j'avais besoin qu'il me renouvelât cette assurance.

« Je quittai donc ma cachette, et allai l'attendre à son passage, décidé à lui révéler le séjour que j'avais fait dans le cabinet, pour obtenir des renseignements sur le lieu où allait être conduite ta malheureuse mère. Si l'homme que j'attendais était digne de la confiance du comte, je ne me flattais pas de le toucher; mais je pouvais espérer exciter, par la vue de

mon désespoir, un sentiment d'humanité pour mes souffrances, et peut-être le désir de les diminuer.

« Mon espérance ne fut point trompée : celui que j'attendais ne tarda pas à paraître. Je passai mon bras sous le sien, et j'abordai franchement la question. D'abord il parut blessé de ce que je le supposais capable de transiger avec la parole donnée au comte ; mais lorsqu'il sut que j'avais entendu, il me dit qu'il avait conseillé à M. de Gerville de conduire sa femme dans le midi, sans désigner aucune ville.

— Je suis désolé, ajouta-t-il, de ne pouvoir vous donner de plus amples renseignements: je l'eusse fait de grand cœur, car vous ne pouvez être compris dans la recommandation que j'ai reçue de me taire, puisque vous êtes mieux que nous initié aux causes qui ont amené l'état où j'ai laissé la comtesse. Je puis vous dire qu'elle ne mourra pas ; mais sa raison

souffrira longtemps si ce n'est toujours, de l'effroi que lui a causé le retour inattendu de son époux. Votre présence, celle de son enfant surtout, pourraient faire une sorte de miracle que l'art ne peut se flatter d'obtenir; pourtant, il doit le tenter; et peut-être les généreuses dispositions que m'a exprimées le comte viendront-elles en aide aux efforts de la science.

« J'avais écouté le docteur avec une curieuse attention; il faisait à peine jour, je ne pouvais distinguer ses traits; mais sa voix était celle d'un jeune homme : le timbre en était doux, persuasif, et ne me semblait pas inconnu.

« Je ne m'y étais pas attaché d'abord; mais à mesure que le jour remplaçait l'obscurité où nous nous étions rencontrés, je le regardais avec plus d'attention, et lorsqu'il me fut permis de bien voir son visage, je reconnus en lui le fils d'un de mes fermiers de Mont-Louis,

où je possède une terre, que j'habitais une partie de l'année. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans; j'espérais que ses souvenirs le serviraient moins bien que les miens, et que je pourrais rester inconnu. Heureusement pour l'avenir, il devait en être autrement; car j'ai dû au dévouement de ce bon jeune homme de ne jamais ignorer ce que devenait ta mère et toi, mon pauvre Georges, que je regrettais si amèrement de ne point voir.

« Lorsque nous eûmes renouvelé connaissance, et qu'il m'eut promis de me tenir au courant de tout ce qu'il pourrait savoir, nous nous séparâmes en nous promettant de nous retrouver le lendemain chez lui, où je devais aller prendre des nouvelles de Camille, qu'il comptait revoir dans la soirée. Toute mon espérance était en lui, et ce qui me reste à te dire prouvera que je pouvais m'y abandonner avec confiance.

IX.

« Comme tu le penses bien, cher enfant, je fus exact au rendez-vous que nous nous étions donné. Le docteur, que je nommerai maintenant Adolphe pour l'intelligence de mon récit, était rassuré sur les crises qui eussent pu survenir et empirer l'état de Camille; mais

il me confirma ce qu'il m'avait dit la veille pour sa raison. Le délire n'était plus causé par la fièvre, et cependant la comtesse n'avait pas reconnu son époux. Elle le prenait pour moi, et dans son erreur, elle lui prodiguait les noms les plus tendres. Parfois elle lui disait de fuir la vengeance du comte, de sauver notre fils, pour le lui rendre lorsque nous serions à Plombières.

«D'autres fois, elle jurait à madame de Vermancé, qu'elle croyait voir, que je ne l'avais jamais oubliée, même dans nos plus douces heures d'intimité, et qu'elle seule avait trahi ses devoirs d'épouse et de femme. Le comte ne pouvait donc ignorer mon nom, et sa conduite à mon égard me paraissait dictée par une profonde affection pour sa femme. Je compris, en écoutant Adolphe, tout ce que Gerville devait souffrir intérieurement d'avoir perdu le cœur de la comtesse; eut-il même la douleur de penser qu'il n'avait jamais été

aimé. Hélas! cette dernière pensée pouvait presque justifier Camille; mais elle en était plus pénible, car elle lui enlevait l'espérance.

« M. de Gerville me parut noblement généreux ; si j'avais eu la vertu d'oublier mon bonheur évanoui, j'eusse versé des larmes sur sa grande et muette résignation, que j'étais loin d'imiter, moi, que le sort avait si largement favorisé en me donnant l'amour de ta mère.

« Adolphe m'apprit encore que le comte devait conduire sa femme à Marseille ; qu'il avait promis de l'accompagner et de lui donner ses soins jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie. Je devinai que, pendant l'absence de mon jeune ami, Camille avait révélé le lieu où je t'avais fait conduire; je lui donnai l'adresse de ta nourrice, lui recommandai de te voir et de défendre expressément qu'on te remît à M. de Gerville.

« Le docteur me promit tout ce que je lu demandai, et s'engagea à me tenir au courant

de tout ce qui pouvait se rattacher à ton sort ou à celui de ta pauvre mère. Je le quittai.

« Le lendemain, je partis pour ma terre de Mont-Louis, laissant ma femme à Paris ; j'avais besoin de solitude : j'éprouvais un si profond chagrin qu'il m'eût été difficile de le cacher à madame de Vermancé, qui ne m'eût point questionné, sans doute, mais qui se fût affligée de me trouver si différent de ce que je me montrais quelques jours auparavant.

« Je reçus, comme nous en étions convenus, une lettre d'Adolphe tous les huit jours. Camille, un mois après son arrivée, était en convalescence. Cependant elle restait toujours privée de sa raison : elle ne retrouvait que mon nom et celui de son fils ; tout le reste de sa vie était oublié. Sa folie était douce, mais triste; souvent elle pleurait, et demandait sans cesse à être seule. Elle se plaignait continuellement du froid.

« Il faut pourtant espérer beaucoup de la

jeunesse de notre chère malade, du calme et du temps... comptez sur mon zèle, m'écrivait le docteur, je resterai à Marseille jusqu'à sa parfaite guérison. »

« Les lettres d'Adolphe me donnèrent aussi sur toi des détails qui me rendaient heureux et malheureux tout à la fois, mais qui m'inspiraient une grande confiance dans les moyens qu'il voulait employer pour rappeler la raison de Camille.

« Ce fut dix-huit mois plus tard que je reçus l'heureuse nouvelle que nous n'avions plus rien à désirer : ta mère t'avait vu : elle-même me l'écrivait... Te redire ce que j'éprouvai en recevant cette lettre est impossible : c'était une joie immense que rien ne saurait exprimer, tant les mots sont froids pour peindre de semblables émotions... Je laisse à ton cœur d'en deviner les délices. Je vis bien, d'après ce qu'elle me disait de la généreuse conduite du comte, que nous ne devions plus

nous revoir : elle n'avait pu se résoudre à me l'écrire; mais elle prenait un soin si minutieux de me faire comprendre que c'était Adolphe que je devais accuser de la faute impardonnable qu'elle commettait en m'écrivant, que je n'espérai pas le retour de ma félicité. Je lui répondis et lui promis de ne pas chercher à la voir ; seulement je la suppliai de ne jamais disposer de notre enfant sans m'en prévenir. Ce fut Adolphe qui m'apporta sa réponse : elle était telle que je la désirais.

« Quelques jours après, le comte et la comtesse étaient de retour : je partis et allai chercher près de toi, mon cher Georges, du bonheur et de la résignation.

« Je restai à Marseille quatre mois, que je passai sous le toit même qui t'abritait. Une maladie grave que fit à cette époque madame de Vermancé, me ramena à Paris. Je ne vis point ta mère : Adolphe se chargea de lui remettre ton portrait, que j'avais fait faire pour

elle; il me valut le sien, qu'elle m'envoya par notre ami.

« Pendant plusieurs années, je n'eus point de nouvelles directes de la comtesse; je savais seulement par Adolphe que le comte était parfait pour elle, et qu'il devait la conduire à Marseille lorsque tu serais en âge d'entrer au collège.

« Ce fut à ta dixième année que M. de Gerville consentit à ce voyage. Camille me l'écrivit, et comme elle me l'avait promis, elle me priait de lui permettre de conduire son fils à Paris pour lui faire commencer ses études ; me demandant en grâce de ne pas me montrer opposé aux projets du comte pour l'avenir de notre enfant.

« Je consentis à tout ce qu'elle voulait, et dès que tu fus arrivé à Paris, je ne reçus plus aucun avis sur ce que tu devenais. Rassuré sur ton sort présent, j'étais sans inquiétude pour ton avenir, car ma fortune me permettait de le

faire assez brillant pour que tu ne souffrisses pas trop de la fatalité de ta naissance.

« A cette époque, je me fixai à ma terre de Mont-Louis, et me livrai tout entier à l'éducation de ma fille. Tu sais que Juliette est l'amie de madame de Mérinval ; elle t'en a sans doute beaucoup parlé, car elles sont liées depuis l'enfance, et de Louise à toi il a dû y avoir de douces confidences dont ta sœur était l'objet.

« Ma Juliette me rattacha à mon intérieur par tous les soins qu'elle attendait de moi, à défaut de ceux dont sa mère croyait pouvoir se dispenser. Consacrant tous ses instants à une austère dévotion, qu'elle appelait de la piété, madame de Vermancé poussa si loin le fanatisme religieux, qu'elle détruisit sa santé, en se livrant à des jeûnes réitérés, en passant des journées entières à genoux dans la chapelle, qu'elle ne quittait qu'aux heures des repas. Toutes mes prières, ma colère même

échouèrent contre cet ascétisme outré : la marquise n'obéissait qu'à son confesseur, qui l'encourageait à persévérer dans ces excessives austérités. Elle paya de sa vie son entêtement ; car elle mourut sans vouloir d'autre secours que ceux de la religion, et nous laissa, sa fille et moi, presque consolés de sa perte, par sa persistance à la rendre inévitable.

« Juliette me devint plus chère encore : près d'elle, je ne connaissais plus l'ennui. Elle avait pour moi une si exclusive affection, elle me rendait si heureux par sa gaîté et son aimable caractère, que j'avais fini par devenir aussi enfant qu'elle-même ! Oh ! combien je regrettais, dans nos longues promenades, dans nos folles causeries, que tu ne fusses pas près de nous. Comme ta jeunesse me semblait triste, en la comparant à ce qu'elle eût été si j'avais pu la diriger comme celle de ta sœur.

« Il y a dix ans, je reçus un matin, par un exprès venant de Paris, un volumineux pa-

quet cacheté de cire noire, et portant les armes du comte de Gerville. Je l'ouvris à la hâte; il contenait mes lettres à ta mère, ton acte de naissance, puis une courte lettre de Camille, qui m'apprenait en même temps sa maladie et sa mort prochaine. Adolphe avait été contraint de ne pas m'instruire de la première, et je ne devais connaître les dernières volontés de la comtesse qu'alors qu'elle ne serait plus...

« La triste et dernière lettre qui devait être mon guide, tu vas la lire, cher enfant, poursuivit le vieillard en tirant de son portefeuille un papier soyeux, où Georges put voir la trace des larmes de son père. Cet écrit ne me quitte jamais, reprit le marquis, et chaque jour il m'a fallu le lire, pour que j'eusse le courage de résister au désir que j'éprouvais d'embrasser mon fils.

« Georges pressa affectueusement la main de son père, porta à ses lèvres l'écrit qu'avait tracé la main de sa mère mourante, et lut en

comprimant ses larmes le vœu sacré de Camille :

« Je vais mourir, Georges... Je puis vous
« avouer à cette heure, où je viens faire un
« nouvel appel à votre amour pour notre en-
« fant, que je n'ai pas un jour, une heure,
« cessé de vous chérir. Ma tendresse pour
« vous était un crime ; je l'ai cruellement ex-
« pié, mon ami, car depuis le jour où vous
« me laissâtes mourante, je n'ai trouvé ni
« repos ni bonheur. Vous me manquiez trop
« pour qu'il en fût autrement. Ce n'est pas
« le remords qui me tue, non, ne le croyez
« pas : mon âme est restée sans écho à la dou-
« leur du comte ; toute la chaleur de mon
« cœur s'épuisa dans mon amour pour vous,
« pour mon enfant ; et dans mon dernier
« soupir, ce sera vous et lui qui recevrez l'é-
« lan fugitif de ma vie.

« Georges, je n'ai rien expié pendant ces
« longues années de souffrances qui vont fi-

« nir, et je viens vous confier la tâche que
« j'eusse dû accomplir, si mes forces ne s'é-
« taient brisées à vous regretter... Georges ! sur
« la tombe qui bientôt se fermera pour moi,
« jurez de ne point enlever notre enfant à ce-
« lui auquel je le laisse sans crainte, et avec
« la confiance que je dois à ses vertus.

« Je sais toute la grandeur du sacrifice que
« je vous impose ; mais ne devons-nous pas
« cette abnégation à l'homme généreux qui
« fut si noblement indulgent pour nos fautes ?
« Oh ! jurez-le-moi, mon ami, tant que mon
« époux vivra, ne vous placez pas entre lui
« et mon fils... Si c'est vous qui restez le der-
« nier sur cette terre, reprenez alors vos droits,
« Georges : Camille de là-haut aura vu vos
« combats, et bénira votre courage sur la
« terre d'exil où vous restez sans elle.

« Adieu ! mon ami, vous que j'ai tant
« aimé... Priez Dieu qu'il me pardonne pour
« vous revoir au ciel.

« Camille. »

— Ah! ma mère! s'écria Georges après avoir lu, en la trempant de ses larmes la lettre de la comtesse, combien tu as souffert! et vous, mon père, combien je vous bénis pour la soumission avec laquelle vous avez suivi sa sainte et dernière prière. Mais, croyez-le, mon bienfaiteur était digne de vous remplacer : il me chérissait comme son enfant; il a guidé, éclairé ma jeunesse. Ah! toute ma reconnaissance est bien faible pour exprimer ce que je lui dois, et mes regrets ne peuvent s'affaiblir qu'en vous retrouvant, vous...

Un violent coup de sonnette interrompit Georges; son domestique vint lui dire que le notaire de M. de Gerville le faisait demander sur-le-champ.

— Je t'accompagne, dit aussitôt M. de Vermancé, saisi d'une terreur dont il cacha la cause à son fils.

La voiture du marquis les jeta en quelques secondes chez le notaire.

— Monsieur, dit celui-ci en s'adressant à Georges, je suis prévenu de la perte douloureuse que vous venez de faire, et suivant l'ordre que j'en avais reçu de M. de Gerville, je vais, si vous le voulez bien, vous lire son testament, pour éviter la mise des scellés.

Après les préambules d'usage, Georges et son père entendirent avec une surprise indicible :

« Moi, Edmond Raoul, comte de Gerville,
« déclare que je reconnais pour mon fils
« Camille-Georges de Gerville; lequel hérite
« de mes titres nobiliaires et de toute ma for-
« tune, ainsi qu'il doit en être, n'ayant que
« lui d'héritier et d'enfant légitime, né de mon
« mariage avec Camille de Verneuil, com-
« tesse de Gerville, ma femme, décédée il y a
« dix ans, » etc.

Puis le notaire remit à Georges une lettre dans laquelle le comte expliquait, sans révéler la faute de la comtesse, qu'il avait été forcé, pour des raisons sacrées, de lui taire qu'il

fût son père ; mais qu'il croyait en avoir rempli scrupuleusement tous les devoirs.

Georges, que nous nommerons maintenant le comte de Gerville, reçut aussi du notaire tous les actes qui établissaient ses droits à l'héritage de son bienfaiteur ; mais le bon jeune homme lisait sur la figure pâle et triste de son véritable père une si poignante douleur, qu'il restait presque insensible à la possession de *ce nom*, qu'il avait tant souhaité. Sa brillante fortune, cette grande existence qui allait devenir la sienne, il eût alors tout sacrifié pour éloigner du marquis, si empressé de venir à lui pour qu'il pût être l'époux de la baronne, le coup terrible qu'il recevait en ce moment.

— Venez, M. le comte, dit enfin le malheureux père en accentuant avec force ce peu de mots pour échapper à son émotion intérieure. Puis, lorsqu'ils furent sortis de chez le notaire, Vermancé leva ses yeux voilés de lar-

mes et s'écria : — Camille ! ma tâche de souffrance est au dessus de mon courage... rappelle-moi... Georges ! Georges !... mon enfant chéri, je te retrouve pour te perdre. Ah ! ce que j'éprouve est affreux...Mais je veux m'agenouiller au souvenir du comte de Gerville ; il fut plus vertueux que moi, car il t'a caché la faute de ta mère... je n'ai pas tenu ma parole ; il a pieusement observé la sienne.

— Que dites-vous, mon père ? ah ! ne vous accusez pas de m'avoir à tort donné la seule félicité qu'il m'était permis d'espérer ; rien, croyez-le bien, ne peut égaler la tendresse que j'aurai désormais pour vous.

— Mais je voulais que tu fusses, aux yeux de tous, mon fils, le frère de ma Juliette, la consolation du peu de jours qui me reste à passer sur cette terre.

— Ne puis-je donc être tout cela, mon père, sans porter votre nom ? ne puis-je pas vivre avec vous et ne vous quitter jamais ? celle qui

va devenir ma femme ne voudra-t-elle pas se réunir à ma sœur, à mon amie? Croyez-moi, mon père, nous serons heureux.

Ce premier moment passé, Georges fut si tendre, si affectueux pour le vieillard, qu'il le persuada ; et lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel des Princes, où le marquis était descendu, celui-ci promit d'avoir du courage, et congédia son fils, en l'engageant à s'occuper des funérailles du comte.

Le lendemain, à quatre heures, le jeune comte de Gerville, accompagné de son père et des nombreux amis du défunt, le conduisait à sa dernière demeure.

Parmi cette foule distraite et peu recueillie, deux hommes seulement pouvaient apprécier ce que la mort avait enlevé de vertus et de sublime courage ; seuls aussi ils emportèrent du dernier asile des vivants des regrets éternels.

Huit jours plus tard, une berline de voyage

emmenait à Mont-Louis trois personnes qui ne devaient plus se quitter.

Ces trois personnes (est-il besoin de les nommer) étaient la baronne de Mérinval, le marquis de Vermancé et le comte de Gerville. Les amis qu'ils laissaient à Paris reçurent, à six mois de là, des lettres de faire-part leur annonçant le mariage du comte avec la baronne.

Cette union fut généralement approuvée: le préjugé, qui l'eût condamnée quelques mois plus tôt, s'était effacé devant le généreux mensonge du vieux comte. Il y avait encore en ceci un exemple de ce qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux : le triomphe de l'apparence sur la vérité. Mais les esprits pieux verront dans cette histoire une grande et mystérieuse moralité:

Cet homme que l'oubli d'un devoir avait rendu père, n'échappait point à la main de fer d'une Providence vengeresse.

Il ne put pas nommer son fils, celui dont il eût été si fier... La fatalité aurait-elle mission de punir ?

X.

La chaumière et le cœur, cette fortune suffisante des époux de la vieille Idylle, n'est plus depuis longtemps, hélas ! qu'une utopie; et franchement il y eut toujours bien peu de réalité à perdre pour que ce propos de *sentimentalerie* passât dans le domaine de la chimère. Mais il faut se hâter d'avouer à ceux qui n'auraient en perspective que cette félicité rurale et quasi fabuleuse, qu'il n'y a pas un bonheur plus consistant et moins éphémère dans *le cœur et le château*. La lune de miel, qui glisse partout si vite sur l'azur des premiers jours du mariage, est plus fugitive aux champs qu'à la

ville. Les forêts ombreuses, la prairie où serpente le ruisseau limpide, le site pittoresque que couronne une ruine historique, sont pour les amants, remplis de charmes et féconds en suaves pensées : la feuille murmure tendrement, l'onde semble soupirer, et le manoir du côteau redit l'histoire des belles châtelaines affolées d'amour. Ce sont autant d'objets inspirateurs qui portent au cœur vivement épris; mille séductions. Pour les époux, même d'une semaine, tout cela change d'aspectet d'influence; il n'y a plus là que des distractions. Les forêts conviennent à la grande chasse, ce plaisir jadis royal ou tout au moins féodal, et qui de nos jours, est devenu le partage des épiciers retirés. Si la nouvelle épousée invoque dans les bois le chant énamouré du rossignol, son mari lui répond *tayau*. Ou bien assise auprès de lui sur le bord de l'onde murmurante, et tandis qu'elle lui peint avec feu les délices d'un heureux entraînement de tendresse, il s'élance vers sa ligne de fond, qu'entraîne une truite saumonée. Quelquefois,

à ce déclin prématuré de la lune de miel champêtre, cette jeune femme dont la couronne de fleurs d'oranger naturelles n'est pas fanée encore, gravit, appuyée sur le bras de son époux, qu'elle presse, la colline où gisent les débris du vieux château. Elle se flatte, la pauvre enfant, de ranimer, du récit d'une légende amoureuse, que redit la tradition, ce feu conjugal, tiède déjà au cœur qu'il devait *dévorer* sans cesse. Le mari écoute ; elle espère.... Vain espoir ! Tout-à-coup un lapin surgit de son terrier ; l'écouteur, armé d'un fusil à piston, se précipite sur les traces du fauve quadrupède... la narratrice descend seule de la montagne à travers le crépuscule ; et le lendemain, elle goûte en soupirant à quelque gibelotte malencontreuse. Hélas ! ce mets lui coûte une de ces chères illusions qui s'effeuillent si rapidement dans la vie, et ne laissent souvent après elles que le souvenir d'une amère déception.

Époux nouvellement unis qui voulez ménager cette délicieuse, mais trop fugitive pro-

vision de sensations que l'on doit à l'amour, n'écoutez point les promesses décevantes de la chaumière : après trois semaines d'habitation, vous y trouveriez le lait fade et le pain noir détestable. Évitez aussi l'existence splendide du château ; la nature, voyez-vous, est une dangereuse rivale. Le bonheur né dans le tumulte élégant des villes s'effarouche à la voix stridente du cor, aux aboiements de la meute, à l'aspect sanglant de la curée, à l'orgie d'une abrupte Saint-Hubert.

Maris d'un mois, retenez bien ceci : dans cette foule d'amis qui vous consacreraient leurs loisirs d'un été, il peut se trouver quelque jeune homme à la brune physionomie, aux habitudes mélancoliques, au regard songeur... Celui-là n'aimera point à courir le cerf, si la dame du château ne veut pas chasser. Et vous, jeune femme, défiez-vous de cette intrépide amazone que n'effraie nullement l'élan de gazelle d'un coursier pur-sang : chasseresse infatigable qui s'attache à la botte des plus rapides chasseurs. Il y a tant de détours dans ces

innombrables percées, tant d'ombre sous ces grands arbres, tant de choses à alléguer quand on s'y est égaré sur les pas du châtelain hospitalier... En vérité, je vous le dis, la vie de château est bien dangereuse.

Mais ce qui précède n'est applicable qu'en partie au comte et à la comtesse de Gerville, que nous avons conduits en Touraine, dans le chapitre précédent. Le château du marquis de Vermancé, qu'ils habitent, est bâti au sommet du coteau qui domine le bourg de Mont-Louis; c'est une de ces constructions gothiques, *déféodalisées* pour les jouissances modernes : amalgame indigeste de tourelles du 16e siècle, et de pavillons du 19e; d'ogives au vitrage étroit, encore chargé d'armoiries, et de larges fenêtres garnies d'amples carreaux de Bohême. Ici des rinceaux délicats courent sur la frise comme une dentelle, là d'ignobles tuyaux de poêle percent de leur tube prosaïque un bas-relief de Jean Goujon... C'est pitié de voir combien le présent se plaît en tous lieux à insulter, à dénaturer le passé, à le broyer avec

une audace qui, le plus souvent, ne laisse à la place d'un chef-d'œuvre anéanti, que les traces de la brutalité qui le détruisit.

Malgré les efforts sacriléges des *renovateurs*, le château du marquis de Vermancé n'a pas perdu son principal agrément: des croisées ouvertes dans sa façade du nord, le regard embrasse, sur un espace de sept à huit lieues, le cours majestueux de la Loire, cette belle inconstante qui caresse et désole tour à tour les habitants de ses rives. De l'autre côté du fleuve, les riches coteaux de Vunvray et de Rochecorbon développent leurs vignobles renommés, à travers lesquels fument les cheminées des paysans logés dans le flanc même de la montagne... Cà et là des closeries, de petits chatels du moyen-âge et quelques ruines d'abbayes se détachent, par un ton grisâtre, du tapis de pampres étendu sur le plateau aérien. Voici le manoir où Walter-Scott prétend avoir découvert, dans une bibliothèque poudreuse, le sujet de Quentin Duward. Cela se peut; mais personne ne croira qu'il l'y ait trouvé em-

preint de cette acrimonie haineuse envers la France, qui dépare les ouvrages de cet illustre écrivain. La jeune comtesse de Gerville, quatre mois après son arrivée en Touraine fixait, chaque jour, durant des heures entières, ses beaux yeux noirs sur le magnifique tableau que nous venons de dérouler; mais, faut-il le dire après le récit des tendresses expansives du comte Georges, ses yeux étaient quelquefois remplis de larmes. Madame de Gerville avait donc du chagrin ; peut-être était-elle un peu désillusionnée ; nous analyserons tout à l'heure sa situation.

Les femmes qui aiment véritablement ne prêtent point au bonheur ces proportions mesquines qui le réduisent à l'empire du plaisir ; pour elles la faculté d'aimer et d'être aimées, émane d'une source pure. Elles n'ont point de ces nerfs que le moindre choc excite; elles ne s'évanouissent jamais dans le paroxisme d'un désir non satisfait ; ce n'est pas chez elles qu'un sein bondissant révèle ce qu'elles éprouvent d'orageuses émotions:

tout ce jeu de fibres galvanisées, signale la passion, non le sentiment, et témoigne peu de la solidité des principes. Ce sera donc vainement qu'une femme ainsi organisée protestera de la durée de ses affections ; elle n'en est pas maîtresse : une puissance toute physiologique la domine et l'entraîne... Mais, la tendresse réelle, la tendresse de l'âme, la tendresse qui, presque sans transition, fait une bonne mère d'une épouse fidèle, se caractérise rarement par des transports extérieurs ; elle distille, goutte à goutte, cette félicité que la passion laisse entraîner au cours rapide d'un sang enflammé ; aussi est-elle durable ; en ne noyant point les délices du sentiment dans le torrent des sensations, cet amour d'émanation divine est éternel comme le ciel d'où il vient... C'est l'amour dont vit le bonheur des femmes vertueuses ; c'est celui dont, abandonnées, on les voit mourir.

Ainsi aimait la comtesse de Gerville ; mais elle s'était trompée lorsqu'elle avait cru reconnaître un sentiment sympathique chez Georges,

encore orphelin : semblable à ces lacs dont la calme surface déguise un fond agité, l'humeur habituellement mélancolique et chagrine qu'il montrait alors, cachait un caractère nourri des excentricités de notre époque; tout y était paradoxal: vertus, préjugés, travers. Dans ce cœur, longtemps froissé par une grande humiliation, avaient germé tous les goûts extrêmes, toutes les ambitions. Un moment absorbées par l'amour, celles-ci se relevaient maintenant d'un lit de roses, effeuillées par la possession. Georges aimait toujours sa femme, mais de cette affection qui échauffe l'âme, sans éclater au dehors : affection profonde sans être exclusive, et passée enfin dans le domaine des habitudes.

Or, comme il fallait au comte, ainsi qu'à tous les hommes aux impressions vives, une direction favorite de ses penchants, ce fut, après quatre mois de séjour en Touraine, l'amour de la chasse qui domina toutes ses inclinations. Vainement la comtesse l'engagea-t-elle à reprendre la plume, lui prédisant de

beaux succès littéraires, qu'il mériterait certa inement. Il l'écouta avec un sourire sceptique et lui répondit :

— Eh ! ma chère amie, est-ce qu'il s'agit de mériter dans cette carrière ingrate où j'ai laissé tomber deux volumes... dans le plus grand incognito.

— Je sais, Georges, que là comme partout, l'essentiel est d'obtenir...

— Et j'y ai déjà obtenu un coup d'épée et une quittance de deux mille francs, pour les frais de publication de mon premier roman. Il faudrait beaucoup de ces obtentions là pour me faire une fortune littéraire.

— Il n'en sera pas toujours ainsi : en semant avec quelque persévérance du bon grain, vous finirez-par récolter...

— De l'ivraie... chère Louise. Il y a deux écueils également funestes dans la république des lettres : l'écueil du début et celui que l'on rencontre, non moins surement, au sein des succès les plus éclatants.

— Je conçois le premier ; mais le dernier...

— Vous le concevriez bien mieux encore si vous aviez observé notre société, autrement qu'à travers le prisme séduisant qu'elle présente toujours aux femmes jeunes et belles, comme vous. Votre regard glisse avec ravissement sur cette superficie dorée qu'on appelle les plaisirs du monde : il faut la traverser d'un œil pénétrant pour arriver à la région du vrai, pour juger la valeur intrinsèque du commerce social... C'est là que le naturel se montre sans masque, que l'égoïsme se révèle dans toute sa hideur. Là, vous verrez mille rivalités liguées contre toute gloire qui éclate, contre toute renommée justement acquise : on leur fait une guerre sans trêve ; on les égratigne d'abord, puis on les déchire à petit bruit, n'osant les attaquer avec une massue qui se briserait contre leur puissance réelle ; et ces gloires, ces renommées expirent enfin, parce que chez nous on meurt des coups d'épingle du ridicule. Voilà, ma bonne Louise, ce que j'appelle l'écueil du succès ; et sur mon âme, pour arriver à cet échec de la réus-

site, il y a folie à consumer sa jeunesse dans une suite de travaux consciencieux. Retenez bien ceci, chère amie : on ne se fait plus un nom en littérature, on se le donne, et les moyens qu'il faut employer pour cela ne sont pas de mon goût. J'étais entré plein de courage et d'espérance dans ce champ hérissé d'épines; Je croyais encore que Beaumarchais, en l'appelant la république des Loups, n'avait fait qu'un bon mot de comédie. Pur et candide, je raisonnais mes pensées, moralisais mes situations, réprimais la fougue de mon imagination, châtiais ma phrase : en un mot je travaillais l'ouvrage que je composais... Eh! bien, quand j'ai eu mis en lumière le produit de cette investigation laborieuse, j'ai reconnu que j'avais omis l'unique point dont j'eusse dû moccuper : le soin de travailler d'avance le succès que je voulais obtenir... Un petit cuistre échappé récemment du collège Henry IV, où il avait lu à la dérobée quelques romans de l'école moderne, s'est trouvé tout à coup plus avancé que moi : il venait de faire succéder à

ses derniers thêmes de Rhétorique, la rédaction d'un tout petit journal; et sa critique drôlatique, qu'il qualifiait avec modestie de *magistrature littéraire*, succédait immédiatement aux derniers *pensums* qu'il avait reçus de son professeur. J'entendis proclamer chef-d'œuvre de conception deux volumes de mots enchainés par mon collégien, sous prétexte de composition d'un *roman intime* ; et les mêmes juges déclarèrent que mon livre était l'ouvrage d'un écrivain *ayant de l'avenir*, mais qui avait besoin de beaucoup travailler... Je jetai loin de moi ma plume.

—Je veux la ramasser... j'essayerai de terminer plus d'une composition, à laquelle vous n'avez laissé à mettre que des points et des virgules...

— A la bonne heure, Louise! le sceptre des lettres est, je ne dirai pas tombé en quenouille, ce serait mal reconnaître la puissance de votre sexe, mais passé dans la sphère de vos séductions, mesdames. Vous avez acquis là une légion de plus pour soulever le monde,

qui déjà pivotait sur lui-même à votre gré. Vive Dieu ! les simples virgules d'une femme valent aujourd'hui les plus précieuses périodes d'un auteur mâle.

— Je rendrai pourtant à Georges ce qui appartient à Georges.

— Gardez-vous en bien : l'argent devenu or sous votre main, ne serait plus que du cuivre en me le réattribuant.

« Pour moi, je me livre décidément à la grande chasse : je suis tireur passablement adroit, et parmi les disciples de Saint Hubert, les réputations ne s'usurpent point. Le littérateur ne fait apprécier ses titres que sauf le bon plaisir de cette critique dont je vous disais tout à l'heure la compétence, et l'on tient compte scrupuleusement au chasseur de tous ses coups de fusil heureux.

« Je ne sais, comtesse, si vous vous êtes aperçue que moi, qui pourrais m'appeler le comte de Vermancé, si je ne m'appelais pas le comte de Gerville, je suis encore dans un certain monde, *l'homme sans nom*...Oui, ce fatal

sobriquet me poursuit en dépit d'une double adoption; soyez-en certaine, je ne serai reconnu comte de Gerville par l'insolence persistante de mon temps, que si je parviens un jour à faire redire ce nom aux échos de la vogue, cette sœur de la folie qui proclame non pas les grands hommes, mais ce qui profite mieux, les grandes réputations. Or, je puis devenir facilement Louvetier du département: ce dignitaire des bois, en s'aidant un peu, se fait envoyer quand il a trente ans, à la chambre élective, où le mérite est admis sur parole pourvu que les avantages matériels soient prouvés. Mandataire d'un arrondissement, je serai au moins M. le député : j'aurai gagné quelque chose sur les obstinations qui me tiennent pour innominé; car il faudra bien en venir à penser que j'avais un nom à produire au collége électoral... Adieu, Louise; J'entends mon piqueur dont le cor quelque peu inharmonique, m'appelle au banquet de la renommée des chasseurs; il y a des illustrations contemporaines qui ont commencé avec

moins d'éclat. Je vous abandonne les bribes de ma plume.

— J'en composerai peut-être une réputation plutôt que vous ne pensez.

— Les miracles de la beauté ne m'ont jamais surpris, dit le comte en saisissant son fusil aux canons damasquinés; puis après avoir donné à la comtesse un de ces baisers conjugaux qui commencent à résonner dans l'air plus qu'ils ne retentissent au cœur, il s'éloigna en appelant ses chiens, qui aboyaient déjà comme aboient, dans un autre genre, les limiers de nos coteries littéraires, dès qu'on les met sur la trace d'une naissante rivalité.

Le jour même, madame de Gerville établit son pupître près d'une croisée ouvrant sur l'admirable Panorama de la Loire, et se prit à explorer les manuscrits ébauchés de son mari. Elle lut aussi avec intérêt (car sa justice était juste pour tous) quelques nouvelles esquissées par le père adoptif de Georges : elle les trouva empreintes d'une finesse aujourd'hui trop négligée, y reconnut cet atticisme, cet

esprit, argent comptant, qu'une phrasologie prétentieuse n'a pas remplacé, et faisant tout simplement de ces compositions inachevées une partie de la succession laissée par le vieux comte à l'héritier de ses biens et de son nom, elle se dit : essayons d'achever tout cela... Louise débuta dans sa tâche par le récit des aventures du comte et des siennes, qui commencent ce volume... Plus d'une fois, peut-être, elle soupira en pensant que ce jeune homme naguère si expansivement amoureux, giboyait maintenant dans les forêts, à titre de *distraction*... La comtesse entremêla ensuite, dans son travail, les premiers jets de la muse des deux comtes de Gerville, et produisit ce qu'on va lire.

XI.

LE RUBAN BLEU.

Une voiture de voyage, portant sur ses panneaux à fond sablé d'or les armes d'un maréchal de France, entra un matin, à toute volée de six chevaux, dans la cour d'honneur du château de Chambord, puis dans la salle

des gardes, pièce immense située au rez-de-chaussée, et dont la vaste porte avait permis cette étrange introduction... Déjà les deux premiers chevaux posaient leurs pieds sur le grand escalier, lorsqu'un homme d'une figure régulière, noble et martiale, mit la tête à la portière.

— Eh bien! s'écria-t-il avec surprise, où diable me conduis-tu donc, postillon?

— A votre appartement, Monseigneur.

— Tu es un fanfaron original, reprit le voyageur en sautant de son carrosse, dont il venait d'ouvrir lui-même la portière... Tiens... et le grand seigneur tendit un double louis à son hardi conducteur.

— Merci, Monseigneur, je suis payé depuis longtemps.

— Que veux-tu dire?

— J'étais soldat à Fontenoy, à Rocou, à Laufeld; grâce à vous, Monseigneur, j'ai vu

fuir les ennemis de la France... C'était un fameux pour-boire.

—Tu as raison, mon ami, dit le voyageur avec attendrissement, on ne paie pas avec de l'or les hommes qui expriment leurs souvenirs à ta manière... Nous nous reverrons.

Le voyageur, c'était l'illustre maréchal de Saxe, que le maître de poste du dernier relai avait voulu conduire lui-même à Chambord. Cet original se nommait Moreau.

Ceci se passait vers la fin de l'année 1748. Maurice de Saxe, que Frédéric II appelait le professeur de tous les généraux de l'Europe, avait conquis dans Maëstrich la paix, qui ne pouvait être obtenue que là. Louis XV, cette fois généreux à propos, venait d'abandonner au vainqueur de Fontenoy, au vaillant successeur des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Villars, une demeure royale digne de sa renommée.

Durant les dernières campagnes, le maré-

chal avait créé deux régiments de houzards, les premiers qui aient existé dans nos armées; le roi, par une courtoisie heureuse, envoya ces corps tenir garnison à Chambord. Ils y étaient arrivés avant leur général. Vivement ému, le noble guerrier s'écria, en voyant ces cavaliers d'origine hongroise rangés en bataille pour lui faire honneur :

— Sa Majesté connaît bien les hommes; elle sait qu'ils sont, toute leur vie durant, des enfants qu'il faut amuser selon leur âge... Jeunes, ils jouaient avec des capucins de cartes; vieux, leurs jouets sont des soldats... Heureux, morbleu! quand de cruelles nécessités n'obligent pas à faire renverser ces soldats comme les capucins de cartes de l'enfance.

Ces dernières paroles prouvent que Maurice était un capitaine de la vieille école, poussant ses pions humains sur le terrible échiquier de la guerre avec toute la prudence d'un

joueur consommé, et ne les voyant tomber qu'en déplorant l'impérieuse nécessité d'avoir sacrifié leur sang. Nous sommes loin d'une telle économie stratégique, depuis que les généraux semblent régler leur tactique d'après ce dicton d'une vulgarité sauvage : « Il y a trop de monde sur la terre. » Nous voilà revenus à ce choc des masses dans lequel résidait toute la science militaire du moyen-âge ; nous y voilà revenus, moins les enveloppes de fer; plus l'artillerie, cette puissance brutale qui réduit les inspirations de l'art à tonner mathématiquement sur les existences humaines, pour les anéantir en bloc. Caressés uniquement par cette vanité pompeuse qu'on appelle la valeur, la guerre est pour nous une chasse périlleuse aux honneurs, quelquefois aux richesses; et si nos guerriers portaient encore une bannière, ils pourraient y placer cette devise comme profession de foi :

Audaces fortuna juvat.

Jadis le métier des armes, pour le soldat, était une carrière de pure abnégation; pour l'officier, mal payé, généralement mal récompensé, c'était au moins une lice de gloire. Aujourd'hui, le soldat, ainsi que l'officier, s'ouvre une perspective rutilante d'épaulettes à torsades; le dernier caporal de l'armée rêve un bâton de maréchal trouvé dans sa giberne... Y a-t-il progrès? Je ne crois pas; je n'ai jamais cru l'ambition féconde en grands résultats durables.

Le maréchal de Saxe voulait, après Turenne, manier une armée peu nombreuse : C'était, disait-il, la meilleure condition pour la ménager. Mais élevé dans la discipline sévère du nord, il se montrait d'une extrême rigueur envers le soldat, quoique doué, d'ailleurs, du caractère le plus doux et le plus bienveillant. La moindre faute contre les ordonnances militaires était à ses yeux un grave délit, quelquefois un crime qu'il faisait punir

de la peine capitale. Indulgent jusqu'au cynisme pour les faiblesses humaines, qu'il partageait amplement, il voulait qu'elles vinssent expirer à l'entrée de la carrière des armes : dans le cercle de ses devoirs, il ne concevait l'homme de guerre qu'irréprochable. Il y avait dans le fils naturel du Saxon Auguste II un double personnage : le courtisan, parfaitement à la hauteur des travers contemporains, et le chef bronzé à la prussienne. Maurice aimait ses houzards comme un père tendre aime ses enfants ; mais il les châtiait comme pour justifier, dans toute la rigueur de l'acception, le *benè amat benè castigat.* Aussi le virent-ils arriver à Chambord avec un plaisir mêlé d'une notable dose de crainte.

De loin, on observe mal les nuances morales : dans tout le Blisois, le maréchal de Saxe était, au jugement du vulgaire, un seigneur irascible, un tyran ombrageux ; il fallait vivre dans son

intimité pour le voir tel qu'il était, c'est-à-dire le meilleur des hommes.

Dès qu'il fut arrivé à Chambord, Maurice reprit le train de vie excentrique qui rendait si doux ce qu'il appelait « son rêve de ce monde, » mais qui devait en abréger le cours. Tous les matins, régulièrement, il passait la revue de ses deux régiments; une fois au moins il leur faisait exécuter de grandes manœuvres, souvent une petite guerre dont il amusait ses inclinations martiales, et les retenait à cheval huit ou dix heures du jour. Dans les intervalles de ces exercices guerriers, la chasse avait son tour, ses grandes bêtes forcées, ses hallalis ; puis, venaient les festins splendides, où la nature ne trouve des éléments réparateurs qu'autant qu'on ne lui impose pas les excès qui l'excitent et l'énervent. Le maréchal, d'une taille et d'une complexion athlétiques, se faisait un un jeu de combattre une armée de flacons, comme naguère il avait combattu les légions

anglaises ou allemandes; si parfois il était vaincu, au moins succombait-il avec gloire; et les plus hardis champions, qui n'avaient pu l'imiter que de loin, demeuraient saisis d'admiration en comptant les ennemis de cristal qu'il venait de réduire.

Ce n'était pas tout, Favart amena à Chambord cette troupe de comédiens qu'on avait vue durant les dernières guerres, dans les fourgons du maréchal, et qui charmait ses loisirs aux avants-postes, tandis que des escarmouches, auxquelles il restait étranger, lui préparaient dans un autre genre, un drame digne de lui. Excellent Favart! il avait aussi amené sa femme à Chambord... Sa femme, que Maurice de Saxe aimait avec cette passion vainement sollicitée jadis par Catherine II. Et notez bien que ce n'était pas seulement au théâtre que mademoiselle Chantilly doublait madame Favart, l'écrivain gracieux

Qui fit la chercheuse d'esprit,
Et n'en chercha point pour la faire,

possédait assez de ce bon esprit dont se compose la longanimité conjugale, pour accepter de sa charmante compagne, à titre de compensation, une collaboration littéraire qu'on a récemment reprochée à M. An****. Cependant le séjour du poète à Chambord lui faisait perdre quelque chose sous ce rapport : Maurice de Saxe ne se prêtait pas très volontiers au partage en certaines choses ; il s'était opposé à ce que l'abbé de Voisenon fût du voyage; et le tribut d'inspirations spirituelles payé par madame Favart à son époux, pour la compensation que vous savez, se trouvait considérablement réduit.

Néanmoins un spectacle vif, enjoué, quelque peu dégazé, tel enfin qu'il le fallait pour plaire au maréchal, remplissait les soirées de la société, plus gaie que scrupuleuse, qu'il réunissait constamment. Cependant tout s'y pas-

sait avec un décorum convenable : dans la petite salle que Maurice avait fait établir au château, une loge grillée était réservée pour l'évêque de Blois : Monseigneur observait le costume léger des actrices avec toute la réserve d'un cardinal romain. Quant à madame de Pompadour, qui venait souvent à Menars, depuis que son Dieu Mars habitait Chambord, elle assistait au spectacle en loge découverte, et se piquait quelquefois de rivaliser de demi-nudité avec la scène... mais le prélat ne s'en apercevait jamais.

Dans les beaux jours la noble compagnie de Chambord dansait sous les grands arbres du parc, au son d'une excellente musique militaire, que le maréchal avait attachée à ses houzards. Or, les plaisirs du peuple étaient toujours alors le reflet des plaisirs de la haute société : je ne vous donne pas ceci comme une source de transmissions morales. Les dimanches et fêtes, la jeunesse des environs s'as-

semblait aussi sur les gazons ombragés de vieux chênes qui s'étendaient autour du château ; ceux des soldats et bas officiers, comme on disait alors, qui aimaient la danse, se joignaient aux villageois; et vous pensez bien que ces danseurs si gentiment habillés, provoquaient incessamment la coquetterie des jolies paysannes du canton... Grand était assurément le désavantage des amoureux aux pieds ferrés, luttant avec une robuste mais maladroite persévérance, contre les cajoleries de garnison, qui formaient le fond de séduction des galants enrégimentés.

Les beautés de Bracieux, de Neuvy, de Saint-Claude, de Tourry, luttaient aussi entre elles d'élégance pour captiver le cœur des gentils houzards : c'était à qui paraîtrait sons la feuillée avec le plus joli *fourreau*, la plus piquante cornette, le soulier noir le plus finement bordé de faveur rose ou bleue... A propos de ces deux couleurs, il faut vous dire qu'il s'était

formé dans les bals champêtres une sorte de tri, une aristocratie au petit pied, composée des paysannes cossues, courtisées par les militaires faquins. Pour peu qu'une jeune fille eût d'ambition, il fallait qu'elle figurât dans les quadrilles privilégiés, surtout si son amant portait sur la manche un chevron brisé d'argent ou seulement de laine. Lisette, fille d'un vigneron de Saint-Claude, qu'un jeune brigadier Tyrolien, nommé Fritz, courtisait pour le bon motif, n'avait pu encore parvenir à cet apogée de splendeur : il fallait pour cela un fourreau blanc et une ceinture rose ou bleue. Lisette, à force d'économie sur ses journées de lingère, s'était procuré le fourreau ; mais un ruban bleu manquait au costume. Fritz le savait ; il savait aussi que si son amoureuse, aux fêtes de la Pentecôte, paraissait sous la feuillée sans l'insigne qui classait une danseuse au premier rang, la pauvre enfant mourrait de chagrin... Il avait compté avec lui-même : sa

prochaine paie, jointe à la petite réserve qu'il avait faite sur les paies antérieures, le mettrait à même d'avoir le ruban si désiré. Mais notre brigadier ne devait recevoir sa solde que la veille des fêtes,assez tard;n'importe,il marchait bien ; il aurait le temps, avant l'appel du soir, d'aller à Blois acheter la ceinture de Lisette et de la lui porter à Saint-Claude.

Le jour venu, Fritz part avec la rapidité d'un trait, dès que le pansage du soir est terminé; en cinq quarts d'heure il est à Blois. Après avoir acheté le ruban bleu, il repart de la ville; il arrive à Saint-Claude, et trois heures ne sont pas écoulées depuis qu'il a quitté Chambord... Le jour allait finir : déjà le disque du soleil se cachait derrière la forêt de Russy, laissant après lui une trace orangée qui promettait une Pentecôte radieuse.

En ce moment Lisette revenait de sa journée, joyeuse, le cœur palpitant à l'idée du plaisir qu'elle éprouverait le lendemain à la

danse privilégiée. Tout à coup elle aperçoit Fritz, qui l'avait déjà reconnue, et lui montrait de loin le précieux ruban soulevé par la brise du soir.

Les amants se joignirent bientôt auprès d'un bouquet de bois ; le lieu était engageant ; ils avaient marché vite, et le repos est si doux auprès de ce qu'on aime. Fritz et Lisette s'assirent sur un tertre de gazon... Hélas ! qui pourra jamais calculer avec scrupule les instants donnés à l'amour? qui pourra suivre leur vol rapide avec les appréciations de la raison? Huit heures sonnèrent au village... Notre brigadier, moins préoccupé, eut entendu à sa droite la sonnerie stridente du dernier appel... l'appel terrible que tout houzard absent devait redouter comme un signal de prison... Mais Fritz n'avait pu écouter ni la trompette, ni l'accent de bronze tombé, lentement cadencé, du clocher de Saint-Claude. La même voix lui apprit qu'une heure de

plus s'était engloutie dans l'abîme des temps... Ces neuf sons-là, Fritz les avait entendus... Je laisse la sagacité de mes lecteurs se diriger, errer peut-être, dans la carrière de présomptions que je viens de leur ouvrir.

— Ah ! mon doux Sauveur ! s'écria la jeune fille, dont l'ouïe n'avait pas été jusqu'alors plus heureuse que celle de Fritz... Et mon père... et l'appel !

— Votre père, Lisette, ne vous mettra pas en prison.

— Il le devrait, peut-être, dit la villageoise en pleurant... Mais vous...

— Moi... interrompit gaîment le houzard, huit jours de prison... Marché conclu avec la discipline, et Monseigneur n'en rabat pas une minute.

— Que nous sommes malheureux ! Fritz...

— Malheureux ! pas tant, nous danserons demain avec les huppés. La peine infligée chez nous ne commence jamais un jour de fête, à

moins de crime... et ce n'est pas un crime que...

— Oh! taisez-vous, Fritz... Et la lingère appuya sa main sur les lèvres de son amant.

Fritz et Lisette se séparèrent enfin. Le premier rentra à son quartier, certain d'être puni; mais un plaisir, que dis-je, un triomphe devait lui être acquis avant la punition; et quel homme de vingt à vingt-trois ans s'est affligé sur une affliction que doit précéder un plaisir? Mais le houzard tyrolien était loin de s'attendre à ce qui allait lui arriver. A peine avait-il touché le seuil de la caserne, que le bas officier commandant le poste de police se saisit de lui, et donna l'ordre de le conduire immédiatement au cachot.

Le jeune brigadier se récria sur cette sévérité inaccoutumée, cita l'article du réglement en vigueur touchant la remise de toute peine disciplinaire au lendemain des jours fériés,

et demanda qu'on le conduisît devant l'officier de semaine.

— Votre esprit bat la berloque, mon camarade, répondit le chef du poste; il s'agit bien de peine disciplinaire, morbleu! Pendant votre absence on a visité vos effets, plusieurs manquent... vous avez été accusé, dans le rapport de ce soir, d'être allé les vendre à Blois... il y va du conseil de guerre, ni plus ni moins... et le capitaine Babache, que monseigneur à nommé rapporteur, est une vieille culotte de peau qui ne plaisante guère...

— Des effets manquent à mon butin... C'est une infâme calomnie.

— Hum! c'est un fait reconnu en présence de toute la compagnie.

— Alors on a profité de mon absence pour me voler...

— C'est possible, mon camarade, mais la preuve... Enfin, on vous entendra... marchons.

Étendu sur une poignée de paille, Fritz se prit à réfléchir. La disparition des effets qu'on l'accusait d'avoir vendu ne pouvait s'expliquer que par un vol; mais les soupçons du jeune houzard ne s'arrêtaient sur aucun des camarades de sa chambrée; tous l'aimaient, et pas un seul d'entre eux ne passait pour être enclin à dérober le bien d'autrui. Il fallait que le voleur appartînt à une autre compagnie; et qui accuser? Tout, dans cette malheureuse affaire, semblait se réunir pour laisser subsister la prévention portée contre Fritz. Il s'était rendu à Blois; des effets lui manquaient; donc, il avait dû les vendre. L'apparence, cette démonstration souvent fictive, dont chaque jour découlent mille calomnies, mille jugements iniques, l'apparence s'élevait contre lui. Cependant l'espérance, cette caresse décevante de l'esprit, berçait le pauvre Fritz sur la paille de son cachot; il croyait, le soldat candide, que la sagesse humaine ne pouvait s'égarer

jusqu'à condamner l'innocent ; il connaissait la sévérité de ses chefs, mais il ne croyait pas qu'ils pussent jeter la vie d'un homme aux hasards d'une présomption. Car, se disait-il dans la rectitude de son âme pure, si rien malheureusement ne peut prouver mon innocence, rien non plus n'établira ma culpabilité, et c'est le crime qu'il faut prouver quand on accuse.

Mais ce qui voilait d'un sombre nuage l'horizon consolateur que notre prisonnier se créait, en dépit d'une menaçante destinée, c'était le chagrin de ne pouvoir danser avec Lisette durant cette belle journée qui commençait à lui envoyer ses premières lueurs à travers un étroit soupirail... O jeunesse ! voilà bien tes prestiges : Fritz voyait un arrêt de mort suspendu sur sa tête par un fil délié que l'erreur pouvait rompre ; et l'espérance fleurissait encore son avenir, tandis que la privation d'un

bal sous la feuillée attristait sérieusement sa pensée.

Les mauvaises nouvelles volent : Le jour de la Pentecôte, dès le matin, le bruit de l'accusation portée contre Fritz était connu à Saint-Claude ; une voisine, jalouse des succès que la jeune lingère obtenait à la danse de Chambord, vint avec tout l'empressement de la rivalité, lui apprendre les terribles charges qui planaient sur son amant. Ce fut un coup de foudre qui l'atteignit : elle-même crut le houzard coupable. Ce ruban bleu dont le prix ne devait pas être moindre d'un petit écu, comment, lui, pauvre soldat, avait-il pu l'acheter ?... Sans doute en vendant ses effets... en bravant la mort pour lui procurer, à elle, coquette, un infime triomphe de vanité. Lisette, désespérée, courut à Chambord. Qu'y allait-elle faire ? Hélas ! la pauvre fille l'ignorait. Celui qui vient de recevoir une blessure porte soudain la main à l'endroit où il

s'est senti frappé ; ainsi l'habitante de Saint-Claude, atteinte au cœur, touchait la plaie sans savoir comment y remédier.

Déjà lorsque Lisette arriva à Chambord, le conseil de guerre était assemblé ; il ne faut pas laisser refroidir une vindicte légitime, avait dit Maurice de Saxe : elle s'amollit avec la réflexion, et la justice y perd.

A midi, un officier envoyé à Blois pour dresser une enquête sur la conduite du brigadier Fritz en cette ville, était de retour. Ses informations avaient été multipliées, minutieuses, et personne ne lui avait dit que le jeune soldat eût vendu des effets. Mais une circonstance non moins grave était parvenue à la connaissance de l'investigateur : il savait que Fritz, après avoir acheté, moyennant cinquante-six sous, deux aunes de ruban bleu, avait bu une chopine et mangé un pigeonneau à l'extrémité du faubourg de Vienne. Or, cette dépense excessive ayant été jugée au dessus

des économies possibles d'un cavalier qui ne possédait rien au monde, le capitaine Babache, rapporteur de soixante ans, avait conclu que la vente d'une partie de son butin pouvait seule expliquer une mise de fonds aussi considérable de la part du houzard. En conséquence le vieux officier, sans s'arrêter un instant à l'idée de ce que peut l'amour qui veut franchement, conclut à ce que la peine capitale fût prononcée contre l'accusé.

Un houzard, ex-clerc de procureur, que le conseil avait nommé d'office défenseur, s'efforça d'établir que Fritz, sobre et rangé, pouvait bien, à la longue, avoir amassé la petite somme dépensée à Blois, surtout en vue de faire un cadeau à sa maîtresse. Passant ensuite à des considérations d'un ordre plus élevé, l'avocat fit remarquer aux juges que la dépense faite par le prévenu ne pouvait présenter une preuve explicite, quant au délit qui lui était imputé : preuve qui ne ressortait

pas d avantage de la disparition des effets...

« Les co-relations manquent, Messieurs, entre ces divers faits, s'écria l'orateur militaire, et j'oserai vous dire qu'une présomption majeure, une présomption plus environnée de probabilités que l'accusation elle-même, s'élève ici et se recommande à vos sérieuses réflexions. Hier au soir, entre six et sept heures, la chambre qu'occupe l'escouade de Fritz a été déserte... j'ai à cet égard, le témoignage de trois houzards qui, les derniers, en sont sortis pour se promener dans le parc. Lequel d'entre vous, Messieurs ,pourrait affirmer qu'un malfaiteur n'a pu entrer dans cette chambre, et voler les effets de l'accusé? »

Cette plaidoirie, fondée sur un raisonnement sensé, échoua devant le conseil. Il se composait par malheur, d'une majorité de Hongrois, buveurs et fumeurs intrépides, qui se refusèrent obstinément à croire qu'un de leurs quasi-compatriotes eût pu se soustraire

aux délices du cabaret et de la pipe, jusqu'à économiser une somme aussi forte que trois livres dix à douze sous... d'où ils inférèrent, avec toute la tenacité d'opinion naturelle aux Allemands, que Fritz avait évidemment vendu ses effets, et encouru la peine de la potence, qu'ils prononcèrent conformément aux ordonnances hongroises, que le maréchal avait laissées en vigueur dans ses deux régiments de houazrds.

Cependant Lisette errait depuis une heure, pantelante d'affreuse anxiété, autour de la salle du conseil, lorsque les membres qui le composaient se séparèrent. L'arrêt qu'ils venaient de prononcer retentit à ses oreilles comme un glas funèbre, avant même qu'elle eût interrogé un des juges, qui lui répondit avec un flegme germanique, et une brièveté lacédémonienne : Pendu!.. Tandis que la jeune fille tombait privée de connaissance, l'aviseur stoïque s'éloignait, impassible, emboîtant le

pas avec le camarade qui le précédait: il n'avait pas vu dans l'ordonnance qu'un officier de houzards dût porter secours aux demoiselles évanouies.

En cet instant une femme, jeune encore, jolie, bien faite, passait, un bouquet à la main, dans la cour du château, où Lisette gisait étendue sur le pavé. Elle s'approcha avec précipitation de la jeune villageoise, et lui fit respirer du sel d'Angleterre qu'elle avait heureusement sur elle. Bientôt l'amante de Fritz reprit ses sens, et voyant auprès d'elle une dame, qu'elle jugea d'un rang élevé, conséquemment en crédit à la cour de Chambord, elle s'écria:

— Au nom du Seigneur! Madame, ayez pitié de moi et de *lui*... sauvez-le... ils vont *le* pendre ..

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant? répondit la dame secourable; je ne vous comprends pas. Parlez-moi avec confiance, et si je

puis vous venir en aide, j'y ferai de mon mieux... *Lui*, c'est sans doute votre frère, ou plutôt votre amant, et vous avez dit, je crois, qu'on veut le pendre?... Mais cela est affreux. Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu?

— Rien, Madame, rien, si ce n'est d'avoir eu le malheur de manquer à l'appel...

— Ah! c'est donc un soldat?

— Oui, Madame, un brigadier, Fritz, le meilleur sujet de son régiment.

— Mais il n'est pas possible qu'on l'envoie à la potence pour avoir manqué à l'appel : ce serait d'une rigueur sans exemple.

— Jésus, mon Dieu! il n'y a pourtant que cela à lui reprocher, reprit Lisette en sanglotant... Il était avec moi, Madame, assis paisiblement sur le bord du grand chemin d'Orléans, tout près de Saint-Claude... il n'a pas entendu sonner la retraite... Voilà tout.

— Je comprends que ce brigadier n'ait pas entendu sonner la retraite... on a des mo-

ments de distraction... mais encore une fois on ne pend pas les gens pour cela... Il faut bien que d'autres circonstances se joignent à celle-là. je demeure au château, suivez-moi dans mon appartement, et disposez-vous à tout me dire, à ne me rien cacher; je puis vous servir, peut-être... Le maréchal a des bontés pour moi.

La dame compatissante aurait pu ajouter : —Car j'ai des bontés pour le maréchal. C'était madame Favart.

— Voyons, chère enfant, reprit la spirituelle actrice, quand elle fut rendue chez elle avec Lisette, personne ici ne peut nous entendre ; vous dites donc qu'assis près de vous, sous quelque ombrage, je pense, ce jeune soldat n'a pas entendu sonner la retraite.

— Oui, Madame, et quand il s'est présenté à la porte de la caserne pour rentrer, on lui a dit qu'il était accusé d'avoir été vendre ses effets à Blois.. ce qui est un grand crime, à

ce qu'il paraît, puisqu'on l'a conduit ce matin devant le conseil de guerre et que... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ici les sanglots de Lisette lui coupèrent la voix.

— Avoir vendu ses effets !.. voilà qui devient plus grave... mais il me semble que vous me disiez tout à l'heure que Fritz était le meilleur sujet de son régiment ; cela ne signifierait-il pas seulement que c'est le sujet le plus aimable à vos yeux : ce qui ne serait pas précisément la même chose... En fait de belles qualités, les conseils de guerre voient quelquefois différemment que les jeunes filles. Que pensez-vous de cette vente d'effets ?...

— Sainte Vierge ! je crains bien qu'elle ne soit vraie... Il faut vous dire, Madame, que nous voulions, Fritz et moi, danser au bal des huppés... il me fallait pour cela une ceinture de ruban bleu et...

— Fritz a voulu vous en faire cadeau, interrompit vivement madame Favart... je de-

vine le reste... ce jeune garçon a joué sa vie pour vous procurer un ruban... Les amants du peuple font encore de ces choses-là.

— Et le conseil...

— Composé de machines à faire la guerre, incapable de comprendre la divine abnégation de l'amour, a condamné à la peine capitale ce malheureux jeune homme, auquel les Grecs auraient élevé des autels... Allons, allons, il est impossible que le maréchal de Saxe n'use pas, dans cette circonstance, du droit précieux de faire grâce que lui a délégué le roi... Il sait, lui, apprécier le dévouement de l'amour autrement que ses officiers de houzards hongrois; espèces d'automates que M. de Vaucanson aurait, en vérité, composés mécaniquement plus pensants qu'ils ne sont. Calmez-vous, chère petite, nous avons la nuit devant nous; je verrai ce soir monseigneur. Je sais qu'il est sévère, bien sévère; mais dans cette affaire, nous aborderons le côté faible de

son cœur... j'ai quelque crédit sur son esprit ; espérons qu'il m'accordera ce que je lui demanderai... Mais si j'échouais il y aurait encore un moyen... une démarche directe de votre part, que je saurai vous ménager...

— Ah ! Madame, si vous n'obtenez rien de monseigneur, vous qui demeurez au château, vous qui le connaissez peut-être depuis longtemps....

— C'est précisément pour cela... Oui, chère enfant, vous êtes jolie... fraîche comme une rose naissante : avec ces perfections, il est toujours possible d'intéresser nos seigneurs de la cour à ce qu'on attend d'eux.

— Mais, Madame, répondit Lisette en baissant les yeux, je ne comprends pas comment....

— Ecoutez, ma pauvre petite, il faut tâcher de comprendre. Maurice de Saxe est un gentilhomme plein de grandeur, de générosité ; mais je connais un point du naturel

masculin où vient échouer, hélas! trop souvent tout sentiment généreux, et c'est le côté faible du maréchal. Il y a des choses qui le trouvent sans pitié : l'innocence d'une jeune beauté est quelquefois du nombre... Je ne sais, mon enfant, si je vous parle assez clairement; mais je l'espère, puisque vous avez un amoureux. Réfléchissez donc aux dernières extrémités du sacrifice qui peut vous être imposé pour sauver le brigadier; je m'efforcerai de prévenir votre intervention directe dans tout ceci : j'y aurais certainement réussi l'année dernière encore ; aujourd'hui, je doute de mon ascendant. Vous l'éprouverez peut-être un jour, la persuasion de notre sexe auprès des hommes s'use plus ou moins promptement : c'est un malheur qui, du reste, ne manque pas de compensations. Demain, au lever du soleil, revenez me trouver ; je vous attendrai ; le concierge sera prévenu. Il sera bon que vous ayez fait un

peu de toilette. Retournez chez vous et ne vous désolez pas; car rien n'est encore désespéré.

L'amante de Fritz avait parfaitement compris : madame Favart le devina à ses yeux constamment couverts de leur brune couronne de cils; à sa rougeur progressive pendant que l'aimable actrice parlait.... au sein qui palpitait violemment sous son bavolet villageois... et lorsque Lisette se disposa à sortir, elle dit avec cette assurance d'accent que donne une puissante résolution :

— Madame, je serai demain ici, au lever du soleil... il en sera ce que Dieu voudra; il faut sauver Fritz.

A ces mots la jeune lingère de Saint-Claude baisa la main de madame Favart, et se retira en répétant :

— A la grâce de Dieu!

Madame Favart a été généralement mal jugée. Les égarements dont sa vie fut remplie,

la poésie de fait qui l'entraînait dans les excentricités les plus répréhensibles, au jugement de la raison, n'avaient pourtant point annihilé en elle une candeur d'âme qui était encore de l'innocence : les travers de l'esprit furent toujours étrangers à cette nature exceptionnelle. Madame Favart, créature faible au delà de toute expression, n'était point une femme galante. La galanterie est un tissu de finesses, de déceptions adroites, de petites perfidies, jetées sur une passion impérieuse et inconstante, pour dérober ce que son extrême mobilité a de honteux. Or, madame Favart ne caressait jamais les prévisions de sa défaite; elle se promettait constamment, au contraire, de résister à l'entraînement des circonstances ; son âme était chaste.

Ce que je viens de dire pour réfuter la réputation de courtisane faite à madame Favart par ses contemporains, peut se corroborer de ce qu'elle fit, en 1749, pour sauver

l'amant de Lisette. Nous ne voyons point se produire ici cette jalousie qu'une femme jeune et jolie inspire à une autre, lorsque celle-ci craint de compromettre l'empire qu'elle exerce sur un homme. Favorite du maréchal de Saxe, l'amie de Voisenon ne repousse pas l'idée d'envoyer à ce seigneur, peu réservé auprès du sexe, une jeune fille qui, s'il le faut, rachetera à tout prix d'abandon la vie de son amant... La pensée de madame Favart plane dans une région plus élevée que celle où se formulent ces petits scrupules, dont s'inspirerait à sa place une maîtresse en titre... On voit que ce n'est pas ce colosse appelé le maréchal de Saxe, qu'elle aime ; mais l'homme bon, franc et spirituel, sous l'écorce rugueuse de ses manières.

Il n'y avait pas spectacle le jour de la Pentecôte au château de Chambord ; on sait que Maurice était calviniste, et pour les croyants de cette religion les grandes fêtes sont des

jours où le plaisir même doit s'abstenir. Le vainqueur du duc de Cumberland s'imposait à cet égard une sorte de puritanisme, dont les catholiques ne lui surent pas gré, puisque, selon l'expression de la reine Marie Letzinska, on ne dit pas après la mort du héros, un seul *De profundis* pour celui qui avait fait chanter tant de *Te Deum*.

Le maréchal se trouvait seul dans son appartement lorsque madame Favart y entra, selon sa coutume, sans se faire annoncer; il lisait la bible. En voyant l'actrice, il fronça le sourcil. Je ne me hasarderai pas à vous dire pourquoi : je n'ai à cet égard qu'une présomption ; mais je dois ajouter que le fils d'Auguste II était trop au dessus des préjugés vulgaires pour s'effaroucher de la visite d'une comédienne durant sa dévote lecture.

— Ma visite, Monseigneur, ne sera point en désaccord avec votre sainte occupation, dit gravement madame Favart, qui avait re-

marqué le sourcillement du maréchal ; je viens vous parler de charité, de miséricorde.

— Marie, je vous en sais bien capable!

— Ce n'est pas moi, monsieur le maréchal, qui prends le ton de la plaisanterie ; j'ai à vous entretenir de choses graves.

— Ah ! ah ! dit le maréchal en posant le livre sacré qu'il venait de fermer.

— Le conseil de guerre d'un de vos régiments de houzards a prononcé ce matin un jugement terrible.

— Et mérité, malheureusement : vous m'en voyez désespéré, Marie ; car si je suis sévère, je hais la sévérité.

— Et vous aimez la justice... Avez-vous vu, Monseigneur, les débats et l'arrêt?

— Ils sont consignés dans le rapport qu'on m'a remis ce soir : cette procédure m'a paru régulière.

— Ce n'est pas là l'avis de votre cœur.

— Ma chère Marie, les hommes de guerre

ne doivent avoir un cœur qu'auprés des dames.

— Au moins, Monseigneur, doivent-ils avoir partout une sage judiciaire, et ce n'est pas ce que l'on remarque dans l'arrêt prononcé ce matin....

— Madame, s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, je ne manquerais pas de vous consulter ; mais...

— Je vous comprends, monsieur le maréchal, interrompit vivement madame Favart. Eh ! bien moi, si je voulais m'éclairer sur un point de législation ou de jurisprudence militaire, ce n'est pas aux membres de votre conseil de guerre que je m'adresserais... J'avoue que ce sont des machines qui fonctionnent bien sur le terrain ; peut-être dans le phénomène de la digestion, l'emportent-ils sur le canard de M. de Vaucanson ; mais, en vérité, pour les émanations de la sagesse, je les dénie à vos mécaniques hongroises...

— Eh ! belle dame, répondit le maréchal en riant de la tirade animée de la jeune actrice, savez-vous que je reçois les éclaboussures de votre mauvais compliment. La Saxe n'est pas loin de la Hongrie.

— Ah ! quant à vous, Monseigneur, je vous tiens pour bien et dûment francisé : assez de beautés complaisantes ont signé vos lettres de naturalisation, y compris la victoire... mais vos officiers de houzards... tenez, je suis furieuse contre eux.

— Est-ce que par hasard ce jeune brigadier...

— Ah ! Monseigneur !... il est des femmes assez jolies, assez spirituelles, dit-on, auxquelles on peut donner pour rivales certaines niaises taillées sur le patron de mademoiselle Chantilly...mais si ces femmes-là avaient par hasard, comme vous dites, quelques velléités inconstantes, il ne leur prendrait pas l'ignoble fantaisie de traverser des rangs d'of-

ficiers-généraux et de colonels, fort compacts autour d'elles, pour arriver jusqu'à un pauvre brigadier.

— Dans une charge, quand les premiers rangs sont enfoncés, on attaque les derniers...

— Monseigneur, je n'en suis pas encore réduite à l'attaque.

— Marie, je vous demande un armistice : cette guerre d'esprit pourrait compromettre ma dignité d'académicien... car je suis de l'académie française; et, foi de maréchal, je ne voudrais pas être chargé de vous l'écrire correctement.... Revenons au conseil de guerre; voyons, que lui reprochez-vous?

— Un jugement inique.

— Voilà qui est bientôt dit.

— Et tout aussitôt prouvé : Je ne suis qu'une comédienne, mais le droit naturel se révèle aux plus simples esprits, à moins qu'ils ne procédent dans les têtes hongroises... En

bonne jurisprudence, Monseigneur, on présume l'innocence, jamais le crime.

— Mais quand les présomptions ont toute l'autorité des preuves ?

— Je n'admets pas que cela puisse exister... Or, de quoi s'agit-il ici?... un avocat dirait dans l'espèce : Un jeune soldat se rend à la ville pour acheter un ruban destiné à sa maîtresse, et ne répond pas à l'appel du soir parce qu'il a rencontré celle qu'il aime, et que l'amour est singulièrement distrait. Parce qu'il manque quelques effets dans son porte-manteau, on le déclare convaincu de les avoir vendus; ceci, Monseigneur, est d'une stupidité révoltante : vous le comprendrez et ferez grâce au brigadier.

— Impossible, Madame, répondit Maurice de Saxe après avoir un moment réfléchi. Vous pouvez avoir raison : roi de France, je gràcierais le condamné; mais, dans ma position, je dois m'abstenir d'un tel acte. Sa Majesté, en

me déléguant la plus noble, mais aussi la plus délicate des prérogatives du trône, a dû penser que je l'exercerais avec une grande circonspection ; et ce serait mal répondre à son vœu que d'autoriser en quelque sorte, par ma clémence, la violation la plus grave des lois militaires.

— La plus grave assurement, mais la moins bien appliquée dans cette circonstance... Et si quand le malheureux Fritz aura cessé de vivre, son innocence se découvre... si l'on vient à reconnaitre que ses effets ont été volés dans sa chambre, restée déserte hier au soir, selon la déclaration de plusieurs témoins... Ah! Monseigneur, que de regrets déchireront alors votre noble cœur!... que de honte atteindra ce conseil, que vous craignez de blesser, en annulant son arrêt hasardé!...

— En effet, et c'est vous, Marie, qui m'y faites penser, je blesserais ces honnêtes officiers, qui ont jugé en leur âme et conscience ;

qu'on ne m'en parle plus, l'arrêt sera exécuté demain à la garde montante.

— Fatal trait de lumière que j'ai fait luire à ses yeux! s'écria douloureusement madame Favart.... Puis elle dit : Bonsoir, Monseigneur, et ajouta à demi voix en fermant la porte :

— Aux moyens extrêmes.... pauvre Lisette!

Tandis que madame Favart intercédait avec si peu de bonheur au château, il se passait une scène d'un autre genre au bourg de Bracieux. Le jeune soldat qui avait défendu Fritz devant le conseil, avec tant de chaleur et si peu de succès, ne se joignit point, dans la soirée, aux militaires qui dansaient à l'entrée du parc. Livré à la plus vive douleur, pleurant sur le sort de son ami, il marcha, pensif et solitaire, vers la forêt de Boulogne, la traversa sans avoir songé un instant à la direction qu'il suivait, et

ne s'aperçut de l'espace qu'il venait de franchir qu'en voyant devant lui le clocher de Bracieux. Notre houzard se sentait fatigué ; il entra pour se reposer dans un cabaret. Plusieurs de ses camarades s'y trouvaient ; il les salua, s'assit seul à une table, et se fit servir une chopine.

Quoique du même régiment que l'avocat malheureux de Fritz, aucun des buveurs qui l'entouraient n'était connu de lui. Ils continuèrent, sans s'inquiéter de sa présence, l'entretien commencé à son arrivée; il entendit qu'ils parlaient du condamné.

— C'est tout de même fièrement sévère, disait un des interlocuteurs ; pendu pour avoir donné un ruban à sa particulière... l'aune en est chère de ce ruban-là.

— La jeune fille est jolie, mille sabretaches! dit un jeune brigadier en effilant ses longues moustaches, cirées et relevées en forme de croissant ; pour mon compte, je me repas-

serais bien un coup de sabre avec n'importe qui, à l'intention de la susdite.

— Tu ne me parais pas dégoûté, dit un troisième interlocuteur en secouant nonchalamment sa jambe croisée sur ses genoux; mais tu ne t'es pas levé assez matin pour en conter à la petite lingère de Saint-Claude... Il y avait sur les rangs un quelqu'un qui lui avait donné dans l'œil bien autrement que Fritz; et si ce quelqu'un-là n'eût pas été envoyé en ordonnance à Orléans, la beauté salognote était soufllée au brigadier... Comme dit mon lieutenant, en amour faut arriver les premiers... les traînards ont tort... Et le soldat, en débitant cet axiome à la houzarde, tendit le jarret de manière à ne laisser aucun doute sur l'identité du soupirant de Lisette.

— Un verre de vin là-dessus, reprit le brigadier en versant une rasade au rival de Fritz.

— Quoique ça, c'est rude à avaler une préférence, reprit ce dernier, après avoir avalé

beaucoup plus facilement le rouge-bord que son camarade venait de lui verser, et ça pèse longtemps sur l'estomac... Ça y est encore, ajouta le houzard en frappant sur sa poitrine...

— Tant il y a que tu verras avec plaisir, reprit le brigadier, ce pauvre Fritz danser sur rien, dans l'espoir de consoler la petite.

— Un peu, mon neveu... il y a-z-un Dieu pour les beaux hommes, comme dit encore mon lieutenant.

— Tu n'es pas charitable, Lafleur.

— Charitable pour un rival! tu n'entends rien au sentiment...

Le jeune défenseur de Fritz avait écouté cet entretien avec une attention soutenue; une idée vague, téméraire, peut-être, mais persistante, dominait en ce moment toutes ses pensées: elle devenait impérieuse, despotique, et ne pouvait plus être contenue dans la tête où elle était née. Cependant l'ami du

condamné se contint, non pour dominer l'élan de cette idée fixe dont il subissait l'empire, mais pour en faire sortir au moins une détermination raisonnable. Enfin, les discoureurs s'étant levés pour sortir, l'ex-clerc se leva aussi, et s'approchant de celui qu'il avait entendu nommer Lafleur, il lui dit :

— Un mot, s'il vous plaît, Monsieur.

— Monsieur? à un camarade, voilà du neuf?

— C'est que je ne reconnais plus un camarade dans l'homme qui se réjouit de la mort d'un frère d'armes... d'un innocent.

— D'un innocent! répéta Lafleur avec un ricanement laborieux.

— Oui, Monsieur, d'un innocent, reprit le défenseur en fixant sur le rival de Fritz un regard scrutateur et pénétrant...

Lafleur pâlit.

— Après tout, que me voulez-vous? dit cet homme, évidemment troublé.

— Je vous le dirai tout à l'heure. J'ai dé-

fendu ce matin mon ami devant le conseil de guerre; mes efforts ont été vains... J'aurais été plus heureux, je crois, si j'avais su ce que je sais ce soir.

Lafleur devint livide; il imprima à ses lèvres une violente contraction, afin de cacher à son terrible observateur qu'elles étaient tremblantes; mais le regard de ce dernier demeurait fixe et pénétrant sur le houzard.

— Eh! que me fait, s'écria-t-il avec une feinte assurance, ce que vous savez ou ne savez pas !

— Il faut pourtant que vous vous y intéressiez, Monsieur, car je prétends en appeler à Dieu du jugement des hommes.

— Est-ce un duel que vous demandez ?

— C'est un duel que je veux bien vous offrir... et gardez-vous de refuser, car alors j'userais d'un autre moyen, et celui-là vous perdrait...

— Je n'ai rien à craindre.

— Pour que je le crusse, il ne faudrait pas trembler de la tête aux pieds en me le disant...

— Le lieu et l'heure, s'écria Lafleur en écumant de rage.

A l'entrée du parc de Chambord, du côté de Crouy, au soleil levant.

— J'y serai...

— J'y compte bien, et d'ici là je vous observerai.

— Ah! ne craignez pas que je manque au rendez-vous; il faut que je vous tue...

— Le ciel en décidera.

A ces mots qui lui causèrent un invincible frémissement, Lafleur quitta brusquement son adversaire et regagna ses camarades; car ils s'étaient éloignés pendant l'entretien que je viens de rapporter.

Cependant, à minuit, le maréchal fit appeler le capitaine Babache, qui avait été rapporteur dans l'affaire de Fritz. C'était un vieux

officier hongrois du nombre de ceux que les soldats appelaient culottes de peau : discipline incarnée qui, selon l'expression de ses jeunes camarades, ne buvait, ne mangeait, ne dormait qu'en vertu de l'ordonnance de 1676. Quand le capitaine Babache a senti, pour la première fois, battre son cœur à l'aspect d'une femme, disaient encore ces militaires badins, il a dû chercher dans sa théorie, afin de vérifier s'il soupirait conformément à l'ordonnance. Tel était l'homme que Maurice de Saxe manda dans son appartement, où madame Favart l'avait laissé plus ébranlé qu'il ne le laissait paraître.

— Mon vieux brave, dit-il à l'officier grisonnant qui se tenait debout et immobile devant lui, j'ai beaucoup réfléchi à la condamnation de ce brigadier... Pendre un soldat m'a toujours paru par trop hongrois...

— *Che* crois que monseigneur a *biene* raison, on ferait mieux de le fusiller... le *pendai-*

sone convient à la crapile pourgeoise... la palle donne la mort plus militairement...

— Ce n'est pas ce que je veux dire... l'arrêt rendu ce matin par le conseil me paraît trop peu motivé.

— Motifé... che comprendre pas, Monseigneur.

— Les preuves, ce me semble, manquaient à l'appui de l'accusation.

— Les preuves, monsir le maréchal, être le pitin dispari...

— Nullement, mon brave, ceci ne constitue qu'un fait matériel, entièrement muet; tout le reste ne peut établir qu'une prévention.

— Préventionne... Monseigneur, che ne sais pas le latin.

— Hélas! mon Dieu! s'ils sont tous de cette force, murmura à demi-voix le maréchal... Puis il ajouta : L'exécution devait avoir lieu à la garde montante; allez dire de ma part au colonel que je désire qu'elle soit suspen-

due jusqu'à un nouvel ordre, que je lui ferai parvenir dans la matinée.

— Chi vais, Monseigneur.

— Bonsoir, capitaine Babache.

Maurice de Saxe ne reposa pas une minute dans la nuit ; il réfléchit amèrement au danger de l'influence que peut exercer la réputation des personnages éminents sur leurs subordonnés, toujours prêts, par esprit de servilisme, à flatter les passions que ces personnages affichent... Ainsi, se disait le maréchal, la renommée de sévérité que je me suis faite, a porté ce conseil à condamner légèrement le brigadier Fritz... Il ne faut rien outrer dans la vie quand on doit donner l'exemple : si l'on se montre doux, les imitateurs sont bonasses ; si l'on est sévère, ils se font féroces.

Le maréchal était à peu près décidé à faire grâce au brigadier ; mais auparavant il voulait voir séparément les membres du conseil, leur faire comprendre avec douceur qu'ils avaient

outrepassé les bornes d'une utile rigueur en prononçant la peine capitale contre Fritz, et que s'il graciait ce condamné, qui, du reste, serait envoyé dans un autre corps, c'était uniquement pour que le ministre de la guerre ne les accusât pas d'avoir sacrifié, sur des charges trop peu prouvées, la vie d'un soldat jusqu'alors réputé sage et rangé.

L'illustre général s'était arrêté à ce parti; il s'habillait pour sortir, lorsque soudain une jeune fille, fondant en larmes, mais habillée avec une coquetterie provocatrice, se précipita dans sa chambre à coucher, et tomba à ses pieds en s'écriant :

— Grâce! grâce! Monseigneur.

Surpris de cette apparition aussi brusque qu'inattendue, troublé à la vue d'une personne si jolie, le maréchal balbutia quelques mots sans suite, presque inarticulés, en s'efforçant de relever la pauvre fille, qui s'était presque évanouie à ses pieds, qu'elle embrassait...

Par l'autorité de sa force athlétique, Maurice remit Lisette debout.

— Qui êtes-vous, mon enfant, lui dit-il, que me demandez-vous ?

— La vie de Fritz, Monseigneur; je suis sa fiancée... S'il a manqué à ses devoirs, c'est pour moi; que l'on me pende à sa place... ce sera justice, je suis la vraie coupable.

— Calmez-vous, petite... je verrai... je pourrai peut-être... mais laissez-moi... retirez-vous sans plus tarder; il ne faut pas qu'on sache que vous êtes venue ici.

— Eh! qu'importe ce qu'on pourra dire... Monseigneur, vous qui êtes si bon, ne me renvoyez pas avec la mort dans le cœur... je donnerais ma vie, voyez-vous, pour conserver celle de Fritz... Ne détournez pas vos yeux... qu'ils lisent dans les miens ma reconnaissance... ma reconnaissance sans bornes... je suis à vous... à vous toute entière, Monseigneur... Et dans l'exaltation délirante du

désespoir, Lisette enlaçait de ses jolis bras le cou du maréchal; elle inondait de baisers et de larmes sa longue chevelure... Le héros allait s'évanouir... une minute de plus, et il ne restait plus là que l'homme tributaire des passions... La porte s'ouvrit; le capitaine Babache parut... L'officier hongrois sauvait deux honneurs; mais il sacrifiait le brigadier Fritz.

— Restez, Monsieur! lui cria Maurice d'une voix tonnante. Malheureuse, dit-il ensuite en se tournant vers Lisette, votre amant était sauvé; votre imprudente démarche le tue...

La jeune lingère de Saint-Claude tomba, privée de sentiment, sur le tapis de la chambre du maréchal.

— Qu'on fasse emporter cette malheureuse! reprit-il avec rudesse... Capitaine, l'exécution du condamné aura lieu à neuf heures.

— Suffit, Monseigneur, dit l'officier hongrois en sortant.

Madame Favart avait manqué de sens en conseillant à Lisette de s'abandonner corps et âme au maréchal : c'était lui avoir fait entendre que ce grand homme pouvait, sur l'intimation d'une passion déshonnête, se démentir jusqu'à la faiblesse. Si Maurice saisissait cette amorce, il devenait aux yeux du monde un libertin, incapable de réprimer d'infâmes désirs, et que chacun croirait pouvoir circonvenir en flattant ses travers... Il lui en coûta de sacrifier un homme pour prévenir ce décri de sa renommée ; mais elle pouvait être encore trop utile à la France pour qu'il consentît à la laisser flétrir.

A l'extrémité de la place d'armes de Chambord on voyait encore, il y a vingt-deux ans, un orme remarquable par la grosseur de son tronc et l'ampleur de son panache verdoyant. Cet arbre, digne rival des chênes tristement renommés de Plessis-les-Tours, servit plus d'une fois aux exécutions dont le pauvre Fritz

allait commencer la série. Or, le lundi de la Pentecôte, l'an de grâce 1749, les deux régiments de houzards en garnison à Chambord étaient rangés autour de cet orme, en ordre circulaire. Au milieu de ce cercle immense, un petit groupe de soldats, condamnés à la peine temporaire, environnait un jeune homme nu jusqu'à la ceinture; l'un d'eux lui coupait les cheveux, tandis que deux hommes, dont on apercevait la tête à travers la feuillée touffue de l'orme, jetaient une corde sur ses plus grosses branches.

Bientôt la victime s'avança d'un pas ferme, le front haut, vers la fatale échelle, déjà posée. Ayant mis le pied sur le premier échelon, il se retourna, salua de la main l'étendard de son régiment; puis il dit d'une voix pleine et forte que tout le monde entendit :

— Officiers et houzards, le brigadier Georges Fritz meurt innocent... Je pardonne à mes juges l'erreur qu'ils ont commise... et je quitte

la vie avec l'espoir que le vrai coupable sera découvert...

— Il l'est, articula d'une voix vibrante un jeune soldat aux bras nus, à la chevelure en désordre, qui se précipita comme un trait dans le cercle formé par les deux régiments; arrêtez ! vous alliez commettre un assassinat, vous en allez avoir la preuve.

A ce moment, quatre houzards, en portant un cinquième sur un brancard formé de rameaux enlacés, entrèrent dans le cercle et s'arrêtèrent au milieu. Soudain, tous les officiers supérieurs s'avancèrent vers ce point, et le jeune houzard, dans lequel vous avez reconnu sans doute l'ami de Fritz, reprit la parole en ces termes :

— Messieurs, un entretien que j'entendis hier au bourg de Bracieux m'avait fait concevoir l'espérance de découvrir l'auteur du vol imputé à Fritz; une explication que j'eus immédiatement avec l'homme que vous voyez

ici gisant confirma mes soupçons... Je n'avais pu sauver mon ami, je voulus le venger... Je provoquai cet homme, le sort des armes a été pour moi... je crois mon adversaire blessé mortellement... Mais je regrette de l'avoir tué, car le repentir lui est venu. Déjà, Messieurs, il s'est déclaré l'auteur du vol des effets enlevés au brigadier Fritz; c'était une vengeance exercée envers un rival préféré... Approchez-vous du mourant, il va vous répéter l'aveu qu'il m'a fait... et l'on trouvera les effets dans son porte-manteau.

Les officiers reçurent de Lafleur expirant la confirmation de ce que son adversaire venait de leur apprendre... On emporta le cadavre...; un instant plus tard, il eût fallu en enterrer deux... Hélas ! peut-être n'y aurait-il à changer que le nom d'une des victimes : le maréchal avait obtenu de la cour l'autorisation de faire punir les duellistes de mort.

Maurice de Saxe, prévenu, se rendit sur la place d'armes.

— Jeune homme, dit-il au sauveur de Fritz d'une voix sévère, vous connaissez l'ordonnance ?

— Oui, Monseigneur... je suis coupable, moi ; mais j'emporterai au tombeau la satisfaction d'avoir sauvé un innocent.

— Allez donc embrasser votre ami.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Houzard, reprit le maréchal, votre conduite, répréhensible par le fait, louable dans son intention, procure une grande leçon à la justice, et tout service doit être reconnu. Je vous accorde votre grâce pour récompense... Mais plus de duels judiciaires : le jugement de Dieu n'est plus dans nos mœurs.

A dix jours de là, Fritz et Lisette furent unis à la paroisse de Saint-Claude. Le grand homme et toute sa cour assistèrent à leur bé-

nédiction nuptiale. Maurice avait doté les mariés et nommé les deux amis maréchaux-de-logis. Mais il fallut que madame Favart se fît jolie, spirituelle et gaie à l'extraordinaire, pour faire oublier à Maurice de Saxe le guet-a-pens amoureux qu'elle lui avait préparé, dans la plus charitable intention du monde.

La comtesse de Gerville avait trouvé le petit drame qu'on vient de lire crayonné sur une espèce d'album, au dessous d'un croquis du château de Chambord, avec la date de 1808. L'écriture était celle du vieux comte ; or, il était évident que, durant un voyage aux bords de la Loire, les aventures de Fritz et de Lisette avaient été recueillies par M. de Gerville dans les traditions locales. Nos lecteurs auront facilement reconnu ce que la plume d'une femme a répandu de suaves couleurs sur ce petit sujet historique; mais

ces nuances se montrent plus délicates encore dans la nouvelle suivante, qui, avant la retouche de Louise, était entièrement de la main de son mari, et sans doute écrit sous la dictée des souvenirs d'un vieillard conteur.

XII.

DEUX GÉNÉRATIONS D'AMOUR.

J'avais à peine vingt ans ; mon père, selon la coutume des pères de province, m'avait envoyé à Paris pour y faire mon droit. Naturellement ami de l'étude, je prenais peu de part aux plaisirs frivoles de la capitale, tous

les miens consistaient à suivre avec ardeur les leçons des savants professeurs qui prodiguaient les trésors de l'instruction à cette jeunesse studieuse, accourue de tous les points de la France. La révolution, commencée depuis quatre ans, était parvenue à l'époque où toutes les fureurs de la démagogie avaient remplacé ses principes purs et régénérateurs ; la terreur était à l'ordre du jour ; le sang ruisselait de toutes parts. Les sciences elles-mêmes, si étrangères aux débats politiques, souffraient de cet état d'anarchie : les écoles étaient fermées. Chacun alors songeait bien plus à sa sûreté qu'à s'instruire, et moi, confiné dans une petite chambre du faubourg Saint-Jacques, je bénissais mon heureuse obscurité. Je vivais dans le passé avec Justinien, Cujas, Barthole, et j'attendais des jours plus heureux.

Un soir que j'étais resté dehors plus tard qu'à l'ordinaire, je traversais d'un pas rapide

le pont-neuf pour regagner mon faubourg, lorsque tout à coup une femme, qui me suivait depuis quelque temps, prit mon bras, et de la voix la plus douce, mais la plus émue, me dit :

— Citoyen, ayez pitié de moi... je meurs de faim.

Et tout aussitôt je sentis ses deux mains presser mon bras avec plus de force, puis elle s'évanouit. Je n'avais rien sur moi pour la rappeler à la vie ; toutes les boutique s étaient fermées, la pluie commençait à tomber : je ne savais à quoi je devais me résoudre, lorsqu'un Qui vive! et les pas lourds et cadencés d'une patrouille hâtèrent ma détermination.

J'enlevai la pauvre femme d'un bras vigoureux, et je me mis à courir aussi vite que me le permettait mon précieux fardeau.

Enfin j'arrivai rue Saint-Jacques ; il me fallut monter cinq étages à tâtons, et lorsque j'entrai dans ma chambre, je faillis aussi per-

dre connaissance. Je déposai l'infortunée sur mon lit, et je fus moi-même obligé de m'asseoir, pour retrouver quelque force, quelque présence d'esprit.

Peu d'instants me suffirent pour me remettre; j'allumai à la hâte un grand feu, je fis chauffer du vin, et je m'approchai ensuite du lit en tremblant, car l'inconnue m'avait dit : Je meurs de faim ; et je n'avais pas entendu sa respiration reprendre sous la chaude température de ma chambre. Mais lorsque je me trouvai près d'elle quelle fut ma joie en la voyant appuyée sur son coude, et suivant sans doute tous les mouvements que je faisais pour lui prodiguer quelque soulagement.

Elle prit la tasse que je lui présentais, puis, en me la rendant, elle baisa ma main, et la pressa avec effusion sur son cœur.

— Oh, Monsieur, me dit-elle, que ne vous dois-je pas, et comment acquitter jamais ce que vous avez fait pour moi ?

Je ne répondis pas, j'étais sous l'empire d'une émotion inconnue; mon cœur battait avec violence; les larmes me suffoquaient; mon sang bouillait dans mes veines. J'avais devant moi une de ces créations pour lesquelles l'Éternel a épuisé toutes les ressources du beau, toute la réalisation de l'idéal. Bien des années ont passé sur ce suave souvenir, et je vois encore cette belle tête, cet angélique regard; j'entends cette voix dont le charme infini n'appartenait qu'à elle; je sens la pression de cette main dont la blancheur ne pouvait être comparée à rien de vivant.

Pour comprendre ce que j'éprouvais, il faut se rappeler que j'avais vingt ans, que jusqu'à ce jour une application constante à des études abstraites m'avait préservé des écarts de la jeunesse, qu'enfin je n'avais jamais aimé.

J'avais lu Homère, Virgile, Euripide avec ma tête, mais mon cœur était resté froid. J'avais admiré leurs chefs-d'œuvre sans com-

prendre la flamme qui embrasait leur génie, et l'austère raison ne m'avait point appris que, sous le regard d'une femme, il n'y a plus de pensée sans poésie.

Depuis quelques instants seulement, je me sentais vivre. Tout était changé à mes yeux; moi-même, si timide, si craintif avant l'apparition de cette jeune et belle personne, je me sentais capable de tout entreprendre. Mon imagination ne s'arrêtait à rien, mais prévoyait mille obstacles à combattre, mille dangers à courir, et je me trouvais assez fort pour tout braver, si je conservais l'inconnue qui m'avait ainsi métamorphosé par le seul effet de sa présence.

Rien de plus rapide que la pensée, rien de plus précieux, à mon sens, que cette inexplicable puissance qui nous maîtrise presque à notre insu; qui franchit, renverse, réédifie ce que le temps, les siècles même ont à peine osé concevoir. En quelques secondes, la pen-

sée, sublime partage de l'homme, peut tout entreprendre, tout embrasser; et pour ce prodige il n'a pas même dit : je veux savoir.

Ma muette extase semblait embarrasser l'inconnue ; je vis même quelques larmes dans ses beaux yeux, et je fis un effort surnaturel pour sortir de l'état où m'avait jeté la vue de tant de charmes, unis à tant de malheur.

— Madame, lui dis-je avec toute la chaleur de mes vingt ans, confiez-moi vos peines; mais, avant de me les dire, recevez le serment que je vous fais, d'être votre ami, votre frère, et de respecter votre malheur, quelle qu'en soit la cause.

A ces mots, la jeune fille pâlit, son regard s'anima d'un noble orgueil ; elle joignit les mains, puis, levant les yeux au ciel, elle dit avec le cri de l'âme:— O mon Dieu! faites qu'il me croie, et si votre pitié m'a jeté sur les pas de cet homme généreux, épargnez-moi le mépris, puisque vous avez permis que je vive.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, l'inconnue se jeta à terre, prit ma main, et, me conduisant près de la cheminée, elle me fit signe de m'asseoir près d'elle, et reprit :

—Monsieur, veuillez m'entendre, la cause de la situation où vous m'avez trouvée doit être connue de vous, avant même que vous ayez pu former une supposition; car hélas! je n'ai plus que l'honneur à conserver, et votre estime a mériter...

Les sanglots de la pauvre petite lui coupèrent la parole; j'essayai de la rassurer en lui apprenant toute mon ignorance des choses de ce monde, auxquelles je n'avais pas encore songé. — Mon noble et saint amour pour ma mère, seule femme que j'aie aimée, ajoutai-je avec timidité, ma tendresse pour mon père, voilà, Madame, ce qui m'a fait vivre de l'âme jusqu'au moment où la Providence m'a choisi pour vous sauver d'un affreux malheur, peut-être. Croyez que je suis digne de la con-

fiance que je réclame de vous; que ma jeunesse ne soit point un obstacle pour me l'accorder; et surtout gardez-vous de croire que j'aie besoin de vous entendre pour vous convaincre que mon estime et mon respect vous sont dûs.

Sans doute l'inconnue avait rencontré une conviction dans ce que je venais de dire, car son regard était devenu calme; une suave expression de sérénité remplaçait l'effroi qui, un instant, avait bouleversé son beau visage. Elle paraissait avoir dix-huit ans à peine; mais il y avait dans ses manières une aisance qui annonçait l'habitude de vivre dans un monde choisi, et, malgré la simplicité de sa mise, tout en elle révélait une femme d'une condition élevée.

Un assez long silence me permit de l'observer attentivement; je pus juger que cette femme avait dû souffrir beaucoup. J'avais si peu d'expérience, j'étais si timide, que je n'o-

sais la prier de me confier ses malheurs; je craignais aussi que si je paraissais hâter la confidence qu'elle ne pouvait manquer de me faire, elle n'attachât à mon empressement l'idée d'une curiosité qui eût un autre motif que l'intérêt qu'elle m'inspirait. J'allais pourtant la prier de m'indiquer ce que je pourrais faire pour lui être utile, lorsqu'elle me demanda si je n'avais pas une autre chambre. Sur un signe négatif, elle continua :

— Je voudrais bien cependant ne pas vous priver du repos dont vous devez avoir besoin ; moi-même je me sens si fatiguée qu'il me serait impossible de vous faire le long récit de mes malheurs. Les péripéties y ont été si affreusement rapprochées, que mes forces s'y sont épuisées... Lorsque je vous ai rencontré, il y avait trois jours que je subissais toutes les angoisses de la faim.

— Ah! grand Dieu! m'écriai-je en l'interrompant, ces angoisses n'ont pu cesser avec

le peu que vous avez pris; mais, grâce au ciel, j'ai ici plus qu'il ne faut pour calmer cette atroce souffrance.

En parlant ainsi, je tirai d'un placard du pain, la moitié d'un poulet, de bon vin que mon père m'avait envoyé, et avec une joie indicible je servis à la pauvre femme mon souper improvisé.

Pendant qu'elle mangeait, je lui parlais de ma famille, de mon père qui professait la médecine à Toulouse. Une vague espérance que mon nom ne lui serait pas inconnu, me pressait presque malgré moi d'entrer en confidence avec elle.

— Monval ! interrompit-elle, votre père se nomme Monval ! il est médecin, il habite Toulouse, avez-vous dit, Monsieur? Oh! je ne me trompe pas, vous avez bien dit cela. Votre mère s'appelle Marie Dennery, elle est blonde et belle à ravir, elle doit avoir trente-huit ans.

— Tout cela est parfaitement exact, Mademoiselle, répondis-je avec une surprise et une curiosité toujours croissantes.... Oh! votre nom, de grâce! et mes souvenirs vont sans doute aider les vôtres.

— Je suis la fille du marquis de Murville, et ma mère se nommait Marguerite de Lestanges.

— Jamais, répondis-je après un moment de réflexion, je n'ai entendu prononcer ces deux noms à mon père.

— Je le comprends, Monsieur, et je m'attendais à votre réponse. Demain je vous dirai toute ma vie, celle de ma mère: ce récit vous apprendra comment votre père et votre mère ont été connus de mademoiselle de Lestanges, puis adorés de la marquise de Murville.

« O Providence! que ne te dois-je pas! s'écria-t-elle en levant ses beaux yeux; si tes arrêts sont impénétrables, qu'ils sont pleins de sollicitude, même au milieu des épreuves

les plus douloureuses que tu nous infliges.

Mademoiselle de Murville parut se recueillir un moment, puis elle continua en me regardant avec tristesse :

— Je n'ai plus d'espoir qu'en vous; je n'ai plus d'autre asile que celui que vous m'avez offert... Je l'avais accepté pour une seule nuit avant de vous connaître, maintenant que je sais qui vous êtes, je ne vous quitterai plus de longtemps, peut-être, car le fils de M. Monval doit être un sûr et noble protecteur pour moi. Il faut donc que nous arrangions notre vie de manière à ce que votre bien-être ne puisse souffrir de ce que vous ferez pour moi : nous aviserons à cela demain. Pour cette nuit, qui est déjà bien avancée, je la passerai dans ce fauteuil.

— Je ne le souffrirai pas, Mademoiselle; je veillerai près de vous, ou plutôt, je vais sortir pour ne pas vous gêner... quelques heures sont sitôt passées.

— Allons, je suis une enfant, interrompit-t-elle ; vous ne pouvez faire ce que je vous demande; je vais me jeter sur votre lit, et vous sur ce fauteuil. L'homme qui sera mon frère désormais ne doit m'inspirer aucune crainte ; le nom que vous portez est pour moi un talisman dont je connais mieux la puissance que vous-même. A demain, ajouta-t-elle de sa voix d'ange, en me tendant sa petite main, que je portai à mes lèvres.

— A demain, lui dis-je aussi en me jetant dans le fauteuil qu'elle venait de quitter. Il était placé de manière que je tournais le dos au lit, qui bientôt fléchit sous le poids charmant de cette grâcieuse jeune fille, encore si peu connue et déjà adorée.

XIII.

J'essayai vainement de trouver un peu de calme dans le sommeil. J'avais senti s'évanouir l'heureuse insouciance de ma vie de jeune homme ; je ne devais plus, hélas ! la retrouver ; mais avant, que je fusse arrivé à la

regretter, combien d'illusions devaient me faire bénir le moment où je l'avais perdue!

Pour la première fois depuis que j'étais à Paris, je pensais aux évènements politiques qui, sans doute, avaient éloigné mademoiselle de Murville de sa famille d'une manière que je ne devinais que trop. Je frémis d'abord du danger qu'elle courait si l'on parvenait à la découvrir; mais, en songeant à ma position ignorée, je me rassurai bientôt. Cette confiance, compagne inséparable d'une extrême inexpérience, ne pouvait manquer à mes vingt ans. Ce qui me paraissait difficile, c'était de procurer à ma campagne une existence supportable. Mon père ne me donnait que 1,800 livres par année; j'avais plus qu'il ne me fallait, mais je n'étais pas encore parvenu à faire beaucoup d'économies. J'en étais là de mes réflexions, lorsque je sentis le bras de mademoiselle de Murville s'appuyer sur mon épaule.

— Déjà levée ? lui dis-je.

— Mais il fait grand jour, répondit-elle, et j'ai besoin de vous entendre, de vous confier toutes mes souffrances ; je tremble que vous ne deveniez victime de votre dévouement, si l'on parvenait à me découvrir ; car, sans que je puisse soupçonner comment, je me trouve être une grande coupable.

— Rassurez-vous, Mademoiselle ; grâce au ciel, je ne connais personne qui puisse vous être nuisible. Quant à moi, je n'ai rien à craindre.

— Ecoutez-moi donc, mon ami, reprit-elle de sa douce voix, et sachez à combien de titres vous méritez ce nom. Mais comme mon récit sera long, si, contre votre espoir et le mien, on avait découvert ma trace, j'espère encore qu'une seule victime suffirait aux bourreaux, et je veux, dans l'incertitude de ce qui chaque jour peut arriver, je veux remettre entre vos mains le paquet que voici.

Elle tira avec quelque peine de sa poche une boîte de chagrin vert et une liasse de papiers, qu'elle me tendit en me disant :

— Cette boîte renferme les diamants de ma mère, ces papiers sont des lettres de votre père. Plus tard nous les lirons ensemble ; veuillez pour le moment cacher ces objets, que ma mère m'a remis au pied de l'échafaud.

Je pris le paquet en frémissant, je le mis dans un tiroir, et je revins me placer près de cet ange, dont je devinais maintenant toutes les douleurs. Les dernières paroles qu'elle venait de prononcer m'avaient initié au dénouement de ce que j'allais entendre, et je brûlais d'impatience de connaître la part qu'avait prise mon père dans l'existence de madame de Murville. Pourtant je n'osais interrompre la muette douleur qui se peignait sur les traits de sa fille à ce souvenir de mort... enfin elle reprit :

— Pardonnez-moi, mon ami, une faiblesse

dont vous ignorez toutes les causes, et veuillez m'écouter.

Vous avez déjà compris que mon père, ma mère et moi avons été arrêtés comme traîtres à la patrie, quoique nous n'eussions pas quitté notre hôtel et que le marquis n'eût voulu se mêler en rien aux affaires d'une dynastie qu'il ne jugeait pas, comme une partie des nôtres, exempte de tout blâme. Mais il était personnellement ennemi de Robespierre, qu'il avait combattu à la tribune de l'assemblée constituante; il fut condamné à mort il y a trois semaines. Le marquis vivait mal avec ma mère; mais ses torts envers elle, surtout envers moi, cessèrent dès que le malheur nous réunit à Saint-Lazare et qu'il vit sa femme se résigner à mourir avec ce noble courage que donne toujours une âme élevée, une conscience irréprochable... Nous nous séparâmes dans l'espoir de nous revoir bientôt : le même tribunal devait nous juger, et sa sen-

tence n'était pas douteuse. Le lendemain du jour où mon père nous avait été enlevé, ma mère, qui à force d'adresse était parvenue à me garder près d'elle, me parla ainsi :

— Blanche, ma bien aimée Blanche, je ne veux pas que tu meures ; j'ai fait prévenir un de nos vieux serviteurs, Bertrand : tu sais si je puis compter sur son dévouement. Chaque jour, il épie la fatale charrette qui doit nous conduire au supplice ; lorsque notre tour sera arrivé, il sera là, il te verra, le ciel fera le reste... Mais, si la main du sort était assez implacable pour faire échouer le projet qui fait ma force depuis que je l'ai conçu ; si tu étais appelée avant moi par nos bourreaux, laisse-moi marcher à la mort la première ; et promets-moi de m'épargner l'horrible vue de ton sang coulant avant le mien. C'est ma dernière volonté.

— Oh ! ma mère ! ma bonne mère ! qu'exigez-vous de votre enfant, répondis-je en

cachant ma tête dans mes mains ; Bernard ne me sauvera pas et je mourrai deux fois, si je meurs la dernière.

— Il te sauvera, chère fille, je l'espère, reprit-elle avec exaltation ; mais écoute, mon enfant, car nos instants sont comptés. Demain, peut-être, il sera trop tard, et si tu vis, il te faut un protecteur, un second père. Je vais te faire connaître celui que t'a choisi ma tendresse ; quelle que soit la tâche que lui lègue mon cœur, le sien la trouvera douce.

Alors ma pauvre mère me confia ce que vous allez entendre. Quelques mots de préambule suffiront pour vous faire comprendre mon récit :

Ma mère est née à Toulouse ; elle était, comme je vous l'ai dit, fille du comte de Lestanges, et fut élevée par votre grand'mère. Votre père passa une partie de son enfance au château du comte ; la plus vive affection s'établit entre ces deux enfants, et mademoiselle de

Lestanges éprouva une vive douleur, lorsque votre père, parvenu à sa dix-septième année, fut envoyé à Paris pour étudier la médecine. Ma mère n'avait alors que quinze ans,et déjà, sans doute, elle ressentait pour lui un sentiment qui ne s'est éteint qu'avec sa vie. Durant le séjour de M. Monval à Paris, ils se virent chaque année, et leur amour loin de s'être affaibli, s'était toujours accru pendant l'absence. Oh ! si vous aviez connu ma mère, mon ami, vous comprendriez mieux ce que je vais vous dire ; car rien au monde ne peut être comparé à sa merveilleuse beauté, si ce n'est l'angélique bonté qui la faisait chérir de tout ce qui l'entourait. Sans orgueil pour sa naissance, sans préjugé injuste pour toutes les classes de la société, sa belle âme admirait la vertu partout où elle se trouvait. Elle fut sur la terre un de ces anges que Dieu condamne à servir de modèle en ce monde, qu'elle devait quitter en martyre.

Ce fut donc un amour basé sur toutes ces nobles qualités qu'éprouva votre père. Pourtant il comprit combien sa passion devait rencontrer d'obstacles; aussi essaya-t-il, lorsqu'il fut arrivé à cet âge où l'on juge sainement des hommes et des choses, de faire comprendre à ma mère que jamais ils ne pourraient réaliser leurs projets de bonheur. Mais elle ne voulait pas croire que M. de Lestanges refusât de consentir à une union qui lui semblait, à elle, renfermer toutes les convenances, puisqu'elle assurait sa félicité.

Un soir qu'ils étaient restés assez tard dans le parc, ils eurent l'entretien que je vais vous rapporter mot à mot, et tel que ma mère me l'a raconté.

« Blanche! me dit-elle en me pressant sur son cœur, si tu me survis, que le souvenir de ce que je vais te dire ne te fasse pas mépriser ta mère. J'ai tant expié ma faute, et celui qui me la fit commettre était si digne d'être mon

époux, que je mourrais heureuse si j'étais assurée que tu pourras aller près de lui.

— Vous mépriser ! m'écriai-je, vous, la plus chérie, la plus vertueuse des mères ! vous ne pouvez craindre cela. Quelle faute ne serait pas effacée par vos vertus, si longtemps, si pieusement pratiquées !

— Oh ! chère fille, je n'ai pas encore tout expié, je le sens en ce moment où ton bonheur peut dépendre de mon humiliation ; mais je n'hésite plus, et Dieu me tiendra compte de mon courage en te laissant la vie.

« Un jour, comme je te l'ai dit, continua ma bonne mère après m'avoir embrassée, notre promenade avec M. Monval s'était prolongée assez avant dans la soirée pour que notre absence au salon parût suspecte à M. de Lestanges ; il nous chercha, et, je le sus plus tard, le premier soupçon qui lui vint à la pensée sur notre amour fut aussitôt confirmé par l'en-

tretien qu'il entendit. Nous étions assis sur un banc de gazon adossé à l'un des arbres séculaires du parc ; tout l'univers était là pour moi. Je me créais, dans une fable charmante, une félicité que rien ne devait troubler. Arthur (c'est le nom de M. Monval) opposait en vain à ce rêve caressant le monde réel, ses préjugés, les projets ambitieux de mon père pour moi, sa fille unique; je ne voulais rien croire de ses sages prévisions, et je fus assez injuste pour douter de ce noble cœur, qui imposait silence à l'amour par la plus sublime de toutes les vertus, puisqu'l croyait sacrifier son bonheur au mien.

Je me crus moins aimée, parce que je ne comprenais pas l'abnégation, le dévouement sans bornes dont il voulait payer ma tendresse et sa dette de reconnaissance envers mon père, qui l'avait élevé comme son fils. Je lui fis un crime de ce qui devait me le rendre plus cher. Mon injuste défiance, qui

ébranla sa raison, fut la cause première de ma faute et de mes malheurs.

Arthur, se voyant si mal compris, se jeta à mes pieds, me jura que je n'avais jamais été plus aimée.

— Oh! Marguerite, me dit-il, pouvez-vous croire qu'il en soit autrement, et, malgré mes pressentiments, qui se réaliseront peut-être plus tôt que je ne le crains, pensez-vous que je veuille aider à rompre la chaîne déjà si fragile qui nous unit depuis l'enfance. Hélas! je voulais, ange de ma vie, prévenir un malheur qui ne peut manquer de nous frapper; et tu as pu croire que je t'aimais moins... Mais tu ne te connais donc pas?... tu ignores donc la puissance de ton regard?... Cet attrait irrésistible qui, à ton approche, me subjugue, m'enivre, me rend fou d'amour, et ne me laisse de facultés que pour sentir combien je t'aime... Marguerite, Marguerite, oh! je t'en conjure à genoux, ne me dis jamais que tu

doutes de mon amour, car, je le jure, je deviendrais coupable envers toi, lâche envers ton père... et cela, ce serait infâme, comprends-tu...

— J'avais compris, continua ma mère en frémissant au souvenir des dernières paroles de M. Monval... Je vivrais cent ans, me dit-elle, que je croirais les entendre encore, ces paroles d'Arthur, effrayantes comme un arrêt de mort.

— Nous les oubliâmes cependant, reprit-elle après un moment de silence; mais, ce soir-là, la terreur qu'elles me causèrent fut si vive que je me trouvai debout sans avoir eu la volonté de me lever. Je pris silencieusement le bras d'Arthur, et nous regagnâmes le château. Arrivés au perron, je lui dis :

— Demain, à la même heure, je vous attendrai dans le parc; j'aurai vu mon père, espérons qu'il nous sera favorable. Monval secoua tristement la tête, et nous entrâmes au salon.

Le comte n'y était pas ; je résolus de l'attendre, et j'engageai Arthur à me laisser seule. Il allait m'obéir, déjà même il fermait la porte, mais il la rouvrit précipitamment et me dit :

— Marguerite, ne parlez pas à votre père avant que nous nous soyons revus ; vous n'obtiendrez rien ; croyez-moi, mon amie, attendez ; laissez à mon cœur quelques jours encore une illusion qui ne m'abuse que faiblement, et qu'il faudra perdre.

— Je ferai ce que vous voulez, mon ami ; mais je désire vous parler demain dans le parc.

— J'y serai, Marguerite... Adieu, j'entends M. de Lestanges. Ah! surtout, silence sur un bonheur que vous compromettriez en parlant... A demain.

Arthur ne s'était pas trompé ; mon père entra derrière lui, et, pour la première fois, je me sentis embarrassée en sa présence.

— Où donc étais-tu, Marguerite? me dit-il; depuis une heure je te cherche.

— Je suis restée dans le parc, mon père.

— Seule?

—Arthur m'accompagnait; lorsque nous sommes rentrés, ne vous trouvant point au salon, il s'est retiré, et moi je vous attendais.

— Je ne suis pas passé de votre côté, alors, car moi aussi je viens du parc; je désirais te parler, et, puisque nous sommes seuls, je vais te dire pourquoi je te cherchais.

Je n'avais aucun soupçon que mon père nous eût entendus, et je ne sais pourquoi je devins toute tremblante en l'écoutant. Sans doute il s'aperçut de mon trouble, car il me dit :

— Eh bien! te voilà tout émue; qu'as-tu donc, mon enfant? je n'ai pas l'habitude de te gronder bien fort; je ne vois pas ce que tu peux craindre de ton père, qui réunit sur toi

toutes ses affections, et qui n'a pas d'autre désir que ton bonheur. Rassure-toi, Marguerite, tu jugeras, parce que je vais te dire, combien tu m'es chère.

Je ne répondis pas; M. de Lestanges reprit la parole d'un accent qui me parut grave et solennel.

— Le ciel, en m'enlevant ta mère, nous ravit à tous deux l'amie la plus sûre, la plus dévouée. Je n'ai pas besoin de te rappeler combien je l'ai regrettée, combien je la regrette encore. En ne formant pas d'autres liens, j'ai voulu faire à ma fille le sacrifice de toute affection qui lui fut étrangère, dans l'espoir bien légitime, je crois, qu'elle me tiendrait compte de cet amour exclusif. En effet, Marguerite, j'ai passé de longues années de solitude et d'ennui pour ne point infliger à ton cœur la douleur de voir ma tendresse partagée entre toi et une autre femme, qui eût eu aussi des titres à mon amour. J'ai voulu surtout ne

pas contracter d'autres liens, afin que tes droits restassent inviolables; et pour cela, ma fille, j'ai imposé silence à mon orgueil, puisque le ciel ne m'a pas donné un fils qui puisse perpétuer le nom de Lestanges. Je n'ai pas, chère enfant, l'intention d'ériger ma conduite en héroïsme : ma tendresse pour toi, le souvenir de ta mère, m'ont suffi pour renoncer aux espérances de tout gentilhomme portant un nom illustré par ses aïeux, et qu'il est jaloux de transmettre à son fils, plus noble encore de ce qu'il a pu y ajouter de gloire. En me fermant cette perspective flatteuse, je me suis habitué aux déceptions qui devaient en résulter. Mais tu vas comprendre, Marguerite, que si je me suis montré le meilleur des pères, je n'ai dû cependant exiger de ma naissance qu'une capitulation honorable. Je veux dire que j'exige dans l'époux que je te choisirai, la réunion de toutes les convenances de caste, de gloire, de fortune que j'eusse voulu dans

mon fils, si la Providence m'en eût donné un. Il faut enfin que le nom que tu porteras soit assez illustre pour me faire oublier que celui des comtes de Lostanges s'éteindra avec moi... Si j'ai bien jugé ton cœur, chère enfant, tu approuveras le plan invariable que je me suis tracé pour concilier ta position et la mienne... sans froisser mes principes, mes préjugés, si tu veux, et sans compromettre ton bonheur.

Mon père attendit un instant ma réponse, mais je ne tronvai rien à lui dire. J'étais anéantie, j'éprouvais au cœur un froid mortel; mes dents se choquaient avec violence. Je n'osois lever les yeux, tant je redoutais le regard du comte, que je sentais attaché sur moi; je ne doutais pas qu'il ne fût instruit de mon amour pour Arthur, et j'attendais en frémissant qu'il m'en parlât. Il était bon, sensible, il m'aimait avec idolâtrie; je comptai sur la bonté de son cœur pour me pardonner un

sentiment involontaire; mais, hélas! je n'espérais plus l'amener à consentir à notre union, et c'était là ce qui causait l'état affreux où m'avait jeté ce que je venais d'entendre. Mon père devina sans doute ce que j'éprouvais; car, sans attendre plus longtemps une réponse qu'il avait en quelque sorte indiquée, il reprit :

— Je n'ai jamais douté de ton obéissance, Marguerite, et je ne te parle ce soir de mes intentions que pour arriver naturellement à te donner un conseil que je crois nécessaire pour le monde, qui juge toujours sur les apparences, et se hâte de calomnier d'abord, sans s'inquiéter de se justifier plus tard lorsqu'il s'est trompé. Ton intimité avec Arthur me semble, à moi, toute naturelle; j'ai moi-même pour lui une véritable affection qu'il mérite et dont, j'en suis convaincu, il ne se rendra jamais indigne. C'est pour cela que je veux le soustraire aux sottes suppositions des

gens qui, ne le connaissant pas comme moi, ne pourraient le juger ce qu'il est incontestablement, un bon et loyal jeune homme, dont je m'honore d'être le protecteur et l'appui, mais sans oublier la distance qui nous sépare. Je reviens à toi, chère enfant, et je t'engage à mettre plus de réserve dans tes relations avec Arthur. A ton âge, une demoiselle de ton rang ne doit pas être sans cesse en tête à tête avec un jeune homme de vingt ans, quelle que soit sa condition et le peu de conséquence qu'il puisse avoir à ses yeux.

« Tu m'as compris, Marguerite, ajouta mon père en me tendant la main, et dès demain tu cesseras vos longues promenades. Arthur ne t'en voudra pas, crois-moi, et je t'en tiendrai compte comme je le devrai.

« N'oublie jamais, chère fille, que tu n'as pas d'ami plus sûr que ton père, plus dévoué à tout ce qui peut faire ton bonheur, mais aussi que je serai toujours un juge sévère de

ce qui pourrait porter la plus légère atteinte à ta réputation et à mon honneur.

Je me jetai dans les bras de mon père, et je lui promis, au milieu de mes sanglots, de me conformer à ce qu'il exigeait de moi.

— Calme-toi, Marguerite, me dit-il en m'embrassant, je ne suis point injuste, et je tâcherai de dédommager Arthur de l'amie dont je le prive. Bonsoir, chère fille ; sèche tes larmes, et repose-toi sur moi du soin de ton bonheur.

A peine mon père était-il sorti du salon, que je tombai sur un fauteuil ; cette scène, en me révélant tout le malheur dont j'étais menacée, m'avait ôté tout espoir de l'éviter. La longue lutte que je m'étais imposée pour cacher mon désespoir avait épuisé mes forces. Je passai la nuit à la place où j'étais restée en quittant mon père, et où j'avais perdu connaissance par suite de mes poignantes réflexions. Arthur m'y trouva à cinq heures du matin, en se rendant au jardin.

IV.

— Marguerite! chère Marguerite!... c'est moi, me disait Arthur en réchauffant mes mains dans les siennes. Revenez à vous, mon amie...

Et la voix de l'homme que j'aimais, conti-

nua ma mère, produisit sur moi ce que tous les secours qu'il m'avait déjà prodigués n'avaient pas obtenu. Je revins à la vie, et la vue de mon amant me rendit promptement le sentiment de mes souffrances présentes et de mes douleurs à venir.

— Mon père sait tout, lui dis-je en fondant en larmes..., je n'ai plus d'espoir d'être à vous. Alors je lui racontai l'entretien que j'avais eu; il pensa, comme moi, que le comte avait été témoin de notre rendez-vous dans le parc. Monval ne fut pas surpris de ce que je lui dis des projets de mon père, mais il m'avoua qu'il était étonné de la modération avec laquelle il s'était conduit.

— Sa confiance, chère Marguerite, nous impose une obéissance aveugle... je ne suis pas gentilhomme, mais je comprends l'honneur et n'ai pas besoin du souvenir d'une illustre descendance pour m'empêcher de séduire la fille de mon bienfaiteur. Le comte de

Lestanges ne doute pas de cela, je le vois à sa modération. Mais il ignore à quel point un vilain peut être généreux, ajouta-t-il en accompagnant ces mots d'un sourire qui ne parut pas exempt d'orgueil. Il a pensé qu'il vous serait facile d'oublier un homme comme moi, parce qu'il se refuse à croire que vous puissiez l'aimer, cet homme de rien. Votre amour, Marguerite, ne s'est offert à ses yeux que comme un de ces caprices sans lendemain, qui ne comptent pas dans la vie d'une jeune fille : et le mien, qu'il croit profond parce qu'il sait bien qu'on n'oublie pas une femme comme vous, il le sacrifie sans s'arrêter un instant aux tourments qu'il lègue à ma vie. C'est le privilège des hommes haut placés par la naissance.

— Arthur, mon père peut vouloir nous séparer, mais jamais il ne t'enlèvera ma tendresse. Ne te laisse pas abattre par un obstacle que tu avais prévu ; si je ne puis être ta

compagne, je ne serai point à un autre, je le jure devant Dieu, par notre amour, par le souvenir si vénéré de ma mère. Que le même serment t'engage à Marguerite, même en ton absence, si le comte l'exigeait.

— Je ne veux pas croire à ce serment, ma bien-aimée ; je puis t'aimer toujours, moi, mais toi, du dois obéir à ton père... Ordonne à ton Arthur de te fuir, il le faut pour son honneur. Si je te voyais, si j'entendais cette voix, dont les accents sont si puissants sur ma raison, je n'aurais plus la force de repousser l'enivrement qu'ils exercent sur tout mon être; et une fois sous le charme dont tu disposes, j'oublierais tout, même cette naissance obscure qui doit nous séparer à jamais.

— Je ne vous comprends pas, mon ami, je ne veux pas vous comprendre, répondit tristement ma mère. Si vous persistez à me fuir, je ne croirai plus à votre amour ; mais je n'en

resterai pas moins fidèle à celui que j'aime depuis l'enfance.

« Je vous quitte, Arthur; dans une heure, je veux une lettre de vous qui vous rende au bonheur en acceptant mon serment, ou craignez tout de mon désespoir. Je rentrai chez moi dans un état impossible à décrire, me dit ma mère: ma vie était attachée à ce qu'il allait décider, et cette heure que je lui avais donnée, cruellement remplie des angoisses de l'attente d'un arrêt qui devait fixer ma destinée, me sembla s'écouler avec plus de rapidité encore que s'il se fût agi de la dernière de ma vie. Les yeux attachés sur la pendule, je suivais le mouvement des aiguilles, et chaque minute, en s'écoulant, précipitait les battements de mon cœur. L'heure était expirée; j'entendis en frissonnant chaque coup de cette heure fatale. Le timbre strident qui la marquait brisait ma pauvre tête. Je ressemblais au coupable attendant le signal de sa mort

après une longue souffrance. Quand le bruit cessa, j'étais résignée, et bientôt je me sentis dévorée de l'impatience de connaître mon sort, car l'espérance était rentrée dans mon âme. On frappa légèrement à ma porte; je devinai Arthur à l'émotion dont je fus saisie, je courus lui ouvrir.

Sans me parler il me tendit une lettre et disparut.

A cet endroit de son récit, mademoiselle de Murville me pria de lui remettre le paquet de papiers qu'elle m'avait confié, craignant, me dit-elle, d'altérer les nobles sentiments que renferme la lettre d'Arthur.

Je compris le motif qui la faisait agir, et je m'empesssai de la satisfaire, Sentant bien qu'il lui serait moins penible de lire que de raconter le dénouement d'une aventure dans laquelle sa mère s'était montrée plus faible que son amant, si j'en jugeais par ce que je savais déjà.

Blanche, en me redisant cet entretien si chaleureux; où l'amour de Marguerite rendait mon père moins coupable à mes yeux comme aux siens, m'initiait, sans le savoir, au céleste bonheur dont elle me retraçait l'image. J'oubliais que j'étais son protecteur, son seul appui, et qu'elle m'avait dit : Soyez mon frère. Déjà je l'aimais avec toute l'ardeur de la jeunesse, toute la sincérité d'un premier amour. Il y avait tant de candeur dans son regard, dans toute sa personne, qu'en me retraçant des scènes passionnées, ses joues n'offraient pas ce coloris de la pudeur qui laisse soupçonner plus de savoir qu'une pure jeune fille ne peut en avoir. Blanche était l'innocence personnifiée, l'innocence vraiment innocente, sans mélange d'une fausse modestie. D'un autre côté, mademoiselle de Murville savait tout ce que sa position près de moi exigeait de franchise; elle était vraie sans prétention, sans ridicule pruderie, sans arrière-pensée, sans

inquiétude sur la manière dont je jugeais sa mère, parce que, dans son noble cœur, le blâme n'avait point trouvé de place, et qu'un généreux sentiment juge les autres d'après lui.

J'avais fait ces réflexions pendant qu'elle classait, par ordre de date, les lettres que je lui avais données. Lorsqu'elle eut fini, elle me dit :

— Voici ce que fut ma mère, mon ami ; vous jugerez vous-même si elle fut plus grande que votre père en repoussant son sacrifice, et si l'amour qu'elle eut pour lui devait finir avant sa vie.

« Vous voulez, Marguerite, que je vous
« écrive, je le fais ; mais à vous seule la res-
« ponsabilité de la détermination que je
« prends en ce moment, où ma raison s'égare
« à l'idée de l'état où je vous ai vue ce ma-
« tin.

« Ce que je vous ai dit hier, je vais vous le

« répéter aujourd'hui : C'est que vous dé-
« truirez toujours mes plus sages projets, en
« doutant de mon amour. Je sens mieux que
« vous, mon amie, combien il eût été prudent
« de vous fuir aujourd'hui, où nous sommes
« pénétrés de la fatale vérité que nous ne
« pouvons être l'un à l'autre. Mais tu le veux,
« Marguerite, je resterai près de toi tant que
« ton père ne m'en éloignera pas. Je serai là
« sans espoir; je ne l'ai pas perdu, je n'en
« eus jamais... Je t'aimerai en silence; heu-
« reux de ta présence, j'éloignerai de mon
« cœur une pensée qui me rend fou lorsque
« je m'y abandonne; car elle rabaisse mon
« caractère, elle froisse mes opinions les plus
« sacrées, elle renverse tous mes principes,
« elle me rend injuste envers l'homme que je
« veux respecter comme un père, puisqu'il
« est le tien.

« Tu le vois, ange de ma vie, je cède à tes
« désirs, j'étouffe les cris de ma conscience,

« qui m'adjure de fuir. Je reste avec un cœur
« brûlant du feu le plus pur jusqu'à ce jour...
« mais je frémis à l'idée du danger qui nous
« menace tous deux si nous le bravons sans
« défiance. As-tu songé, ma bien-aimée, à ces
« longues journées où nous ne pourrons nous
« voir qu'à la dérobée, ou sous les yeux de
« ton père? Tu ne sais pas encore, toi, naïve
« enfant, que l'amour s'irrite des obstacles.
« Plus nous serons observés, plus nous éprou-
« verons le besoin d'échapper à cette sur-
« veillance qui nous rendra malheureux. En
« admettant, ce que je ne crois pas, que nous
« soyons assez raisonnables pour ne pas nous
« trahir, penses-tu que ton père restera long-
« temps sans chercher ce nom illustre qu'il
« veut pour toi, et crois-tu que je pourrais,
« sans mourir, assister aux débats d'un ma-
« riage qui t'enlèverait à mon amour! Oh!
« non, non, Marguerite, cette torture serait
« au dessus de mes forces. Tu le sens bien,

« n'est-ce pas? Dieu n'a pas donné à l'homme
« la conscience de ce qu'il vaut pour se sen-
« tir humilié, sans que son sang se sou-
« lève au préjugé absurde qui nous sépare...
« Oh! que je l'appelle de tous mes vœux ce
« temps de regénération, peu éloigné, crois-
« moi, qui nivellera la condition des hom-
« mes. Oui, Marguerite, il ne peut manquer
« d'arriver, à la suite d'un siècle où les tra-
« vers de la noblesse ont dépassé sans honte
« les limites de la dépravation et du despotis-
« me. Le peuple se lassera de sentir le joug
« de fer qui neutralise en quelque sorte son
« existence. Le peuple, vois-tu, Marguerite,
« est un lion muselé par ta caste, mais s'il
« brise ses fers, il sera terrible. Sa grande
« voix demandera justice, que dis-je, il se la
« fera lui-même, peut-être; et alors, mon
« amie, ses fureurs seront horribles, car,
« dans les grandes et légitimes vengeances, il
« ne reste plus de place pour la pitié. Mais il

« surgira de cette masse d'esclaves révoltés, de
« nobles et sublimes intelligences, écloses
« dans l'ombre et s'épanouissant au grand
« jour de la délivrance. Des hommes dont
« la pureté de principes ne se sera point af-
« faiblie au contact des cours, arracheront
« les rênes de l'État des mains inhabiles qui
« ne sauraient les diriger, et leur voix, en
« proclamant la justice pour tous, en égali-
« sant les droits de l'homme, en appelant
« toutes les classes au partage de nos gloires,
« apaisera sans efforts le ressentiment des
« opprimés, qui s'étonneront alors de leur
« propre audace, et rentreront avec plaisir
« sous un régime plus calme; car je suis loin
« de penser qu'il faille au peuple une liberté
« extrême dont son ignorance abuserait promp-
« tement. Mais, s'il est dominé, faut-il au
« moins qu'il ne soit point humilié et froissé
« dans ses droits les plus sacrés!

« Mais pourquoi vous entretenir de mes

« secrètes pensées, Marguerite? pouvez-vous
« comprendre un système politique si opposé
« à l'ordre de choses qui vous place au des-
« sus de moi, que vous rapprochez de vous par
« votre amour. Oh! croyez-le bien, mon
« amie, je savais qu'il fallait à celui que
« vous honorez de votre tendresse plus qu'un
« nom illustre pour vous mériter. Je me sen-
« tais assez puissamment doué pour m'éle-
« ver jusqu'à vous. Pourquoi les hommes
« sont-ils assez petits pour chercher la no-
« blesse ailleurs que là où le créateur l'a
« placée. Ah! Marguerite, Marguerite! te
« perdre pour une exigence aussi stupide
« qu'elle est injuste, n'est-ce pas le comble
« de l'humiliation? Toute ton âme se sou-
« lève à l'idée de mon désespoir si légitime,
« mais, hélas! plus impuissant encore. Ma
« seule espérance est de ne jamais être oublié
« de toi; trop de sympathie a uni nos jeunes

« années pour que je puisse redouter ce nou-
« veau malheur. Mais là s'arrêteront toutes
« mes illusions. Voilà pourquoi, ma bien-
« aimée Marguerite, je ne reçois pas un ser-
« ment qu'il te faudrait violer dans quelques
« mois, peut-être. Sois libre de donner ta
« main; mais garde en ton cœur le sentiment
« qui, en restant mon partage, me donnera
« assez d'énergie pour supporter la douleur
« de te savoir à un autre. Obéis, pauvre
« ange, à la volonté de ton père. Prends un
« maître; l'amant n'en sera pas moins fidèle
« au pur amour qu'il a pour toi, et lui seul
« sondera la plaie qu'aura creusée l'orgeuil du
« comte de Lestanges.

« Arthur. »

J'avais écouté la lettre de mon père avec une curiosité indicible : il me semblait que je devais y trouver les inspirations dont j'avais

besoin pour rester digne de la tâche qui m'était confiée par la providence, et je dois avouer ici que ce fut le passage prophétique relatif à la révolution qui sympathisa le plus vivement avec les opinions que je m'étais faites sur la noblesse héréditaire. Un tressaillement de bonheur à la pensée que ces faits prédits par mon père s'étaient accomplis, m'apprit en même temps et mon amour pour Blanche, et la conformité de mes idées avec celles dont je venais d'entendre l'expression. Une délirante espérance glissa jusqu'à mon cœur ; mais le regard de mademoiselle de Murville me rendit presque honteux de m'y être livré.

Mon ami, me dit-elle, si vous le désirez, je continuerai ; pourtant je préfère que vous lisiez vous-même. Je compris la pensée de Blanche, et sans répondre, je pris les deux lettres qu'elle me tendait, et voici ce que je lus.

« Arthur, je ne t'accuse pas de ma faute.
« Moi seule suis coupable ; tu le sais bien.
« N'as-tu pas essayé de me montrer le danger ?
« N'as-tu pas voulu le fuir? N'est-ce pas moi
« qui ai voulu le braver? Que ton âme soit
« calme, mon ami, Marguerite est à toi sans
« regrets; elle est ton bien, parle, dispose de
« sa vie. Son honneur t'appartient...

« Je suspends cette lettre, mon père me de-
« mande, que me veut-il? A-t-il deviné....
« Qu'importe, peut-il faire que je ne sois pas
« à toi maintenant...

« J'ai vu monsieur de Lestanges, Arthur ;
« nous sommes perdus, il sait tout... Oh! fa-
« tale confiance, imprudente que j'étais, ne
« devais-je pas m'assurer, par tous les moyens
« possibles, que mon absence serait ignorée
« de mon père.

« Voici ce que je viens d'apprendre de Ber-

« nard, ce bon serviteur qui te doit la vie et
« qui nous est si dévoué.

« Lorsque vous avez eu quitté votre père,
« m'a-t-il dit, monsieur le comte m'a fait de-
« mander et m'a donné l'ordre de préparer
« l'appartement qui touche au sien, pour une
« personne qu'il attendait dans la nuit.

« — Je désire que ma fille ne soit pas pré-
« venue, a-t-il ajouté; si vous avez besoin de
« quelque chose, adressez-vous à moi seu-
« lement.

« J'ai obéi. Une heure plus tard une voi-
« ture s'est arrêtée à la grille; un jeune
« homme en est descendu, m'a jeté un man-
« teau qui l'embarrassait, et m'a suivi au sa-
« lon, où monsieur le comte l'attendait.

« J'ai su que cet étranger se nommait le
« marquis de Murville; qu'il est colonel d'un
« régiment de cavalerie; qu'il est ruiné, fort

« mauvais sujet, mais très protégé de la cour.
« J'ai su de plus qu'il a trente-deux ans, et
« qu'on le compte parmi les plus recherchés
« des habitués de l'œil-de-bœuf. Son valet
« assure que votre main lui est promise; en-
« fin on dit dans le château que son voyage n'a
« pas d'autre but que son mariage avec vous.

« Voilà ce que vient de me rapporter Ber-
« nard. Je n'ai pas encore vu le marquis;
« mais mon père n'accordera mon pardon qu'à
« mon obéissance à ce qu'il exigera, m'a-t-il
« dit, sans s'expliquer davantage. Maintenant
« je devine... mais je refuserai.

« On frappe à ma porte. Que veut-on, et
« quand finirai-je cette lettre?

« C'est Bernard. Il me remet un billet de
« mon père; je le transcris : tu jugeras.

« Vous descendrez à quatre heures au salon;
« je vous présenterai le marquis de Murville:

« c'est l'époux que je vous ai choisi. Ce soir
« nous signons le contrat, et demain nous par-
« tons pour Paris, où votre mariage sera cé-
« lébré.

« Pour vous éviter la peine d'un refus, sa-
« chez que j'ai sous la main les lettres d'Ar-
« thur et les vôtres; que je sais où vous avez
« passé la nuit dernière; que j'ai aussi une
« lettre de cachet qui ouvrira pour lui les
« portes de la Bastille; et qu'une fois là, Mon-
« val pourra donner un libre cours aux pen-
« sées de renversement social qu'il appelle de
« tous ses vœux. Puissent-elles ne pas être
« stériles pour sa délivrance, ce dont je doute.
« Si, au contraire vous accueillez convenable-
« ment le parti que je vous propose, je vous
« pardonne et j'oublie l'ingratitude d'Arthur.

« DE LESTANGES.

« Vois maintenant, cher ami, l'affreuse
« perspective de ta Marguerite. Je ne sais ce
« que je vais faire; mais ce que je n'oublierai
« point, c'est mon devoir envers toi et ta
« mère... Pauvre femme, qui va perdre aux
« yeux de mon père toute la reconnaissance
« qui lui est due parce que je t'aime... Et je
« lui enleverais encore son plus sûr soutien!
« Non, non, mon Arthur bien-aimé, le sou-
« venir du bonheur que je te dois suffira à
« mon avenir... et j'aurai fait aussi mon sacri-
« fice à notre amour... Toi captif! ah! plutôt
« la honte, plutôt l'infamie.... Je n'hésite
« plus... Adieu!... Adieu!... Jamais Margue-
« rite ne t'a mieux prouvé son amour. »

Blanche! m'écriai-je en finissant cette longue lettre, votre mère fut un ange... Ah! qu'elle dut souffrir, la pauvre jeune fille, en

consommant le double sacrifice qui immolait son amour à l'orgueil, et son avenir de bonheur à la liberté de mon père!... Blanche, le sentiment qui lui fit trouver tant de courage est donc bien puissant! car il y avait pour elle, dans l'union qui lui était imposée, plus que du malheur!...

— N'achevez pas, mon ami : si vous n'avez jamais aimé, vous ne sauriez comprendre le devouement de ma mère!... Laissez-moi continuer mon récit; ce qui me reste à vous dire, je l'ai appris entre deux guichets, dans l'attente d'une mort que je croyais inévitable pour toutes deux, et, en cet instant, les paroles d'une mère chérie furent pour moi solennelles, imposantes, profondes. Je n'altérerai point du plus léger oubli la confidence expiatoire que

je reçus à cette heure suprême, où ma mère s'humilia devant moi pour arriver glorieusement au ciel !

IV.

« La lettre de ma mère fut remise à Monval, par Bernard. Des nouvelles aussi imprévues lui causèrent une douleur dont toute sa raison et son excellente constitution ne purent triompher; une fièvre violente se déclara le soir

même, et ma mère dut ajouter aux tortures qu'elle souffrait, une déchirante incertitude sur la vie de l'homme au repos duquel son amour avait tout sacrifié.

« Le lendemain je quittai Toulouse, me dit-elle, Toulouse où je le laissais malade et sans espoir de le revoir jamais, même en me reposant sur l'assistance de Dieu pour sa mère, sainte et digne femme qui n'avait que lui pour appui. Madame Monval m'avait élevée, et je partis sans la voir, et je laissai à son cœur le chagrin de me croire ingrate. Depuis je lui ai prouvé, je l'espère, que je n'avais point oublié l'affection que je devais à celle qui avait remplacé ma mère, dans ces soins que l'enfance ne peut apprécier, et que l'âge mûr ne reconnait jamais assez.

» Pendant la route mon père fut pour moi ce qu'il avait toujours été, un jour excepté :

bon, affectueux, rempli de prévenances. Parfois même ses yeux s'attachaient sur moi avec une expression de tendresse douloureuse, qui semblait me demander grâce de la violence qu'il faisait à mon cœur ; je lisais sur sa physionomie la conviction qu'il avait de remplir un devoir impérieusement utile à mon bonheur. En effet, c'était là sa pensée intime ; car chaque fois que le marquis m'adressait la parole, les traits de mon père reprenaient leur calme habituel, en l'entendant me faire le tableau le plus séduisant des plaisirs dont je jouirais aux fêtes de la cour. Monsieur de Murville trouvait un charme particulier et qui me déplut, à me persuader que ma beauté lui ferait mille envieux. Heureusement, ajoutait-il, je ne suis pas jaloux ; cette sotte fièvre de l'orgueil n'a jamais pressé les pulsations de mon cœur, et j'en loue Dieu depuis que

j'ai le bonheur de connaître ma charmante fiancée.

» Je n'avais pas encore regardé cet homme, me dit ma mère, et bien que tout mon être se soulevât à l'idée de lui appartenir, quoique je susse que j'en étais indigne, mon premier regard dut lui révéler tout le mépris que m'inspirait son inconvenante manière de s'exprimer. Il venait de froisser en moi une de ces idées qui m'ont rendue malheureuse toute sa vie; car, vois-tu, ma pauvre Blanche, continua ma mère en essuyant une larme tombée sur ma main, rien peut-être n'a été plus douloureux pour moi, plus humiliant, surtout, que la légèreté moqueuse avec laquelle ton père me vit recherchée. Je ne l'ai jamais aimé, et pourtant je me suis toujours affligée de l'espèce de nullité méprisante qu'il faisait de moi et des femmes en général.

» Ce que je venais d'entendre me donna le pressentiment de ce que j'aurais à souffrir plus tard, d'un caractère que je jugeais devoir être gâté par une existence passée dans un monde corrompu, où notre sexe ne prenait pas la peine de se faire respecter. Et pouvait-il en être autrement sous un roi qui confiait le bonheur de son peuple aux caprices de ses favorites, prises dans une classe qui eût fait rougir le plus vicieux de ses sujets.

» Voilà pourtant, pensai-je en me rappelant ce que m'avait appris Bernard du marquis, voilà celui à qui on te sacrifie, toi, mon noble Arthur, dont les sentiments généreux, les principes purs avaient subjugué mon âme... Je suis sans remords, mon bien-aimé; et je n'ai point encore assez mérité le bonheur d'être aimée de toi.

» Huit jours après, l'orgueil de monsieur de

Lestanges était satisfait ; j'étais présentée , la *comtesse* Du Barry m'honorait de son plus gracieux sourire, bien que le roi daignât me trouver une gracieuse personne.

» Mon mari se montra ce que j'avais pensé, parfaitement indifférent à tout ce qui me concernait ; je sus même qu'il disait hautement qu'il m'avait épousée pour ma fortune. Il avait une maîtresse, et rarement il dînait à l'hôtel lorsque nous n'avions personne. Il rentrait fort tard, souvent même il passait la nuit dehors ; mais tout cela ne me causait aucun chagrin.

» Tranquille sur la santé d'Arthur, sur sa fortune, que je savais devoir être suffisante aux goûts simples que je lui connaissais; heureuse du sentiment qui nous unissait malgré l'absence, je passais de douces journées à lire les lettres qu'il m'écrivait, et de plus douces

encore à lui répondre. Dans notre correspondance, jamais un mot d'amour ni un regret sur le passé ne s'échappaient de nos cœurs ; le silence que nous gardions à ce sujet devenait, pour chacun de nous, une preuve de la religieuse confiance que nous basions sur une conformité de vœux et de pensées, qui ne s'était jamais démentie.

» Deux années se passèrent sant altérer en rien le bonheur que je m'étais fait au milieu de mes peines. Monsieur de Murville menait une vie de plaisir, de débauche même, qui me donnait souvent plus d'inquiétude que de chagrin, car je voyais combien sa dissipation affligeait mon père. Sans me communiquer ses craintes, souvent il me regardait avec tristesse; il croyait que je devais souffrir de l'indifférence de mon époux, et ne supposait

pas que je pusse m'être fait un bonheur de mes souvenirs.

« Un matin, monsieur de Lestanges me fit prier par Bernard de passer chez lui ; je le trouvai couché et j'appris que, depuis cinq jours, la goutte dont il souffrait depuis longtemps, avait cette fois un caractère qui laissait peu d'espoir de le sauver. Il pouvait à peine parler avant mon arrivée ; l'émotion qu'il éprouva en me voyant lui devint funeste, et m'enleva sans doute quelques heures d'une vie que j'eusse voulu racheter de la mienne. Après quelques instants d'un pénible silence, il fit signe à Bernard de s'approcher, et lui dit d'une voix étouffée par de cruelles souffrances, en lui tendant une clé :

— Prends dans ce meuble les papiers que tu trouveras dans le second tiroir... ils sont pour ma fille... et je désire...

« Mon pauvre père ne put achever : la parole lui manqua; mais son œil, déjà éteint, parut s'animer d'une vive satisfaction lorsque le vieux serviteur me remit le paquet qu'il me destinait. Sa main déjà froide, serra la mienne avec tendresse, et son dernier regard fut accompagné d'un sourire de bonheur. Je tombai à genoux devant ce lit où venait de s'éteindre le dernier des comtes de Lestanges.

« Les papiers que je trouvai dans le paquet que m'avait donné mon père, continua ma bonne mère après une courte pause accordée à l'impression que lui causait un douloureux souvenir, contenaient un portefeuille renfermant deux cent mille livres, et les titres de la maison qu'habitait la mère d'Arthur, qu'il me chargeait de lui remettre de sa part. Je trouvai aussi un acte particulier qui me léguait le château de Lestanges, à moi personnelle-

ment, et sans que mon mari pût en disposer. Le testament de mon père abandonnait à la communauté le reste de son immense fortune.

« Quelques mois s'étaient écoulés depuis la mort de mon père; mon deuil, en me retenant chez moi, me laissait ignorer combien M. de Murville était inconvenant dans le monde. Notre fortune lui permettait de se livrer à des goûts dépravés, qu'un reste de respect humain, ou la crainte d'être blâmé de M. de Lestanges avait modérés jusque-là. Un matin, on le ramena à l'hôtel dans un état qui me fit rougir aux yeux de nos gens ; je ne sais quels étaient les amis qui le ramenèrent; mais leur langage, dépourvu de toute élégance, et leurs manières ne révélaient en rien la naissance à laquelle leur mise semblait indiquer qu'ils appartenaient. Pendant quelques jours le marquis se

conduisit assez convenablement; puis il reprit sa vie agitée, et je fus un mois sans le revoir.

V.

«La belle saison était arrivée; je résolus d'aller passer l'été à Lestanges, revoir Arthur! revoir sa mère! C'était mon vœu le plus cher, mon unique désir. Je me croyais assez forte pour braver un danger que trois ans d'absence

avaient affaibli dans ma pensée. J'écrivis donc à M. de Murville pour le prévenir; mais j'ignorais quand il recevrait ma lettre, puisqu'il ne rentrait plus à l'hôtel, et que même on le croyait absent.

« Je me mis en route pour Toulouse, avec cette joie du cœur qui eut dû m'avertir sur le péril que j'allais affronter avec une témérité impardonnable dans toute autre situation que la mienne. Blanche, ta mère fut coupable sans doute; mais je n'avais plus de père, plus personne qui songeât à moi; j'étais jeune, belle, aimante, dédaignée, abandonnée de l'homme qui devait être mon guide naturel; je devais m'égarer....

« Après trois mois de séjour au château de Lestanges, j'avais oublié tous mes malheurs; Arthur me semblait cependant conserver une tristesse dont je ne pouvais deviner la cause. Vainement je le questionnais sur le motif du

chagrin que je lui supposais, il me répondait toujours d'une manière évasive. Un jour je résolus de connaître à quelque prix que ce fût, ce qu'il me cachait, et, choisissant une heure à laquelle je savais trouver sa mère seule, je me rendis près d'elle.

« Je ne sais pourquoi en entrant dans cette maison où j'allais toujours avec plaisir, je me sentis saisie d'un sentiment d'effroi qui me semblait indéfinissable. J'hésitai un moment si je ne retournerais pas sur mes pas. Mais une volonté plus forte me ramena à ma première idée.

« Madame Monval n'était pas seule, et je crus lire sur son visage, à mon approche, une expression de froideur qui ne lui était pas habituelle à mon égard. La personne qui causait avec elle était la femme d'un avocat, que je connaissais un peu pour l'avoir rencontrée plusieurs fois chez Arthur. Je fus affable, elle parut m'en tenir compte, mais elle ne prolon-

gea pas sa visite, et prit congé presqu'aussitôt mon arrivée.

« Lorsque je fus seule avec madame Monval, je lui pris les mains, et lui donnant le nom dont je l'appelais dans mon enfance, je lui dis :

— Bonne mère, votre Marguerite vous est-elle toujours chère ? lui avez-vous conservé cette affection qui lui fit moins regretter celle que vous avez remplacée dans mon cœur.

— Après mon fils, répondit la bonne dame, la fille de mon bienfaiteur est ce que j'aime le plus au monde.

— Je vais vous dire alors ce qui me conduit ici, repris-je en rougissant; et je cherchais en moi-même comment je poserais une question qui, malgré mon adresse, pouvait révéler un secret que devait toujours ignorer la mère d'Arthur. Mais la crainte de me trahir m'enlevait toute autre pensée ; je gardais le silence.

— Eh bien ! madame la marquise, je vous écoute, me dit-elle, après une assez longue attente. Si pourtant votre confiance ne m'est pas acquise, vous m'en voyez désolée; mais je conçois qu'il est des choses que l'on n'ose pas confier, même à celle qui nous juge avec une prévention favorable. Je ne vous force pas, Marguerite, et pourtant je me sentais heureuse d'une marque d'affection que je crois mériter.

Ces derniers mots suffirent pour faire cesser mon embarras, je répondis :

— Si vous méritez mon affection, mon respect, ma confiance? pourriez-vous en douter ? et n'est-ce pas le besoin impérieux pour moi de vous savoir heureuse qui me conduit vers vous. Arthur me semble triste , chagrin ; je n'ai pu , malgré mes instances, le décider à me confier ce qui l'afflige ; je venais donc vous demander à vous, sa mère , qui sans doute êtes

plus heureuse dans vos observations, si je ne puis rien pour faire cesser son chagrin.

« Madame Monval se recueillit un moment ; il me sembla qu'elle luttait avec elle-même, et j'aperçus une larme briller à sa paupière baissée. Elle se leva, ouvrit une boîte placée sur une petite table à ouvrage, y prit une lettre, puis me la tendit.. Elle était d'Arthur, s'adressait à madame Dennery et voici ce qu'elle m'apprit :

« Quelques mois avant mon arrivée à Lestanges, Arthur, vaincu par les sollicitations de sa mère, avait promis sa main à mademoiselle Dennery. Elle était fille d'un avocat au parlement de Toulouse, et c'était avec sa mère que j'avais trouvé madame Monval en arrivant chez elle. Leur mariage devait avoir lieu peu de temps avant mon retour ; mais une lettre de moi, annonçant l'intention où j'étais de me rendre à Lestanges pour la belle saison, était

venue renverser les projets mal arrêtés d'Arthur. Il chercha mille prétextes pour reculer l'union qu'il allait contracter, et mon arrivée en le comblant de bonheur, lui fit, non pas oublier, mais éloigner l'accomplissement d'une parole donnée pour satisfaire sa mère. Les premiers jours que nous passâmes ensemble lui semblèrent sans nuages et sans reproches; mais bientôt il fut sommé de s'expliquer sur la cause du retard qu'il apportait à tenir sa parole. La lettre que j'avais sous les yeux me disait assez que moi seule pouvais intervenir dans une affaire où mon devoir m'imposait un nouveau sacrifice. Je vis bien que j'étais toujours aimée; mais que Marie Dennery pouvait aimer autant que moi, et que je devais lui épargner ce que j'avais souffert. Je n'eus pas une minute de faiblesse ; je me jetai dans les bras de madame Monval, en lui promettant que le lendemain son fils serait prêt à lui obéir.

« Je quittai cette demeure, où j'étais venue chercher l'origine d'un chagrin que je devais, à mon tour, ressentir toute ma vie.

« Je tins ma parole ; Monval me quitta après m'avoir dit un adieu que je croyais éternel. Quatre jours plus tard j'étais à Paris, où de nouvelles douleurs m'attendaient.

« Je passerai, poursuivit ma mère, sur quatre années qui n'ont rien de remarquable, si ce n'est leur conformité de souffrance pour moi. M. de Murville avait achevé alors de dévorer la fortune de mon père ; il me restait, grâce à ce qu'il m'avait donné, à moi, vingt-cinq mille livres de rente ; l'espoir de me les arracher encore rendit le marquis, non pas plus aimable, mais plus supportable, et si je n'avais pas eu à déplorer cette intimité qui a tant de charme quand on s'aime, mais qui devient un supplice quand on ne s'aime pas, je me serais résignée. Au bout de quelques mois, je

dus à Murville un bonheur que je n'espérais pas; j'étais mère. Je désirais une fille, et le ciel, au moins cette fois, combla mes vœux. Tu naquis, et avec toi, Blanche, je trouvai la fin de mes maux. Lavie me redevint chère; ton bonheur, ta fortune,tout reposaitsur mon amour; tu sais si j'ai bien rempli ma tâche.

« Il y a deux ans, j'ai revu Arthur et Marie Dennery. Ils sont heureux, m'ont-ils dit; à cette époque, ils amenaient à Paris leur fils, qu'ils destinent à la profession d'avocat. La mère de ce jeune homme est une de ces femmes qui se font un suave devoir de ce qui est noble et généreux; quelles que soient les causes qui me firent sa rivale, tu seras accueillie avec bonté si tu parviens à la trouver. Pour cela, chère enfant, laisse-toi guider par Bernard; il est vieux, mais son zèle est sûr comme son dévouement.

«Blanche, je t'ai confié toute ma vie. Je fus

coupable, sans doute, mais cet aveu doit m'absoudre à tes yeux, car ma tendresse pour toi m'a fait surmonter l'humiliation de le faire. Tu as comme moi un cœur aimant, une imagination ardente, que nos malheurs ont pu calmer, mais non éteindre; que mon exemple te serve, chère fille; sois en garde contre toi-même, plus encore que contre celui qui t'aimera. Arthur était sage et se défiait de lui; j'étais folle en ne doutant pas de moi. »

Ici, reprit Blanche en me regardant tristement, finissent les aveux de ma mère. Elle employa les deux jours qui suivirent à me préparer à la perdre. J'étais résignée à mourir; mais je préférais pour elle la consolante idée que j'échapperais à la mort. Je la lui laissai; car elle y puisait son courage et sa force. Et puis, il faut bien vous l'avouer, mon ami, malgré moi je me livrais à l'espérance; à mon âge et n'ayant jamais souffert, peut-on haïr la vie

qu'on l'a rêvée belle et semée de fleurs... Quand, surtout, continua Blanche en rougissant, on a l'assurance d'être aimée et qu'on aime.... Si loin que soit mon fiancé, ne puis-je pas conserver l'espoir de le retrouver un jour....

Mademoiselle de Murville se tut : mais je ne songeai point à l'interroger : l'aveu de son amour pour ce *fiancé*, qu'elle espérait revoir, m'avait anéanti; j'éprouvais une sorte de rage impuissante contre cet homme que je haïssais sans le connaître. Ce que je ressentais était indéfinissable; n'ayant jamais eu d'amour, je devais ignorer les tourments de la jalousie. Blanche m'inspirait à la fois ces deux sentiments sans le savoir; et je lui en voulais de ne pas comprendre que cela devait être ainsi. J'étais injuste, je le savais; mais rencontre-t-on réunies la passion et la raison ; la jalousie et la justice ? L'expérience me prouva plus tard combien j'étais insensé alors ; qui sait pourtant si aujour-

d'hui je montrerais moins d'égoïsme et plus d'abnégation.

Mon silence parut inquiéter Blanche : du moins je crus le voir dans la tristesse de son regard ; le mien lui sembla sans doute sévère; car elle me dit d'une voix craintive:

— Ne voulez-vous plus m'entendre, monsieur? condamnez-vous ma mère, ou penseriez-vous que je me sois montrée lâche en évitant la mort?

Ces mots me rappelèrent à moi-même; je pris une des mains de la jeune fille, je la portai à mes lèvres, et sans quitter cette main je lui dis :

— Je suis votre ami, Blanche, votre frère, appelez-moi Edouard, et souvenez-vous que le plus beau jour de ma vie sera toujours à mes yeux celui où je vous ai sauvée du désespoir. Souvenez-vous encore que si dans le récit que vous m'avez fait, il y a en effet deux

coupables, à mes yeux ils ne peuvent pas l'être, puisque je leur dois le bonheur de vous connaître et de vous sauver. Ce qui vous reste à m'apprendre, dites-le-moi, Blanche, je vous en conjure, car tout ce qui vous touche ne peut désormais m'être indifférent... Et j'accompagnai ces mots d'un soupir dont elle ne comprit pas toute la tristesse.

— Le 24 de ce mois, reprit mademoiselle de Murville, nous fûmes conduites au tribunal révolutionnaire ; ma mère fut condamnée, je le fus après elle; mais notre jugement avait été prononcé tard dans la soirée ; et comme on n'exécute pas encore aux flambeaux : effet terrible échappé aux inspirations de la terreur, notre supplice fut remis au lendemain. Nous passâmes la nuit en prières ; je renouvelai à ma mère la promesse de suivre Bernard, si je le pouvais, ou de mourir la dernière, si je ne parvenais pas à m'échapper. A dix heures du

matin, on appela les prisonniers condamnés ; nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre : ma pauvre mère me couvrait de larmes, de baisers, et son courage ordinaire parut un moment se démentir. J'étais plus calme, moi ; toute mon attention était portée sur ceux qui montaient avant nous dans la fatale charrette. Notre tour arriva, je pris la main de ma mère et je m'avançai d'un pas ferme. Nous étions douze : je me trouvais la plus jeune et je paraissais la plus résignée. Peut-être cette calme sérénité sur le seuil de la tombe est-elle un don réservé à la jeunesse, qui, n'ayant jamais ressenti profondément les traits du malheur, émoussés sur son heureux naturel, est forte contre ses angoisses de toute la puissance d'une nature vierge. Ma fermeté fut remarquée par un des gendarmes qui nous escortaient ; or, je ne crois pas qu'aucune profes-

sion fasse taire la voix de l'âme : cet homme était sensible.

— Pauvre jeune fille, murmura-t-il en me tendant la main pour m'aider à monter, si belle, si innocente, et déjà mourir. Une foule nombreuse nous suivit, en chantant le *Ça ira* pour *De profundis*. Mais que pouvaient nous faire leurs chants injurieux ? ne nous croyaient-ils pas coupables, puisque leur tribunal nous avait condamnées; et dans cette foule en délire qui se réjouissait de notre mort, combien de consciences impartiales nous eussent acquittées?... car le peuple est essentiellement bon quand on ne l'exalte pas. En arrivant sur la place si exactement nommée de la révolution, mon premier regard fut pour l'instrument du supplice qui se dressait devant moi, tandis que les yeux de ma mère cherchaient Bernard... Hélas! elle ne le vit pas... Elle, ma

mère... comprenez-vous, Edouard, quelle dut être sa douleur....

La pluie tombait avec force depuis quelques instants; mais la foule n'en grossissait pas moins, tant le spectacle de la mort a d'attraits pour cette multitude au sein de laquelle, pourtant, les spectateurs du cirque antique trouvent quelquefois des juges sévères. Déjà plusieurs places étaient vides dans la fatale charrette.... plusieurs places étaient remplies dans le ciel.... Ma mère, ma tendre mère, m'avait été enlevée. Je sentais encore dans ma main la chaleur âcre et moite de la sienne.... je sentais mon visage inondé de ses dernières larmes; et dans mon oreille se prolongeait, en murmures plaintifs, son dernier adieu. Mais une sorte de brouillard s'étendait sur ma vue comme un nuage protecteur : je ne vis pas couler le sang de ma mère... Mon tour était venu; je descendis sans aucun espoir d'être

sauvée, et vous le dirai-je, sans même en avoir le désir... Ceux qui ont vu massacrer leur mère me comprendront.

Le gendarme dont je vous ai parlé se trouva près de moi...

— Baissez-vous, me dit-il brusquement... votre mouchoir à la place de votre bonnet... le mien sur votre cou... je me charge du reste, si vous avez du courage. En ce moment je levai les yeux au ciel; je crus y voir la figure angélique de ma mère me souriant de ce sourire ineffable qui n'appartient qu'aux élus, et m'encourageant d'un geste significatif, à rester sur la terre.... Pourtant j'étais encore indécise si je tenterais mon salut, quand je me sentis fortement tirée par la jambe.... je me laissai renverser et fis ce que le gendarme m'avait prescrit.

Je me relevai bientôt; ma robe souillée de boue, ma coiffure bizarre, mon fichu à car-

reaux rouges et blancs produisaient un déguisement complet. Mon sauveur me poussa en jurant au plus épais de la foule.... Les régions de la vie se rouvrirent pour moi....

Cependant on m'étouffait; on m'écrasait les pieds.... je ne pouvais m'éloigner. J'étais encore à quatre pas de l'échafaud.... lorsque j'entendis cet appel lugubre.

— *Blanche* Lestanges, montez !..

— C'est fait, citoyen exécuteur, répondit le gendarme d'un accent impassible.

— J'ai cru qu'elles étaient deux du même nom.

— Je l'ignore; mais nous n'avons plus personne à te livrer.

— A demain, donc.

A ces mots, qui annonçaient la fin de l'horrible représentation du jour, je me sentis entraînée par la foule vers la rue royale; je la suivis sans savoir où je porterais mes pas quand

je serais libre. Je n'étais jamais sortie seule, et rarement à pied ; je ne connaissais donc pas assez Paris pour me diriger dans ce tourbillon populeux ; je ne pouvais me présenter à notre hôtel sans risquer d'être reconnue de nos voisins, dénoncée, arrêtée de nouveau. D'un autre côté je n'avais pas d'argent, pas de papiers pour trouver un gîte dans un hôtel. D'ailleurs, il m'eût fallu vendre quelques-uns des diamants de ma pauvre mère ; et comment justifier qu'ils étaient à moi, sans me compromettre.

Edouard, comprenez-vous quel fut mon désespoir lorsqu'à la nuit venue, brisée de fatigue et de besoin, je me trouvai sur la voie publique, abandonnée et n'osant implorer la pitié des passants. Je regrettai un moment d'avoir échappé à l'échafaud pour mourir peut-être, dans les souffrances de la faim, du froid, de l'isolement le plus absolu.

Depuis longtemps, la ville était calme, je ne rencontrais plus personne ; je me décidai à m'asseoir sous le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois. La pluie avait cessé ; mais l'eau ruisselait de mes habits ; mes pieds étaient meurtris par la longue marche que j'avais faite, et la chaussure que vous me voyez, ajouta Blanche, en me montrant ses petits souliers de satin noir, n'avait pu résister longtemps à l'humidité.

Je dormis quelques heures; lorsque je m'éveillai j'avais la fièvre et je me rappelais à peine les événements de la veille. Peu-à-peu cependant, je ralliai mes souvenirs ; je ne sentais pas comme la veille un besoin impérieux de nourriture ; j'étais faible seulement, et mes pieds refusaient de me soutenir. Alors la réflexion me vint, désolante, pleine de sinistres pressentiments. Bernard était loin de Paris, mort, peut-être ; tous nos amis avaient péri

ou émigré, et je ne pouvais confier à des étrangers le trésor que je possédais sans me perdre.

Le jour me trouva aussi embarrassée que je l'étais pendant la nuit; il ajouta à toutes mes anxiétés la crainte d'être remarquée par la singularité de mon costume. Cette pensée me donna le courage de réparer un peu ma toilette : j'en ôtai la boue, je me recoiffai tant bien que mal; puis je quittai ma froide retraite pour tâcher de m'échauffer en marchant, et dans l'espoir d'être secourue quoique je ne prévisse pas comment je le serais.

J'errai dans Paris tout le jour sans avoir obtenu la commisération de personne, car je n'avais point osé la provoquer. Plus d'une fois des hommes grossiers me regardèrent avec effronterie, me tinrent même des propos insultants; mais pas un être ne devina, sur mon visage coloré par la fièvre et la honte, que

j'allais mourir... faute de pain... Le soir je revins au porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, j'y retrouvai la froide pierre sur laquelle j'avais reposé la nuit précédente; je priai de nouveau, et touchant le seuil de la maison du seigneur, l'une des trois vertus qu'il mit en naissant dans notre cœur, l'espérance, reprit son empire sur le mien.

Le troisième jour je me sentis plus forte contre le malheur, quoique rien ne semblât me promettre un adoucissement à mes maux : effet sublime d'une foi puissante, je n'avais plus qu'un souffle de vie, et mon âme se relevait... c'est que la providence était mon soutien et mon guide. Le soir ses grandes vues s'accomplirent : vous vîntes à passer, vous ne me voyiez pas, mais une main secrète me poussa vers mon sauveur. Edouard, vous savez le reste...

— Ah ! Blanche, m'écriai-je, combien vous

avez dû souffrir ! pauvre enfant! que ne savais-je votre position ! Mais tout est fini désormais ; vous aurez une famille pour remplacer la vôtre, et moi pour vous en tenir lieu tant que nous serons ici... Car il faut y rester encore , nous ne pourrions quitter Paris sans danger; il vous faudrait un passeport , et je ne saurais l'obtenir sans vous exposer à de nouveaux périls. Il n'y faut pas penser en ce moment ; dans quelques temps les énormités politiques amèneront un changement, que tout fait prévoir. D'ici là , Blanche , vivons ignorés ; gardons dans nos cœurs le secret du terrible drame qui nous a réunis; ne nous lions avec personne : c'est le plus sage moyen pour ne pas être trahis.

— Edouard, je ferai ce que vous jugerez convenable ; mais vous devez avoir des amis , que leur direz-vous ? comment expliquer ma présence chez vous.. sans.. et la jeune fille fré-

mit. Je n'interprétai que trop ce frémissement : il n'était pas causé seulement par une chaste réflexion... cette réflexion s'élançait au delà des mers, pleine de trouble... Blanche avait songé à son fiancé.

— Rassurez-vous, mademoiselle, répondis-je, préoccupé de ma découverte, aujourd'hui je vais chercher deux petites chambres dans un autre quartier. Je ne donnerai mon adresse à personne, et si vous voulez quitter les habits de votre sexe, on ignorera, même dans la maison, que vous êtes une femme.

— Edouard, je n'osais vous le proposer, et j'accepte avec grand plaisir. Mais comment me procurer ce qu'il me faut ? vous êtes beaucoup plus grand que moi, surtout plus gros; vos habits ne pourront pas me servir.

— Ce soir vous aurez tout ce qu'il vous faut ; je vais vous laisser seule quelques heures ; je reviendrai vous prendre pour dîner. Si l'on

frappe, n'ouvrez à personne... Sans adieu, Blanche, je serai le moins de temps possible.

Je pris dans mon secrétaire deux cents francs, et je sortis le cœur plein, mais non pas d'une joie sans mélange : Blanche aimait, Blanche avait un fiancé !

VI.

Sur les cinq heures, je rentrai chez moi muni de tout ce qu'il fallait pour donner à Blanche l'apparence d'un étudiant. Sa taille haute, élancée, devait certainement la faire remarquer comme femme; en homme, elle n'avait

rien que de très ordinaire. Aussi lorsque je revins après m'être éloigné de nouveau pour lui laisser opérer ce travestissement, je fus tout étonné de la trouver petite. Ce que je lui avais apporté lui allait à ravir ; je ne pus m'empêcher de lui dire combien j'étais heureux d'avoir si merveilleusement rencontré les proportions enchanteresses de toute sa personne. En lui disant cela, je rougis comme un écolier citant une phrase latine ou grecque dont il n'est pas bien sûr.

— Vous êtes bien indulgent, mon ami, de me trouver passable ainsi ; je me trouve fort mal, moi, avec ma tête tondue par le coiffeur d'office de la Conciergerie ; mais hélas ! peut-il me rester un regret pour mes cheveux.

— En effet, mademoiselle, cette belle chevelure repoussera ; pour le moment elle vous gênerait. Je lui avais dit cela d'un accent

animé qui la surprit; elle me regarda tristement et ne répondit pas. Je lui présentai son chapeau, elle tarda à le prendre, et parut livrée à un penser pénible...

Serait-il donc vrai qu'il n'est pas de situation si grave dans la vie d'une femme, qu'elle ne puisse être traversée par une idée de coquetterie, comme un jour nébuleux par un vif rayon de soleil... A propos de ses cheveux coupés entre deux guichets, mademoiselle de Murville songeait à la possibilité de se trouver, ainsi disgraciée, en présence de l'homme qu'elle aimait. Elle n'y pensait pas seule, et ce fut avec tristesse que je repris d'une voix affectueuse.

— Ne voulez-vous plus sortir avec moi?

— Je veux tout ce que vous voudrez, Edouard, répondit-elle en levant sur moi ses yeux voilés de larmes; pourtant si je devais vous gêner dans quelque circonstance, ne vous croyez pas

obligé de vous embarrasser de moi chaque fois qu'il vous plaira de sortir. Souvenez-vous que je veux être votre sœur, et qu'à ce titre je dois vouloir votre bonheur avant le mien. Ainsi, mon ami, pas de gêne entre nous. Surtout ne prenez plus avec moi le ton que vous aviez tout-à-l'heure; Edouard, ce n'est pas par coquetterie que je regrette mes cheveux, mais parce que ma mère les aimait.

— Blanche, pardonnez-moi... Oh ! si vous saviez combien je me reproche ce que je vous ai dit; si vous saviez ce que j'éprouvais en le disant, vous me plaindriez et ne me blâmeriez pas.

— Je ne vous blâme pas, mon ami, répliqua Blanche avec une douce, mais remarquable gravité. Je vous pardonne de grand cœur. N'ai-je pas déjà vu combien vous êtes empressé de me faire oublier que je vous dois tout; je ne veux rien savoir de plus. Puis chan-

geant tout-à-coup d'entretien, mademoiselle de Murville dit : — Avant de sortir, convenons un peu du nom que je porterai sous cet habit. Voulez-vous me donner celui d'Arthur Monval ; je serai votre frère tout-à-fait. Je tâcherai de vous dire *toi*. Vous ferez de même, n'est-ce pas, Edouard?

— Oui, oui, Blanche, je vous dirai *toi*; ce sera un charmant mensonge... Ah! que je vous sais gré, chère amie, d'avoir choisi le nom de mon père... Mais sortons, il est déjà tard, et je vous ménage une surprise pour ce soir.

Nous gagnâmes à pied les boulevarts. Blanche me surprenait par l'aisance avec laquelle elle portait son habit d'homme ; je lui en fis compliment, et je cessai d'en être étonné lorsqu'elle me dit que sa mère lui faisait prendre ce costume pour voyager. N'étant jamais accompagnée de mon père, me dit-elle, nous

préférions n'être pas suivies de nos gens, et sous ce costume il eut été difficile de nous reconnaître. Je sais même porter l'épée, dit-elle en souriant... et vous, Edouard?

J'allais répondre négativement à la question de Blanche, lorsque je fus accosté par un jeune homme avec lequel j'étais assez lié. Nous avions le même correspondant, et chaque mois, dans les premiers temps de mon séjour à Paris, je le rencontrais venant comme moi toucher l'argent que lui envoyait son père. Parfaitement recommandé dans plusieurs maisons honorables, il avait eu la bonté de m'y présenter, et je lui avais dû d'être bien accueilli. Pourtant nous ne nous étions point vus depuis quelques mois, aussi m'en fit-il obligeamment des reproches.

— Viens donc déjeûner avec moi, mon cher Edouard, tu es sûr de me trouver le matin, et si le citoyen est de tes amis comme je

le suppose, il me fera beaucoup de plaisir en t'accompagnant.

— Blanche s'inclina sans répondre, mais ses joues devinrent pourpres; je sentis qu'il fallait brusquer la fin de cette conversation. Je tendis la main à mon ami, puis je le quittai en lui promettant d'aller le voir le lendemain. Nous entrâmes chez un restaurateur, et, grâce à l'habit que portait Blanche, je demandai un cabinet sans provoquer le sourire malveillant du garçon.

La pauvre enfant m'avoua qu'elle avait été au supplice pendant que je parlais à mon ami; elle ajouta qu'elle craignait de ne pouvoir prendre sur elle de ne pas rougir toutes les fois qu'on la regarderait avec un peu d'attention. Vous ne me menerez pas chez ce jeune homme, n'est-ce pas, Edouard?

—Non, *Citoyen*, répondis-je en entendant le garçon; et je fis signe à Blanche de s'observer.

Lorsque nous fûmes seuls, je lui recommandai de m'appeler citoyen et de me tutoyer, selon l'usage universel du temps.

— Je tâcherai, mon ami, mais en vérité je crains de ne pouvoir m'y habituer.

— Ne te souviens-tu pas, Arthur, que c'est toi-même qui me l'as proposé... Il y a sûreté pour nous deux...Tu comprends, frère, la situation est impérieuse, obligatoire.

— Sûreté pour nous deux! répéta Blanche avec effroi, sois tranquille, Edouard, je ne me tromperai plus.

Les beaux yeux de Blanche étaient restés attachés sur moi avec une expression de bonheur qui disait : Pourquoi ne m'as-tu pas appris tout de suite qu'il y avait danger pour toi à te dire vous? Pourquoi me cacher ce que je puis faire pour conserver ton repos, à toi, qui risques si généreusement de te perdre en me sauvant. Ne sais-tu pas qu'il est au cœur de l'o-

bligé un besoin qui parle avant la reconnaissance elle-même : le besoin d'une compensation. Je devinai tout cela dans le regard de Blanche, et depuis, combien de fois ne m'a-t-elle pas répété que j'étais loin encore d'avoir tout compris. Nous restâmes longtemps sans songer à rompre le silence; ce fut elle qui reprit la parole pour me demander si j'avais trouvé un logement.

— C'est mon secret, Arthur, lui répondis-je, en appuyant sur ce nom, que je pensais la mettre plus à l'aise; dans une heure tu le connaîtras.

— Il faut, mon ami, que tu répondes à une autre question qui ne doit pas me rester étrangère. Si jeune, si peu expérimentée que je sois des choses positives de la vie, je n'ignore pas cependant qu'il faut pour vivre, des ressources que je n'apporte pas dans la communauté; les tiennes, Edouard, doivent être

bornées, et suffisantes à tes besoins, elles ne pourraient pourvoir aux miens sans t'imposer beaucoup de privations. Je voudrais, mon bon frère, que nous cherchassions à nous défaire d'une partie des diamants de ma mère.

— Cela est inutile pour le moment, Arthur; j'avais quelqu'argent devant moi, et d'ailleurs je puis en avoir chez mon banquier, qui me donne très volontiers du papier pour l'argent que lui a remis mon père. Si nous essayions de vendre tes diamants, tu perdrais beaucoup en recevant des assignats, qui bientôt doivent tomber en discrédit, vu l'énorme émission qu'on en a faite relativement à la garantie des biens nationaux, déjà vendus en partie. Cette fortune fictive est une des plaies de la révolution : c'est par elle qu'elle périra ou qu'elle sera dominée.

— Mais il me semblait t'avoir vu prendre la boîte qui renferme les bijoux dont nous par-

lons, lorsque nous sommes sortis. Pourquoi, alors si tu n'en veux rien faire ?

— C'est ce que tu sauras tout à l'heure, répondis-je en souriant. Viens, il se fait tard, nous allons rentrer.

Je suivis le boulevart du Temple, la rue Charlot ; je frappai à la porte d'une maison assez belle ; le portier me tendit une clé en me disant :

— Citoyen, on a apporté tes meubles, tout est disposé comme tu l'avais demandé. Si tu as besoin de mon épouse, elle est bien ta servante, et moi je suis ton serviteur, citoyen.

Je glissai dans la main de cet homme un écu de six livres, qu'il considéra avec des yeux écarquillés, et je dis à Blanche :

— Allons, Arthur, monte donc, je te suis.

Arrivé au second étage, j'ouvris la porte de notre petit appartement. Lorsque nous fûmes chez nous, Blanche se jeta à mon cou ;

ses bras me pressaient, sa bouche couvrait mes cheveux de baisers. Je ne pus supporter avec réserve tant de marque d'affection. A mon tour je la pressai sur mon cœur avec délire, en m'écriant :

— Ah ! Blanche, Blanche, toute ma vie pour un pareil moment ; l'éternité pour m'en souvenir....

—Edouard, c'est moi qui ne dois pas oublier, reprit mademoiselle de Murville en se dégageant de mes bras; mais vous, vous, mon ami....

Ce vous, répété avec intention, sans doute, me rendit à la raison que j'avais perdue sous le cercle des bras de Blanche. Je refoulai au fond de mon cœur un aveu près de m'échapper, et qui, dans la position de l'infortunée que j'avais secourue, allait changer, malgré la pureté de mes intentions, mes bienfaits en offense. Je repris d'une voix calme :

— Voici, Blanche, le séjour que je vous

offre, jusqu'à ce que mon père puisse vous en donner un plus digne de vous. Cette chambre est la vôtre; vous y serez seule quand cela vous fera plaisir, je n'y viendrai que lorsque vous le désirerez.

— Edouard, ne resterez-vous pas avec moi dans cet appartement, répondit-elle, comme par forme d'expiation de l'admonition un peu vive qu'elle m'avait fait comprendre; il me semble que la rue Saint-Jacques est loin d'ici... Sans vous, j'avoue que j'aurais peur.

— Je ne vous quitte pas, chère amie; ma chambre est sous la même clé, mais en entrant; celle-ci m'a paru plus convenable pour vous. Ne le pensez-vous pas?

— Je suis de votre avis, Edouard, mais pourquoi ne plus me tutoyer.

— Vous m'avez donné l'exemple; peut-être était-il bon à suivre.

— Je ne crois pas, mon ami?

« Ecoute, Edouard, nous avons touché tout à l'heure un point où notre confiance ne doit plus s'aventurer; nous le connaissons maintenant, cela suffit... Tiens, j'imagine un bon moyen : oublie que je suis femme, appelle-moi Arthur, jamais Blanche, entre nous comme en public. Cela nous trompera nous mêmes et nous serons plus à l'aise tous les deux...C'est entendu, n'est-ce pas, mon ami ?

J'étouffai encore un soupir, et avec une résignation péniblement obtenue, je répondis :

— Oui, mon frère, tu as raison, cela trompera... notre oreille.Allons, je te laisse; tu dois être si fatiguée. La nuit dernière tu as à peine dormi. Couche-toi, et demain, quand tu voudras me recevoir, frappe à cette cloison, qui nous sépare; je t'entendrai.... Bonsoir. Arthur, ajoutai-je en baisant la main de Blanche.

Elle me souhaita une bonne nuit, et je sortis de chez elle sous l'impression la moins favo-

rable à l'accomplissement de ce souhait.

Je me jetai sur un fauteuil en entrant dans ma chambre. Là, j'épiai avec amour le bruit des pas de mon amie. Pendant une demi-heure, je n'entendis rien; je devinai qu'elle priait pour sa mère. Peut-être pensai-je, demande-t-elle aussi à Dieu du bonheur pour son frère... Son frère, ah! ce titre ne peut suffire au besoin d'aimer qui me dévore, et cependant Blanche me doit-elle son amour pour quelques services? n'a-t-elle pas déjà donné son cœur? Cette âme, qui peut être a compris la mienne, ne peut plus, hélas! avoir d'inspirations pour une telle sympathie... Ah! qui me rendra désormais le calme dont la vue de cette jeune fille m'a privé, pour me livrer à une passion insensée, puisqu'elle ne peut-être partagée par celle qui l'inspire. Comment cacher la joie qui m'inonde, lorsqu'elle vient au devant de mes caresses... Ne me suis-je pas oublié ce soir...

Et demain... tous les jours... elle sera là sans qu'il me soit permis de lui dire que je l'aime....

Un léger mouvement m'avertit que Blanche avait fini sa prière; je l'entendis se mettre au lit, qui frappa la mince cloison posée entre elle et moi, et dont, un moment, mon délire rêva la disparition.... Bientôt je fus honteux d'un tel égarement; je rougis de moi en comparant ma conduite à la pieuse confiance de cette jeune fille, qui remettait à ma garde son honneur, sa réputation : ces biens périssables que la moindre atteinte peut flétrir. Mes brûlantes pensées se calmèrent en entendant le souffle régulier de Blanche, signe d'un sommeil candide comme la prière qui l'avait précédé.

J'essayai vainement de dormir; il était commencé pour moi ce temps où chaque jour amènerait, avec de nouveaux charmes, une nouvelle

déception de plus pour mes longues insomnies.

Au petit jour, je me levai, j'écrivis à mon père; j'avais une occasion pour lui faire passer mes lettres sûrement; je pouvais donc lui parler de Blanche. Cette résolution me sembla dictée par la providence, car elle allait me rappeler sans cesse les limites que ne devait pas franchir ma tendresse pour ma sœur d'adoption. Je ne disais pas à mon père ce que j'avais appris sur la marquise de Murville, lorsqu'elle était encore mademoiselle de Lestanges; mais je lui apprenais tout ce qui avait trait à sa mort, et surtout la dernière volonté de cette dame, qui lui léguait sa fille, comme à un second père, comme à l'ami qui lui inspirait le plus de confiance pour remplir une tâche sacrée. Enfin, je lui disais comment j'avais été assez heureux pour le dévancer dans l'accomplissement d'un devoir que j'étais fier

de partager, et que je lui jurais de remplir dignement. Je fermai ma lettre avec un vif sentiment de satisfaction; j'avais la conscience d'avoir rempli une noble mission; et le serment fait à mon père me sembla une sûre garantie pour me préserver de toutes pensées qu'il n'eût pas approuvées.

Un léger coup frappé à la cloison m'avertit que Blanche était levée; je passai chez elle, fort de ma résolution et cuirassé, au moins je le croyais, de toute ma raison. Je reçus sans trop d'émotion visible son baiser du matin.

— J'ai beaucoup réfléchi, me dit-elle, sur notre situation; elle me semble bien embarrassante, mon ami, pour toi surtout, si nous n'admettons personne dans notre intérieur. Car, il faut bien te l'avouer, je suis peu capable de me mêler de ces soins du ménage auxquels je ne suis pas habituée. Nos ressources ne nous permettraient pas de vivre comme

nous l'avons fait hier ; et j'ai pensé que peut-être, il ne serait pas impossible de nous procurer quelques renseignements sur Bernard. Si tu veux bien prendre cette peine, et que nous soyons assez heureux pour réussir, nos ressources augmenteront : ce fidèle serviteur est dépositaire d'une assez forte somme que lui a remise ma mère le jour de notre arrestation, et je puis compter sur sa fidélité. L'homme probe ne se dément pas en un jour; s'il n'est pas venu quand nous l'attendions, c'est qu'il n'a pas pu. Mais le dépôt confié par ma mère est intact, j'en suis sûre : une probité de cinquante ans m'en répond.

— Je veux bien tenter de retrouver ce brave homme, mon amie, mais comment y parviendrai-je !...

— Rends-toi à notre hôtel, rue de Varennes; il n'est peut-être pas encore vendu. Si Bernard n'y est plus, sans doute les voisins

pourront te dire s'il est chez une nièce dont il nous parlait quelquefois, mais dont je ne sais ni le nom ni l'adresse. Bernard se faisait aimer de tout le monde; il est impossible que tu ne trouves pas quelqu'un qui puisse te renseigner. Mon bon Edouard, je serais bien heureuse de revoir cet honnête vieillard; il était si attaché à ma pauvre mère; il avait tant d'amitié pour moi, que je ne serai pas tranquille sur son sort si tu ne parviens pas à découvrir sa retraite.

— Je vais m'en occuper aujourd'hui, ma bonne sœur, ce matin même si tu veux; car je conçois ton inquiétude; et je voudrais qu'il me fut possible de t'épargner le plus léger chagrin.

— Tu sais au moins me les faire oublier, Edouard, et puis-je songer à autre chose

qu'aux nombreuses preuves de ton dévouement. Aussi, mon ami, je n'ai point hésité à t'exprimer le seul désir que ta sollicitude m'ait laissé à former; je n'ai pas craint de te paraître exigeante parce que je connais le cœur de celle que tu as accueilli : je sais qu'il est riche de reconnaissance, plus riche encore d'affection pour payer tes bienfaits; et si le ciel ne m'eût pas douée de ces sentiments, je me serais encore dit : accepte, Blanche, Dieu acquittera ta dette, car il est juste et bon.

— Que parles-tu de bienfaits, mon angélique amie? la Providence fit plus pour moi que pour toi en me jetant sur tes pas : ne m'a-t-elle pas recompensé à l'avance en me donnant une sœur, une amie telle que toi...

Je sentis que j'allais être entraîné trop loin;

je pris congé de Blanche, et je m'acheminai vers la rue de Varennes, résolu de tout tenter pour découvrir Bernard.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat,
Saint-Denis-du-Port, près Lagny.